RECHERCHE MISSIONNAIRES

# Spiritus

EXPÉRIENCE ET


| | |
|---|---|
| PIERRE VENNETIER | VILLES D'AFRIQUE NOIRE |
| PIERRE ERNY | DES VILLES, DES HOMMES ET DES MYTHES |
| JACQUES BINET | LA VILLE A TRAVERS LE CINÉMA |
| WILLY EGGEN | SOCIOLOGIE ET PASTORALE URBAINE |
| ARNOLD GROL | DANS LES BIDONVILLES DE NAIROBI |
| JEAN-MARIE AUBERT | AU CARREFOUR, VILLE ET CAMPAGNE |
| PIERRE MARCHAND | UNE EXPÉRIENCE URBAINE |
| MICHEL DU BUIT | LA VILLE DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE |
| GEORGES DUPERRAY | INTERPELLATION DE L'INCROYANCE |



**86**

*le défi de la ville*

JANVIER 1982 **86** TOME XXIII

# *le défi de la ville*

**1. dossier**

Pierre Vennetier — Villes et problèmes urbains d'Afrique Noire / 3
Pierre Erny — Des villes, des hommes et des mythes / 17
Jacques Binet — La ville à travers le cinéma d'Afrique Noire / 31
Willy Eggen — L'analyse sociale dans la pastorale urbaine / 45
Arnold Grol — Désespoir et espoir dans les bidonvilles de Nairobi / 57
Jean-Marie Aubert — Au carrefour de la ville et de la campagne / 68
Pierre Marchand — Une expérience... en Afrique de l'Ouest / 74
Michel Du Buit — Villes et campagnes dans l'Eglise primitive / 84

**2. chroniques**

Serge de Beaurecueil — Hymne à ma ville / 89
Georges Duperray — L'incroyance a-t-elle quelque chose à nous dire / 91

**3. communications**

lectures — Notes bibliographiques / 105
livres — Reçus à la rédaction / 110
informations — Sessions... Publications / 112

*La ville est un terrain spécial pour la communication de la foi. Dès les premières années du christianisme, les villes ont joué un rôle particulier dans la diffusion de la foi. Les missionnaires chrétiens prennent de la distance vis-à-vis des communautés rurales juives; ils sillonnent les routes romaines et établissent des communautés-relais dans les villes. Ce n'est pas notre propos d'étudier l'histoire des rapports entre villes et évangélisation. Nous voudrions simplement découvrir quelques problèmes qu'elles posent aujourd'hui à la mission.*

*La ville apparaît comme un ensemble vivant qui, certes, prend des formes diverses selon l'emplacement géographique, le rôle économique et politique, la renommée culturelle, mais c'est aussi un ensemble qui se structure en secteurs hétérogènes, avec des zones de tension, des pôles d'attraction, des espaces de rencontre. Les phénomènes qui s'y produisent sont donc très divers et contrastés, avec des langages différents et des modes de vie diversifiés, même si école et media tendent à une homogénéisation. La présentation du message exige, par le fait même, une continuelle adaptation.*

*Nous nous cantonnerons aux villes africaines – et c'est déjà un sujet trop vaste – mais notre numéro n'est qu'une invitation à la recherche. La ville africaine a changé de rôle, de fonction, de symbolisme aux périodes précoloniale, coloniale et post-coloniale. La ville ne peut être séparée de son histoire. Mais l'urgence du présent se fait plus grande du fait de la rapidité de l'urbanisation depuis les indépendances. De multiples facteurs interviennent pour activer ce phénomène : des besoins nés de la guerre, de la sécheresse ou d'autres catastrophes, mais aussi des désirs, des incitations, des fonctions sociales à remplir, vont contribuer à ces grands rassemblements.*

*La ville n'est ni Babylone, la grande Prostituée, ni la Jérusalem Céleste de l'Apocalypse : c'est une réalité complexe qu'il faut découvrir et analyser. C'est un creuset où les institutions du passé perdent de leur importance et de leur sens, mais où la culture traditionnelle peut imprégner les formes nouvelles de rencontre. C'est le désert où se perd la communion de la grande famille, c'est aussi un carrefour entre ethnies où l'ouverture peut conduire au dialogue. C'est le lieu où la modernité est la plus agressive, mais où la nouveauté peut ne pas être le plagiat de l'Occident. C'est le champ de combats et de luttes, mais ce peut être aussi la maison de communautés fraternelles. La ville est une chance et un défi. Notre foi chrétienne y fera-t-elle face ?*

Spiritus

# VILLES ET PROBLÈMES URBAINS D'AFRIQUE NOIRE

*par Pierre Vennetier* *

L'urbanisation est un phénomène qui, dans l'histoire mondiale, a toujours marqué le passage d'une société purement agraire à une société économiquement différenciée. La ville est en effet un lieu privilégié d'échanges entre des productions complémentaires, un lieu de consommation de marchandises non produites sur place pour la plupart d'entre elles, et elle suppose une organisation sociale plus ou moins hiérarchisée, avec une autorité centrale exerçant un certain contrôle sur l'espace, sur ceux qui l'habitent, et sur les flux de biens et de services qui le parcourent.

L'Afrique Noire n'a pas échappé à cette évolution, et des villes y sont nées très tôt, mais en petit nombre ; et c'est tardivement – par rapport à l'Asie et à l'Amérique – qu'elles se sont multipliées et ont connu une croissance démographique rapide : *l'explosion urbaine africaine,* ainsi qu'on a pu l'appeler, date d'une trentaine d'années seulement, mais elle a été très spectaculaire et se poursuit à un rythme rapide.

Dans leur organisation interne, les villes d'Afrique Noire portent la trace évidente de leur passé, ancien ou récent, et des principes qui ont guidé leur fondation et leur croissance. Aussi bien retrouve-t-on, en chacune d'elles, quelques grands traits qui s'inscrivent dans le paysage urbain, même si de multiples facteurs locaux – latitude, site, traditions sociales, architecture, fonction dominante – introduisent autant de nuances particulières.

Nées pour la plupart de la colonisation ou réutilisées par elle, ces villes jouent désormais un rôle fondamental dans l'évolution politique et éco-

* Directeur de Recherche au C.N.R.S.

nomique des Etats. Sans doute leur influence est-elle beaucoup fonction de leur place dans la hiérarchie urbaine, mais de la plus petite à la plus grande, toutes entretiennent avec le monde rural, des relations étroites et multiples. En outre, elles constituent le lieu privilégié où se transforment la société traditionnelle et ses mentalités. Ceci ne va pas sans difficultés pour ceux qui sont à la fois les acteurs, et en quelque sorte les victimes de cette transformation : le passage d'un mode de vie à un autre est pour beaucoup une épreuve qui pose bien des problèmes et qu'ils ne résolvent pas sans de grandes difficultés.

### *1. L'évolution de l'urbanisation*

En Afrique Noire, l'urbanisation, réelle dès les premiers siècles de notre ère, est restée longtemps très modeste, et ne s'est généralisée qu'au XX^e^ siècle. C'est toutefois après la seconde guerre mondiale qu'elle s'est brutalement accélérée, ce qui explique un retard certain par rapport au reste du monde tropical.

La plupart des villes africaines de l'ère précoloniale ont été étroitement liées à des courants commerciaux traditionnels ; c'est notamment le cas des cités soudano-sahéliennes qui, de Koumbi Saleh à Kano et Katsina, se situaient à l'extrémité de pistes transsahariennes sur lesquelles circulaient les caravanes transportant l'or, l'ivoire, les esclaves, tirés de la zone guinéenne et partant vers le Maghreb et l'Afrique du nord-est. Capitales d'empires, elles se sont succédé au gré des vicissitudes politiques et militaires pendant plus de douze siècles, et jouirent parfois d'une grande réputation (par exemple, Tombouctou, dans le domaine intellectuel et religieux). Aucune cependant ne paraît avoir abrité plus de quelques dizaines de milliers d'habitants.

En Afrique orientale, réfugiés arabes et persans fondèrent une série de ports maritimes, de Mogadiscio à Zanzibar, à partir des IX^e^-X^e^ siècles. Ceux-ci évoluèrent en cités-Etats, têtes de lignes de la navigation transocéanique vers l'Inde et même parfois la Chine, prélevant hommes et marchandises dans l'arrière-pays grâce à des opérations commerciales et militaires périodiques.

Les villes Yoruba procédèrent d'une autre origine. Elles furent établies sans doute comme des places fortes contrôlant une région en voie d'occupation. Entourées de murailles englobant des portions de terres agricoles, elles pouvaient soutenir un siège. Chacune d'elles essaimait un jour ou

l'autre, comme l'avait fait la première, Ilé-Ifé, marquant une constante progression vers le sud. Le commerce à longue distance n'y était pas absent, mais jusqu'à une date récente, leur originalité résidait dans la très forte proportion d'agriculteurs qu'elles abritaient. C'est à la même catégorie qu'il faut rattacher une ville Peul comme Ngaoundéré, fondée lors de la conquête de l'Adamaoua sur les « païens » par les tenants d'un islamisme épuré qui avait déjà abattu les royaumes Haoussa.

Ce ne sont là que quelques exemples et il faudrait évoquer aussi Kumasi et le royaume Achanti, les capitales des sultanats du Bornou ou du Ouaddaï, les villes disparues de l'Ethiopie (Axoum, par exemple), voire même l'énigmatique Zimbabwé. Toutes, durables ou éphémères (à l'échelle historique), n'ont jamais abrité qu'une très faible partie de la population : c'est avec une Afrique essentiellement rurale que les premiers Européens sont entrés en contact.

Pendant une longue période, l'influence européenne n'eut que des effets minimes sur l'urbanisation du continent ; elle ne se traduisit que par la fondation de comptoirs commerciaux et de forts côtiers dont quelques-uns seulement donnèrent naissance à de petites agglomérations : Saint-Louis du Sénégal, Gorée, Saint-Paul de Luanda, etc. C'est seulement dans le dernier quart du XIX^e siècle, avec la pénétration coloniale et la main mise directe sur l'ensemble de l'Afrique Noire que se multiplièrent les postes militaires et administratifs, et que se forma peu à peu un réseau de chefs-lieux, embryons des futures agglomérations urbaines principales et secondaires. Dans les choix qui ont été faits alors, les facteurs économiques ont eu une influence considérable, et notamment les problèmes de transport ; aussi bien les villes actuelles sont-elles, dans une forte proportion, en relation étroite avec les voies ferrées et navigables : ce sont des gares ou des ports maritimes ou fluviaux. Plus tard, l'industrie a été également *urbanisante,* surtout d'ailleurs l'industrie extractive très consommatrice de main-d'œuvre, mais le nombre de cas est limité. Il ne faut pas négliger non plus le rôle des facteurs politiques dans la croissance urbaine : la naissance et le développement de Nouakchott en sont un exemple frappant.

La croissance démographique des villes d'Afrique Noire a été longtemps très lente, même durant les premières décennies de la période coloniale. En 1920, on ne comptait encore que 2 à 3 % de citadins, dont beaucoup habitaient des villes anciennes, notamment au Nigéria. La plus grande était sans doute Ibadan, avec 240.000 habitants. Cette situation se prolongea jusqu'à la seconde guerre mondiale. Vers 1940, six villes seule-

ment dépassaient 100.000 habitants, et pour certaines de très peu. On mesure le chemin parcouru depuis, si l'on sait qu'Abidjan comptait alors 22.000 habitants, Brazzaville 30.000, Léopoldville (Kinshasa) 50.000 et Nairobi 75.000 habitants.

L'inflexion brutale de la courbe de croissance se produisit entre 1945 et 1950. Il faut y voir sans aucun doute l'effet d'un net changement dans la politique des métropoles, qui firent alors un gros effort d'équipement socio-économique en faveur de leurs colonies. Celui-ci se traduisit par le renforcement de l'encadrement administratif, une fièvre de construction, le démarrage de l'industrialisation, et par conséquent un développement considérable des secteurs secondaire et tertiaire, essentiellement urbains. Les villes, bénéficiant d'un afflux de ruraux, virent leur population s'accroître à un rythme de 8 à 12 % par an, sinon davantage (Léopoldville : 16 à 17 % par an, 350.000 habitants en 1955 !). Vers 1955, la population des seules villes de 100.000 habitants et plus avait quadruplé en 15 ans et l'on en comptait une vingtaine ; la plus grande, Ibadan, avait dépassé 500.000 habitants.

Après un léger ralentissement vers 1955-1960, le mouvement devait reprendre de la vigueur dès l'établissement de l'indépendance. L'accroissement rapide de la population citadine résulta à la fois de la poursuite d'un exode rural pratiquement libéré de toute contrainte administrative, et de l'excédent naturel des naissances grâce à un taux de natalité considérable en milieu urbain. De nos jours, l'Afrique Noire compte sans doute au moins 80 villes de plus de 100.000 habitants et plusieurs d'entre elles ont dépassé le million d'âmes : Kinshasa (à laquelle on attribue 2,4 millions), Abidjan, Lagos, Ibadan, Addis-Abeba, Dakar (?)... Il n'est plus guère de capitale d'Etat qui n'atteigne au moins 250.000 habitants, et c'est aussi le cas de maintes capitales régionales, notamment au Nigéria et au Zaïre. Mais des centaines d'autres agglomérations ont profité de cette évolution, et même les chefs-lieux de sous-préfectures, de districts, etc., abritent désormais quelques milliers de personnes ayant – à tort ou à raison – le sentiment d'avoir échappé à la condition paysanne.

Ainsi, tout en ayant conscience des grosses incertitudes statistiques, on peut admettre que vers 1972-1973, le taux moyen de l'urbanisation en Afrique Noire, était de l'ordre de 15 % (villes de 20.000 habitants et plus : critère de l'O.N.U.). En 1981, il doit être d'environ 20 %, et si 4 Africains sur 5 restent des ruraux, cette proportion ne cesse de décroître. Au demeurant, l'évolution a été bien plus poussée dans certains Etats, où le taux d'urbanisation a déjà dépassé 25 % (Côte-d'Ivoire, Cameroun,

Zaïre), 30 % (Sénégal, Gabon), voire même 40 % (Congo). Cela signifie un changement profond des structures économiques de la nation, mais aussi des mentalités traditionnelles. Cela ne va pas sans difficultés.

### *2. Structures et paysages urbains*

Il convient de faire une place à part aux cités précoloniales. Dans ces villes, l'espace était organisé à l'image même de la société, autour du palais du souverain (roi, Oba, sultan, lamido, etc.) et des résidences des grands officiers civils et militaires. Les enclos familiaux («saré» chez les Peul, «compound» chez les anglophones) de forme irrégulière et limités par des murs d'argile, juxtaposés, forment des masses compactes sillonnées de ruelles étroites et tortueuses faites pour les piétons et les cavaliers: Djenné, Tombouctou, Katsina, Abéché, présentent encore un tel aspect, bien que les exigences de la vie moderne aient fait ouvrir quelques grandes avenues. Il y a 15 ans, à Ngaoundéré, la plupart des maisons restaient des cases rondes à toit de paille cônique: elles ne sont plus aujourd'hui qu'une minorité.

A ces *vieilles villes,* sont venus s'adjoindre, pendant la période coloniale, des quartiers d'un autre type: quartier administratif et quartier résidentiel des cadres expatriés, quartiers «d'étrangers», c'est-à-dire n'appartenant pas au groupe ethnique local; les uns et les autres sont en général situés *hors les murs* et se disposent suivant un plan géométrique; il n'est pas rare qu'une notable partie des activités économiques s'y soit déplacée: ainsi à Ngaoundéré où le «petit marché» né près du quartier Bamiléké a presque entièrement supplanté le «vieux marché» sis au cœur de la cité Foulbé.

Dans les villes d'origine coloniale, l'organisation de l'espace est plus simple. Deux ensembles de quartiers s'y distinguent: l'un, constituant ce qu'on peut appeler la ville moderne, de type européen, qui fut et reste *la ville des Blancs,* mais abrite aussi aujourd'hui la moyenne et haute bourgeoisie africaine; l'autre, *la ville noire* où résident la grande majorité des citadins, dont les pauvres et les sans-travail. Ces immenses quartiers *populaires* ont leur vie propre; cependant, ils dépendent dans une large mesure de la ville moderne, dispensatrice de travail, donc de salaires, et autour de laquelle ils se disposent comme une sorte de banlieue.

La conception des quartiers modernes et leur évolution ont amené une certaine différenciation de leurs fonctions, souvent marquée dans l'espace. On y distingue assez nettement une zone administrative – bien

délimitée avant 1960 – mais qui a dû depuis *disperser* en divers points de la ville ses immeubles nouveaux et ses bureaux ; une zone commerciale où se reconnaît encore souvent, en dépit d'une modernisation récente, le style des vieilles factoreries abritant un magasin au rez-de-chaussée, un appartement au premier étage, et présentant sur la rue la bordure continue de leurs galeries couvertes ; une zone industrielle (parfois plusieurs) aux vastes parcelles, bien reliées aux voies de transport ; enfin, une zone résidentielle plus ou moins étendue et continue, constituée de villas abondamment pourvues de verdure (pelouses, arbres, fleurs).

Ces paysages classiques ne sont pas figés. Avec la croissance démographique et économique, de nouveaux éléments apparaissent. Dans les métropoles les plus actives, se constitue un *Central Business District* (C.B.D.) où les bâtiments anciens ont laissé la place aux immeubles de verre et de béton d'un style parfois très futuriste. Un peu partout, ont grandi des bâtiments d'habitat collectif, où la climatisation maintient une température acceptable. De ce fait, les très faibles densités humaines de la ville moderne se sont quelque peu élevées, mais elles restent basses (20/30 habitants à l'hectare), car les espaces non bâtis sont nombreux. Ces quartiers se caractérisent encore par l'existence d'une infrastructure collective plus complète qu'ailleurs : eau sous pression et électricité, voies bitumées, trottoirs, feux de circulation, etc.

Les quartiers *africains* des villes coloniales sont nés en corrélation avec les quartiers *blancs ;* alimentés en hommes par l'exode rural, ils ont vécu d'abord grâce au marché du travail que ces dernières offraient et, aujourd'hui encore, ils en dépendent dans une large mesure : pour s'en convaincre, il n'est que de voir le flux et le reflux quotidiens des employés et des salariés de l'industrie, du commerce, de l'administration, des particuliers. Dans la plupart des cas, les pouvoirs publics ont dessiné, un peu à l'écart de la ville moderne, des lotissements réguliers dont les plans en grille découpaient des milliers de parcelles de quelques centaines de mètres carrés, accordées pour une redevance modeste ; plus tard, les propriétaires coutumiers du sol (les « chefs de terre » en Afrique centrale) ont compris tout le profit qu'ils pouvaient tirer de ce marché énorme et se sont mis à lotir à leur tour, et à vendre de plus en plus cher les petits terrains à bâtir. Ainsi sont nés et se sont multipliés tous les « Poto-Poto » d'Afrique Noire, avec leurs rues rectilignes parfois interminables, se recoupant à angle droit.

Le néo-citadin construit souvent sa maison lui-même, mais le paysage

qui en résulte change d'une région à l'autre. Dans l'Afrique humide et forestière, l'homme bâtit une maison rectangulaire d'argile gâchée, de planches, de briques sèches ou cuites, et la couvre d'un toit de chaume. Il clôt sa parcelle d'une haie vive, d'une murette basse ; il plante des arbres fruitiers, protège les palmiers ou les cocotiers, élève parfois quelques volailles et cabris, et le quartier prend volontiers un aspect semi-rural. Dans les régions islamisées, la maison est un bloc massif en briques de pisé, percé de minces ouvertures et muni d'un toit en terrasse ; de hauts murs aveugles cachent à la vue du passant la cour intérieure où se déroule la vie quotidienne. La verdure est rare, car le climat est sec et l'atmosphère semble plus austère. Les densités humaines ne sont généralement pas très fortes : de 100 à 200 habitants à l'hectare ; elles s'accroissent avec le temps, lorsque les propriétaires multiplient les constructions sur leurs parcelles, mais le chiffre de 300 habitants à l'hectare est rarement dépassé, car il s'agit d'un *habitat horizontal,* et la voierie prend une place non négligeable.

Cette belle régularité n'est pourtant pas générale. Aux marges de la cité, mais parfois également à l'intérieur sur des terrains difficilement urbanisables, des citadins qui ne peuvent ou ne veulent pas acheter une parcelle lotie s'installent en *squatters.* Ils se logent dans des maisons qui sont rarement médiocres, mais dont la densité est très forte, et qui constituent des ensembles démunis ou presque d'infrastructures collectives, où les hommes s'entassent parfois de manière incroyable. Mal admis par les pouvoirs publics, ces *quartiers sous-intégrés* (faussement appelés bidonvilles) sont souvent voués à la destruction brutale, tandis que leurs habitants se réfugient à la périphérie de la ville.

Les *quartiers populaires* ont connu une évolution évidente. Au cours des vingt dernières années, la « case en dur » s'est généralisée : mur de parpaings et toit de tôle dans la plupart des cas, sol cimenté, pièces plus nombreuses et aérées ; le citadin fait de gros efforts pour se mieux loger, et c'est le poste de dépense qui vient aussitôt après l'alimentation. Les plus aisés font construire de belles villas. L'équipement public a progressé aussi : mairies annexes, écoles, centres socio-sanitaires, électrification et bitumage des voies principales, etc. Ici et là, des opérations de grande envergure ont été menées pour offrir des logements de bon niveau (comme les SICAP de Dakar), mais ceux-ci restent hors de portée des petits revenus qui sont légion. Pour longtemps encore, la croissance des villes d'Afrique Noire prendra l'aspect de cette extension périphérique spontanée, en tache d'huile, la « marée » des petites maisons envahissant les vallées et prenant d'assaut les collines, de plus en plus loin du centre.

*3. Rôle des villes et problèmes des citadins*

Les villes n'ont guère été, pendant des décennies, que *la projection* de l'économie européenne en Afrique. Elles n'ont pas perdu ce rôle ; mais elles en ont peu à peu acquis d'autres qui ont pris sans doute davantage d'importance avec l'indépendance des Etats. En même temps, l'accroissement de la population urbaine contribuait à la formation d'un monde particulier, issu des campagnes, mais très différent d'elles, où l'insertion des nouveaux venus ne se fait pas sans difficultés.

**Les fonctions majeures des villes**

La fonction d'encadrement est certainement la plus répandue : encadrement administratif et encadrement politique qui vont souvent de pair. Le premier est assez évident ; de la capitale au plus petit chef-lieu de brousse, toutes les villes abritent les représentants du pouvoir : gouvernement, assemblées, haute administration pour la première, fonctionnaires de rangs plus modestes pour les autres, selon leur place dans la hiérarchie. A tous les niveaux, ils assurent, avec la marche des différents services, l'emprise de l'autorité centrale sur toute l'étendue du territoire en matières législative, judiciaire, fiscale, scolaire, etc. Depuis l'indépendance, cette emprise s'est assez nettement renforcée dans la mesure où les Etats ont très généralement accru le nombre des subdivisions administratives, souvent d'ailleurs à la demande des administrés eux-mêmes. L'encadrement politique est calqué sur le premier, pour deux raisons assez simples : d'une part, dans le régime de parti unique, le plus répandu, celui-ci se confond largement avec l'administration ; d'autre part, le niveau de scolarisation et de *conscience politique* est encore faible dans le monde paysan, et c'est par les représentants du pouvoir central que peuvent le mieux « passer » les mots d'ordre du parti.

La fonction économique est à double effet. Du fait même de leur origine, liée très souvent aux voies de communication, les villes jouent un rôle de collecte et de redistribution des marchandises. Autour des centres urbains se tisse peu à peu tout un réseau de « drainage » des produits du sol dans un rayon plus ou moins vaste, selon la taille de l'agglomération et sa

1/ Il faut en effet tenir compte de l'argent drainé hors des campagnes par la vente par correspondance à partir des pays d'Europe Occidentale. Le phénomène est loin d'être négligeable.

situation géographique. Il s'agit d'abord des denrées exportables – coton, café, cacao, arachides, noix de palme, bois, etc. – dont la production est diffuse, et que le commerce privé ou des offices nationaux de commercialisation collectent en vue de leur transformation et de leur expédition. C'est presque toujours dans les villes, et surtout les ports et les gares, que se trouvent les moyens de conditionnement et de stockage importants, les bureaux des courtiers, des compagnies de transport, etc. Elles ne sont guère alors que des sortes de relais sur les grandes voies du marché mondial.

Mais plus les agglomérations grandissent, et plus s'accroissent leurs propres besoins, surtout en produits alimentaires. Pour fournir ce marché de consommation, un vaste réseau se met aussi en place, dont les «antennes» atteignent à présent les régions les plus éloignées, et débordent parfois les frontières nationales. Le transport par camion a pris dans cette activité une place de premier plan, car il s'y montre bien plus efficace et souple que le transport ferroviaire, au demeurant insuffisamment développé: céréales, tubercules, fruits, poissons, bois, charbon de bois, parcourent ainsi des distances considérables pour couvrir les besoins grandissants des citadins. Tout un monde de négociants, grossistes, semi-grossistes, collecteurs, chauffeurs, revendeurs, détaillants, gardiens, intermédiaires de toutes sortes vivent de ce trafic, dont le producteur rural est sans doute le plus mince bénéficiaire, mais qui diffuse cependant l'économie monétaire dans le moindre village.

C'est par les mêmes voies, mais à partir des villes, que s'opère la redistribution des produits fabriqués. L'argent gagné dans les campagnes est «épongé» en grande partie par le commerce, qu'il s'agisse, comme souvent encore, de pauvres petites boutiques de villages dont les tenanciers vont se fournir chez le demi-grossiste du bourg le plus proche, ou qu'il s'agisse de succursales modernes dépendant directement des grandes firmes de la capitale (comme les « chaînes » de Côte-d'Ivoire). Dans les deux cas – et dans tous les autres – c'est dans les agglomérations urbaines que revient l'argent mis en circulation, ou du moins la plus grande partie de celui-ci [1]. Il y reste, s'il s'agit de produits fabriqués sur place avec des matières premières locales; il en repart pour l'étranger s'il s'agit de produits importés.

C'est aussi de la ville que viennent les impulsions qui tentent de transformer la vie économique et sociale du monde rural. Elles abritent les grands services officiels (enseignement, santé, agriculture, etc.), mais aussi le siège de bureaux ou d'offices spécialisés dans le développement. C'est

depuis la ville que télévision et surtout radio diffusent des conseils et des mots d'ordre, lancent des campagnes de propagande, font connaître ce qui se fait ailleurs, annoncent les succès, encouragent le changement.

C'est enfin en ville que naît un nouveau type de société. Que celle-ci soit à l'image de la civilisation occidentale, cela paraît indiscutable ; elle garde cependant – pour l'instant du moins – de nombreuses traces des coutumes ancestrales, et il suffit d'évoquer à ce propos l'influence qu'y joue toujours le facteur ethnique, à tous les niveaux, pour en être convaincu. Et si certains ont pu voir dans la ville un danger, il est aisé de répondre que dans l'histoire, on ne voit pas d'exemple de progrès socio-économique, à long terme, sans urbanisation. Mais cela ne va pas sans problèmes immédiats pour ceux qui la vivent. Quelques-uns de ceux-ci vont être évoqués à présent.

**quelques problèmes des citadins**

Pour le rural qui vient s'installer en ville, le changement est fondamental dans la plupart des domaines. Il quitte un monde où, en dépit d'une évolution certaine, domine encore largement l'économie d'auto-subsistance, c'est-à-dire où chacun tire de la nature (par l'agriculture, l'élevage, la chasse, la pêche, la cueillette, etc.) l'essentiel de ses besoins quotidiens ; or il arrive dans un milieu où tout s'achète et se paye, de la nourriture aux transports, à l'habitat et aux loisirs. Il passe en outre d'une société où la tradition reste contraignante, mais entraîne aussi une solidarité sociale incontestable, à une société nettement plus libérée de nombreuses obligations coutumières, et marquée par l'individualisme. Il n'est donc pas surprenant que le problème majeur des citadins soit l'argent et les moyens de s'en procurer au moins un peu chaque jour [2].

La question du logement ne semble pas être la plus aiguë. A son arrivée, et pour une période qui peut être fort longue, le nouveau venu bénéficie presque toujours de l'hospitalité due à « un frère de race », qu'il soit de la famille – au sens le plus large – ou du même village, voire du même groupe ethnique. Celle-ci n'est pas toujours désintéressée : de son hôte, le citadin chevronné attend de menus services, ou même un certain partage

2/ Dans une recherche menée à Abidjan en 1970, il est rapporté que les mots *argent* et *moyens* revenaient en moyenne deux fois sur dix dans la conversation courante d'une famille de Marcory III.

des profits qu'il tirera de ses activités. C'est pourquoi d'ailleurs l'unité d'habitation, en milieu urbain, abrite presque toujours, avec la famille nucléaire, un nombre parfois élevé de « petits frères », de collatéraux proches ou lointains, ou de simples amis, dont l'hébergement et l'entretien pèsent d'un poids très lourd sur ceux qui les ont accueillis.

Cette cohabitation ne va pas sans difficultés, d'autant que les cas avérés de réel parasitisme ne sont pas rares. Un jour ou l'autre, l'hôte hébergé, le fils marié, souhaite être « chez lui », ou bien les circonstances l'y contraignent. Ce sont eux qui fournissent la majorité des acheteurs de parcelles dans les lotissements périphériques, comme l'ont montré les enquêtes effectuées au cours des dernières années. Ils payent « à tempérament » et construisent peu à peu leur maison en fonction de leurs disponibilités monétaires, faisant appel aux « coups de main » de la parenté, et parfois au savoir-faire des artisans (fabrication de parpaings, pose de la charpente, des huisseries). Telle est la genèse des quartiers d'auto-construction, dont les plus vastes se trouvent sans doute à Kinshasa (700 ha par an !).

Pour tous ceux qui n'ont pas cette possibilité, la location peut être le recours. Nombre de propriétaires louent une simple pièce, ou une seconde maison bâtie sur leur parcelle ; mais certains se livrent à une véritable spéculation immobilière en faisant construire des bâtiments allongés constitués de 4 à 6 pièces contiguës, toutes semblables, dont chacune est un « appartement », et dont le rapport financier est élevé. Elles sont louées à des célibataires ou à des hommes dont la famille est restée en « brousse ».

Mais il est certain que le souci majeur du citadin est la recherche d'un emploi qui lui assurera des rentrées d'argent régulières. Or, il faut rappeler que l'exode rural n'est pas directement lié au marché urbain du travail : il vient en ville beaucoup plus de gens qu'il ne se crée d'emplois, parce que les raisons qui poussent le paysan à quitter son village sont multiples, et pas seulement d'ordre économique. En outre, le nouveau venu est souvent handicapé par un niveau d'instruction peu élevé et par la faiblesse ou l'inexistence de sa formation professionnelle, qui ne l'autorisent guère à effectuer que des tâches manuelles ou peu spécialisées et, par conséquent, chichement rémunérées. Dans le meilleur des cas, il gagnera peu (comme gardien de nuit, docker, planton, etc.) ; faute même de ce revenu, il se joindra à la masse considérable des sans-travail, dont le nombre n'a jamais pu être connu avec précision, mais qui semble bien s'accroître au fil des ans. Les plus optimistes estiment que ce nombre

représente entre le cinquième et le quart des actifs potentiels, et la proportion est plus forte dans certaines catégories d'âge, notamment chez les jeunes.

Lorsqu'ils se trouvent dans cette situation, les citadins consacrent toute leur énergie à trouver les moyens de survivre, et ils y parviennent en déployant des trésors d'ingéniosité. Nombre d'entre eux, pour y arriver, poursuivent des activités de type rural. En Afrique de tradition bantoue, la coutume réserve aux femmes les cultures vivrières ; bien que citadines, beaucoup d'épouses et de mères continuent de pratiquer l'agriculture (manioc, arachides, maïs, bananes...) sur les espaces disponibles à l'intérieur même de la ville, mais surtout à la périphérie et jusque dans leurs villages d'origine. Les récoltes fournissent une partie des besoins familiaux, ou sont partiellement commercialisées. Il existe aussi de véritables paysans-citadins, agriculteurs à temps plein, dans toutes les villes africaines (plusieurs milliers ont été dénombrés à Bangui), ou bien des salariés qui exercent une activité agricole pendant leurs loisirs. Cette ressource supplémentaire se développe en période de crise : à Kinshasa, depuis deux ou trois ans, les parcelles cultivées ont réapparu partout, y compris sur les bas-côtés des avenues, voire en pleine rue dans les quartiers d'extension ! Si l'on tient compte enfin des pêcheurs, des maraîchers, des « tireurs » de vin de palme, des éleveurs de bovins (ainsi dans le quartier peul de Niamey), on constate que ces éléments du secteur primaire sont encore largement représentés : c'est même une des originalités des cités d'Afrique Noire [3].

Mais si l'autosubsistance totale ou partielle n'est pas réalisable, le citadin sans revenu doit se procurer un minimum d'argent, en « détournant » à son profit une petite partie de celui qui circule autour de lui. Les moyens d'y parvenir ne manquent pas. Le plus simple est sans doute de vivre aux dépens d'un plus favorisé. On a vu plus haut combien la solidarité clanique ou ethnique pouvait jouer dans ce cas. Se placer dans la « mouvance » d'un protecteur influent et riche est une autre façon d'y parvenir, au moins partiellement : hommes politiques, hauts fonctionnaires, riches commerçants, entretiennent ainsi peu ou prou une « nébuleuse » de dépendants occasionnels ou permanents, soit avec de menus cadeaux répétés, soit en leur procurant de petits emplois dans

3/ Un détail qui en dit long : on a constaté vers 1970 qu'à Katsina (Nigéria) d'importants tonnages de fumier étaient régulièrement vendus par les citadins... aux paysans des villages proches !...

l'administration ou dans leurs propres entreprises, système qui n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées, celui de la sportule romaine.

Il existe cependant maintes autres possibilités, dont l'une consiste à se tourner vers l'artisanat, secteur-refuge pour beaucoup. Il n'est pas question ici des véritables artisans ayant sérieusement appris leur métier, mais de la foule des *bricoleurs* sans véritable formation, tels les réparateurs de toutes sortes: de lunettes, de montres, de bicyclettes, de vélomoteurs ou même d'automobiles. A l'aide de quelques rares outils, ils exercent souvent en plein air, s'installent le long des rues les plus fréquentées, sur un trottoir ou sous un arbre (d'où le surnom d'*artisans du baobab*), pour dépanner le client pressé. Plus caractéristique encore, l'artisanat de récupération, qui fabrique de menus objets de la vie courante (sandales, outres à puiser l'eau, entonnoirs, lumignons, brochettes, tirelires, etc.) à l'aide d'une matière première qu'il a suffi de ramasser: pneus et chambres à air usagés, morceaux de bois ou de métal, rayons de bicyclettes, boîtes de conserves, lames d'amortisseurs... Certains atteignent un bon niveau technique, tels ces mouleurs de marmites qui fondent les pièces d'aluminium des moteurs au rebut, et qui gagnent beaucoup d'argent.

C'est tout de même le secteur tertiaire qui est le plus recherché, celui du commerce et des services. Il ne s'agit pas de monter une entreprise ayant pignon sur rue, payant patente ou autre impôt, mais d'acheter quelque chose quelque part et de le revendre ailleurs par unités plus petites, souvent pour la plus faible unité monétaire: ainsi le sucre se débite-t-il par 5 ou 6 morceaux, la sauce tomate à la petite cuillère, les cigarettes à l'unité, les pâtes alimentaires au tas minuscule, le pétrole au verre, l'huile au flacon, le bois par fagotins de bûchettes, etc. Ce micro-détail omniprésent a ses avantages et ses inconvénients: il permet à des milliers de vendeurs de gagner un peu d'argent chaque jour, à des milliers d'acheteurs de se procurer des produits qu'ils ne pourraient pas s'offrir au kilogramme ou au litre (ils n'ont jamais 300 francs pour un kilo de sucre, mais 10 francs de temps en temps pour quelques morceaux); en revanche, il est un facteur puissant de hausse du coût des produits pour les consommateurs les plus démunis...

Le menu service n'est pas moins florissant: friture de beignets ou tortillons de pâte d'arachide, grillade de brochettes ou de poulets grâce à un vieux fût en tôle recoupé, préparation d'arachides enrobées de sucre, gardiennage ou lavage de voitures, transport par « pousse-pousse »... ne sont que quelques-uns des mille et un moyens d'assurer un quotidien remis chaque jour en question. Beaucoup de ces services, en fait, ne permet-

traient pas réellement de vivre en ville s'ils n'étaient pas utilisés conjointement : le mari loue ses bras en poussant une charrette, sa femme cultive un carré de terre et offre des beignets devant sa porte, l'un des fils vend des cartes postales, des billets de loterie, des bonbons et des cigarettes le long des rues, la marchandise posée sur une planchette suspendue à son cou (commerce « au tablier »), un plus jeune guette au marché « européen » la voiture à garder ou le panier à porter qui lui procurera 5 francs...

Les quelques observations et réflexions rapportées ici sont loin de recouvrir l'ensemble du sujet. Bien des nuances seraient à faire pour tenir compte de tous les aspects de la réalité urbaine africaine ; bien d'autres problèmes seraient à soulever, dont beaucoup apparaissent en même temps que croissent les villes : le problème des transports intra-urbains, nulle part résolu de manière vraiment satisfaisante, ce qui contraint des milliers de gens à d'interminables marches à pied ; celui de l'eau de boisson, insuffisante en quantité, et plus encore en qualité dans beaucoup de quartiers ; celui des équipements sanitaire et scolaire, notoirement inférieurs aux besoins malgré les efforts consentis, parfois par les citadins eux-mêmes ; celui de l'érosion dans les sites collinaires, qui se traduit par des ravages inquiétants (ravins), voire des drames à chaque forte tornade (maisons emportées, inondations) ; problème de l'emploi surtout, qui conditionne la plupart des autres, parce qu'arrivent sur un marché du travail étriqué des générations de plus en plus étoffées et scolarisées ; problème enfin de l'alimentation, de moins en moins bien résolu par les plus pauvres, en qualité comme en quantité.

Est-ce à dire que la ville, comme certains ont pu le penser, est un mal contre lequel il faut lutter ? Certainement pas, car elle est nécessaire, et d'ailleurs inévitable. C'est le contrôle de sa croissance qu'il faudrait pouvoir assurer ; mais dans les conditions actuelles, y parvenir semble assez vain. En dépit des efforts et des investissements consentis par les responsables, planification et aménagements sont perpétuellement pris de vitesse par l'évolution spontanée. C'est que la ville reste, en dépit de ses « tares », un centre d'attraction considérable pour les villageois. Ne convient-il donc pas de se demander alors si la clé du problème urbain ne se trouve pas avant tout dans les campagnes ? La question mérite sûrement d'être débattue.

*Bordeaux-Talence, Pierre Vennetier*
*Directeur de Recherche au C.N.R.S.*

# DES VILLES, DES HOMMES ET DES MYTHES

*par Pierre Erny* *

> *En bâtissant les villes à leur image, (les hommes) en ont fait des livres paysages où se révèle ce qu'ils sont, ce qu'ils craignent, ce qu'ils rêvent, ce qu'ils cachent, ce qu'ils ignorent d'eux-mêmes. Explorer la ville, c'est s'avancer dans une forêt de symboles enchevêtrés, mais qui, paradoxalement, tracent une route. Ecouter la ville, car la ville parle, c'est tendre l'oreille à un discours d'où jaillit toute la mémoire du monde...*
> *La ville est une sécrétion des hommes, un corps vivant à leur image, et qui peut être atteint des mêmes maladies qu'eux. Ceci d'autant plus que, si l'homme est maître de la matière, ou se prétend tel, il n'est pas maître de lui-même. Elle tend aux humains un miroir où ils se reflètent, nus. Elle traduit leurs angoisses, leurs espoirs, leur foi ou leur absence de foi...*
> *A la fois signifiant et signifié, la cité, bien qu'engendrée par l'existence matérielle des hommes, désigne leur inconscient et leurs désirs. Elle exprime leur conscience, et les différentes représentations mythiques, religieuses, morales, scientifiques, politiques, juridiques même, qu'ils se font du monde, et des rapports de ce monde avec eux* [1].

En lisant les évangiles, on est frappé par la symbolique essentiellement rurale des enseignements qui y sont dispensés. Jésus le Nazaréen est un homme de la campagne, sans être pour autant un paysan, et manifestement, il se plaît à parcourir et à observer cet univers simple et chatoyant des villages et des champs. Mais dès qu'il s'agira de vivre les actes et de prononcer les paroles qui sont au centre de sa mission, il montera à la ville.

* Professeur à l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, Faculté des Sciences Sociales.

Dans les *Actes des Apôtres,* cet écrit qu'on a parfois appelé « l'Evangile de l'Esprit », il n'est pratiquement plus question que de villes, et de grandes villes : Jérusalem, Césarée, Damas, Antioche, Ephèse, Thessalonique, Corinthe, Athènes, Rome. L'expansion du christianisme au cours des premiers siècles a été sans conteste un phénomène essentiellement urbain, et quand l'auteur de l'*Apocalypse* voudra figurer l'humanité réconciliée avec Dieu, il ne trouvera pas de meilleure image que celle d'une ville :

*L'Ange me montra la Cité sainte, Jérusalem, qui descendait du Ciel, de chez Dieu... Elle est munie d'un rempart de grande hauteur pourvu de douze portes... Le rempart de la ville repose sur douze assises... Celui qui me parlait tenait un roseau gradué, en or, pour mesurer la ville, avec ses portes et son rempart ; cette ville dessine un carré : sa longueur égale sa largeur. Il la mesura donc à l'aide du roseau, soit douze mille stades ; longueur, largeur et hauteur y sont égales. Puis il en mesura le rempart, soit cent quarante-quatre coudées... Les douze portes sont douze perles... Et la place de la ville est de l'or pur, transparent comme un verre. De temple, je n'en vis point en elle ; c'est que le Seigneur, le Dieu Maître-de-tout, est son temple, ainsi que l'Agneau. Elle peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau* (21,10-27).

Le lien entre le christianisme et la ville deviendra très rapidement si essentiel que l'on prendra l'habitude de qualifier tout simplement de *pagani,* de paysans, ceux qui resteront « païens » et refuseront de l'embrasser. C'est dans les centres urbains que les évêques établiront leurs sièges ; dans l'empire romain, la hiérarchie ecclésiastique va se calquer sur la hiérarchie civile et administrative. Pour trouver des Eglises à ancrage principalement rural, il faut chercher en marge de l'empire, dans le christianisme celte par exemple, ou bien là où prédomineront des modèles monastiques, où, à l'instar des grandes abbayes, s'imposeront des lieux de rayonnement non seulement religieux, mais aussi social et culturel, autres que les centres urbains.

Dans ce lien, il n'y a rien qui doive nous étonner. De multiples raisons

1/ C. Gouvion et F. Van de Mert, *Le symbolisme des rues et des cités,* Berg International, 1974, pp. 9, 11 et 12.

2/ *France d'Outre-Mer,* nº 225.

le justifient. Les villes, là où elles existent, sont des carrefours, des lieux d'échange, des lieux où d'emblée on peut atteindre un nombre important de personnes, des lieux de marché vers où converge l'activité des campagnes elles-mêmes, des lieux où l'on peut toucher la hiérarchie socio-politique à son sommet, enfin des lieux mieux défendus, plus sûrs, où règne toujours une certaine ébullition, où les idées et les modes nouvelles sont plus facilement acceptées, où s'opère le brassage des populations, où des hommes d'origines, de langues, de statuts et de mœurs différents entrent en contact.

Il en découle une conséquence inéluctable : les systèmes d'idées et de croyances à tendance *universaliste*, ceux qui par essence visent à briser tout particularisme ethnique, régional, culturel, de classe ou de caste, trouveront dans les centres urbains la dynamique nécessaire à leur expansion. Socrate a évolué à Athènes. Le Bouddha a prononcé son discours d'ouverture à Bénarès et implanté ses communautés en bordure des villes. Confucius, tout comme les prophètes d'Israël, s'est adressé d'abord aux grands de ce monde. Le Christ a achevé sa mission à Jérusalem et l'événement de la Pentecôte a éclaté au moment précis où l'univers entier y était représenté. C'était là une *nécessité*, sans doute symbolique d'abord et spirituelle, mais aussi sociologique : combien de fois le Maître n'a-t-il pas expliqué qu'*il fallait* que le Fils de l'Homme monte à Jérusalem pour être livré aux princes et aux prêtres et exposé aux yeux de tout le peuple.

**mais qu'est-ce qu'une ville ?**

La question est moins saugrenue qu'il ne paraît. Une agglomération, un entassement purement quantitatif d'hommes et d'habitations ne fait pas une ville. Parlant de celles d'Afrique Noire en 1950, Jacques Richard-Molard notait : *Trop d'agglomérations, pas assez de villes* [2], et il ajoutait : *Ce n'est pas un paradoxe, au contraire, que de dire que ce qui manque encore le plus à notre Afrique Noire, c'est la ville, la vraie ville, c'est-à-dire un organisme cohérent de travail et de pensée, doté de son équilibre interne, plus riche de force centrifuge, de rayonnement que de puissance d'attraction faute de quoi elle serait une perte pour le pays qui la porte... J'entends la vraie ville, et point la simple agglomération de matériel humain... le creuset où fusionnent les apports les plus variés... Le nombre ne fait rien à l'affaire... La ville est un organisme cohérent et autonome ; elle naît et elle vit des échanges, de la politique, de la pensée. Son peuple*

*est détaché de la glèbe ; il est bourgeoisie ; tout autre que le paysan... Nos villes coloniales ne sont pas encore cela.*

Elles ont eu, depuis lors, le temps de le devenir !

Quand j'ouvre le *Petit Robert,* j'apprends qu'à l'origine, *ville* désigne une *agglomération formée autour d'une ancienne cité, sur le terrain d'anciens domaines ruraux.* Et la définition suivante est proposée : *milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration.* A l'appui, on cite Th. Gautier qui parle de *polypier humain,* et J.P. Sartre pour qui *les cités ouvrières... ne deviendront jamais de vraies villes.* Dans un deuxième sens, ville désigne la vie et les habitudes sociales qui ont cours en ces agglomérations, par opposition à celles de la campagne.

Nous tenons donc là quelques caractéristiques qui semblent essentielles. La ville, c'est d'abord un lieu *où psychologiquement on ne se sent plus à la campagne,* où émerge un nouveau type d'homme, une nouvelle mentalité, une nouvelle société. C'est moins le nombre qui importe que le caractère organique que revêt l'agencement des lieux et des fonctions. Au fond, ce n'est pas par hasard qu'il nous est arrivé de citer le Bouddha, Confucius, Socrate, les prophètes d'Israël dans la ligne desquels s'inscrivent Jean le Baptiste et Jésus : ces grandes figures illustrent ce que Karl Jaspers a appelé la période axiale, ces quelques siècles où, sans liens apparents, de la Chine à la Grèce, avec un étonnant synchronisme, ont pris naissance des formes de pensée et de religion absolument nouvelles, s'adressant à l'homme tout court, et non plus à l'homme lié à telle terre, à tel clan ou à tel peuple, invoquant Dieu tout court, et non plus des dieux liés à cette terre, à tel clan ou à tel peuple. Ce mouvement, un des plus décisifs pour l'histoire humaine, est incontestablement en rapport avec l'émergence d'une civilisation urbaine qui certes l'a précédé de loin, mais a atteint alors un point d'équilibre et de maturité. Ce que P.H. Chombart de Lauwe dit des villes d'aujourd'hui pourrait s'appliquer à celles d'il y a vingt-cinq siècles :

3/ *Des hommes et des villes,* Payot, 1963, p. 18.

*La concentration et la centralisation urbaines au XX^e siècle ne sont pas des mouvements liés à l'industrialisation seule, mais à des mouvements d'idées, à des courants de pensée. La ville n'est pas seulement le résultat d'un appel à la production, à la consommation et à l'échange, c'est aussi une construction volontaire des hommes liée au développement d'une pensée de type rationaliste. Il semble bien que les urbains soient plus rationalistes que les ruraux, mais dans quelle mesure sont-ils rationnels parce qu'urbains, dans quelle mesure, au contraire, sont-ils urbains parce que rationnels* [3] *?*

Il n'est pas exagéré de dire que dans les campagnes, y compris en Europe, la vie paysanne n'a pas fondamentalement changé du néolithique au XIX^e siècle. Les communautés de village, avec leurs paysans et leurs artisans travaillant les uns à côté des autres, les uns pour les autres, vivaient dans une économie quasiment fermée. Sur le plan technique, on ne dépassait pas un machinisme très élémentaire. Greffée sur cette civilisation traditionnelle, et néanmoins en opposition avec elle, s'est développée depuis au moins quatre millénaires une vie urbaine parfois brillante dans les grandes vallées : Indus, Euphrate, Nil, etc. C'est là que furent élaborés tous ces éléments techniques, intellectuels et spirituels qui, d'un seuil de maturité à l'autre, ont constitué ce que l'on a appelé les « progrès » de l'humanité. Alors qu'autrefois la mentalité rurale continuait à imprégner fortement les villes, avec l'âge industriel, c'est au contraire la mentalité urbaine qui déteint de manière toujours plus radicale sur les campagnes.

Cette civilisation technicienne qui, aujourd'hui, submerge le monde entier, qui d'occidentale est devenue tout aussi bien japonaise, chinoise, indienne, africaine, sud-américaine, donc virtuellement universelle, n'a pu naître que dans ces creusets privilégiés que furent les grandes villes. Tout comme la révolution néolithique qui a généralisé l'agriculture, l'élevage et les techniques de la vie villageoise, elle représente *le passage d'un âge de l'humanité à un autre.* C'est dans ce contexte très global qu'il faut replacer la discussion de tout problème particulier ou local. Il ne s'agit pas de développer un nouvel évolutionnisme simpliste. Cependant, malgré toutes les nostalgies qu'engendrent les grandes mutations, il est des retours en arrière qu'on ne peut ni concevoir, ni imaginer. A moins de faire l'hypothèse d'une catastrophe qui pourrait bien être d'origine humaine.

**villes d'afrique noire**

L'origine des villes actuelles d'Afrique Noire est multiple. Il en existait au moins deux grandes séries bien avant la période coloniale : d'abord, celles de la zone soudanaise-sahélienne – Djenné, Oualata, Tombouctou, Gao, les cités haoussa, etc. et surtout celle de Ghana qui a disparu – édifiées aux frontières du monde noir et du monde berbère, confortées par l'Islam, jouant pendant une longue période un rôle commercial, politique, culturel, parfois religieux et *universitaire* considérable ; ensuite, celles de la côte du Bénin, concentrations souvent très importantes, mais dont on s'est demandé s'il s'agissait véritablement de villes. On a pu dire que dans l'Afrique ancienne, villes et villages ne différaient pas fondamentalement. Robert Delavignette écrivait :

*Les empires et les villes avaient la même organisation politique et étaient de même essence sociale que le village. L'empire soudanais de Soundiata Keita sortit du village de Kangaba et s'étendait sur toutes les régions soudanaises pour se rétrécir ensuite au village natal. Pendant toute sa durée, il élevait une gigantesque pyramide qui reproduisait au sommet les mêmes agencements qu'à la base. Ou plutôt, c'était ce village même de Kangaba étiré en empire... La structure d'un empire n'était faite que d'une collection de villages* [4].

Pour les anciennes villes de la Nigéria méridionale, ce type d'assertion était en un sens encore plus défendable. En pays yorouba, par exemple, la population vivait en d'énormes agglomérations, denses et durables, entourées de murs. Mais en leur sein, la différenciation culturelle, sociale et économique était faible. La majorité des hommes quittait chaque jour la ville pour rejoindre les exploitations agricoles des alentours, se soumettant ainsi à un mouvement pendulaire exactement inverse de celui qui caractérise les villes d'habitude. L'individu restait géographiquement lié à son lignage exactement comme il l'aurait été dans un village.

Malgré tout, les villes, aussi bien du Sahel que du Nigéria, avaient d'importantes fonctions politiques et administratives, jamais dépourvues

4/ *Service africain*, Gallimard, 1946, p. 127.
5/ A. LEBEUF : *Boum Massénia, capitale de l'ancien royaume du Baguirmi, Journal de la Société des Africanistes*, 1967, pp. 215-244. V. PAQUES : *Le roi pêcheur et le roi chasseur*, Institut d'Ethnologie de Strasbourg, 1977, pp. 194-205.

d'une certaine dimension religieuse. L'artisanat pouvait y prendre un essor inconnu ailleurs, et ce n'est pas un hasard si, sur la côte du Bénin, on trouvait une industrie du verre et la fabrication des fameux bronzes. Des marchés s'y sont établis, parfois véritables têtes de ligne des grandes caravanes.

D'importantes entités politiques ont cependant pris naissance sans urbanisation correspondante. Autour des résidences royales, certes, une petite agglomération se formait pour les besoins de la cour, englobant des populations hétérogènes – parmi elles souvent des représentants de l'Islam, même en des régions où ils n'avaient qu'un faible impact sur le peuple. Les capitales des Morho-Nabas, par exemple, ou celles, ambulantes, des *bami* du Rwanda, ne méritaient sans doute pas le nom de villes.

Ces agglomérations, grandes ou petites, sont toujours d'une manière ou d'une autre des projections de l'organisation sociale, elle-même sous-tendue par des représentations mythiques. Etudiant le royaume du Baguirmi en République du Tchad, Annie Lebeuf et Viviana Pâques ont montré avec quelle précision les mythes et les cosmogonies de ce peuple se retrouvaient dans la manière dont étaient tracés les plans des villes et construits les palais royaux.

La porte principale, «grande bouche», est le lieu où les fondateurs sacrifièrent deux filles, celle de droite se transformant en serpent, celle de gauche en varan. La construction s'est effectuée par deux mouvements en sens inverse, à l'image des deux tourbillons primordiaux qui présidèrent à la création du monde. Le palais royal, cœur de la cité, a une orientation inverse de celle de la ville, et rappelle ainsi l'opposition des chemins du Soleil et de la Lune. L'ensemble architectural formé par le palais et la cité est une représentation de l'Etre sacrifié dont la tête repose sur les quatre membres. L'agglomération est divisée en vingt-deux quartiers, en souvenir de vingt-deux compagnons venus du Yémen, mais pour évoquer aussi l'image de l'animal sacrificiel que l'on partage en vingt-deux parties, ce qui représente symboliquement l'addition du chiffre du Forgeron mythique et de ses deux femmes [5].

André Varagnac a défini le folklore : *croyances collectives sans doctrine, pratiques collectives sans théorie.* Tout comme il y a un folklore villageois, il y a un folklore urbain. Personne ne peut donner des représentations auxquelles se rattachent une image et une interprétation d'ensemble. On fait, on ne raisonne guère. Mais tout s'inscrit avec une précision stupéfiante dans l'espace et le temps, et là ne demande qu'à être décrypté.

Quand l'empereur des Mossi est intronisé, il parcourt, en des étapes nettement définies, différents quartiers de Ouagadougou. Quand on retrace ses déplacements sur une carte de la ville, on s'aperçoit que son trajet correspond à la révolution du soleil telle que se la représentent dans leur cosmologie les Mossi, comme il sied à un roi solaire [6]. Les religions africaines traditionnelles n'ont pas de dogmes, pas de théologie au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire sous une forme systématique et explicite. Les croyances ne sont pas objet de raisonnement, pas plus qu'elles ne sont objet de foi. Elles s'enracinent à un niveau plus profond, celui de l'inconscient collectif. En ce sens, les villes, véritables microcosmes, sont des théologies bâties, inscrites dans le torchis et la pierre. On pourrait en dire autant de la maison prise isolément.

On comprend ce que représente pour des hommes ainsi formés – vivant dans la familiarité de leurs mythes au travers des plus menues actions de leur vie quotidienne – d'être arrachés au contexte concret dans lequel ils ont grandi, ou de voir ce contexte bouleversé. Ils sont du même coup privés de tout cadre de référence, de toute attache solide. Tout devient alors possible. On raconte que certains missionnaires d'Amérique du Sud avaient très bien compris cela dans le passé: ils savaient qu'il suffisait d'enlever les Indiens à leurs villages spatialement très structurés et chargés de signification et de les mettre en des cités anonymes enfilées le long d'une route, pour que, du même coup, tout leur univers religieux s'effondre irrémissiblement et qu'ils soient donc prêts pour la « conversion » au christianisme. Où nous retrouvons les problèmes d'évangélisation...

Les villes d'Afrique héritées de la colonisation ont elles-mêmes des origines très diverses: ports de mer, ports fluviaux (aux ruptures de charge), escales, carrefours de routes, bassins miniers, places fortes et lieux de garnison, points stratégiques pour l'administration et le commandement. La fonction commerciale prédomine de très loin. Comme l'écrit encore J. Richard-Molard:

*C'est le pourcentage énorme des villes-bazars, des villes de rupture de charge qui est typique... Le plus souvent, une ville créée pour quelque autre fonction, administrative par exemple, échoue si le commerce ne*

6/ Cf. le film *Morho-Naba* de J. Rouch et D. Zahan.
7/ *Op. cit.*
8/ *Sociologie des Brazzavilles noires,* A. Colin, 1955, p. 39.

*vient pas à la rescousse ; elle réussit dans le seul cas inverse ; alors, au surplus, elle se crée à elle-même d'autres fonctions complémentaires : la banque, la vie religieuse, l'activité intellectuelle, parfois l'industrie* [7].

D'anciennes capitales sont parfois récupérées (Kano, Tananarive) pour devenir des sièges de l'autorité coloniale.

**motivations et mythes**

Georges Balandier fut un des premiers à sonder la mentalité des populations fraîchement urbanisées :

*Tout villageois déraciné – écolier, salarié engagé par les entreprises ou l'administration, ancien tirailleur, etc. – est un citadin en puissance. Les postes administratifs, les exploitations établies en brousse, constituent autant de relais qui, tôt ou tard, acheminent vers un des grands centres. Le déracinement commencé, il ne s'accomplit souvent que lorsque Brazzaville est atteinte : la capitale attire non seulement parce qu'elle représente la plus importante concentration d'hommes, mais parce qu'elle est le centre du pouvoir officiel, la ville la plus moderne matériellement, et celle où s'élaborent les nouvelles manières* [8].

Beaucoup de jeunes fonctionnaires demandent à passer leurs premières années dans un poste rural jusqu'à ce qu'ils aient économisé la somme nécessaire à la construction de leur maison dans la capitale.

G. Balandier avait analysé, sur une population masculine du quartier de Poto-Poto, les raisons dominantes en matière d'exode rural. En tête venaient les raisons économiques : la capitale est le principal marché du travail et de produits manufacturés, exerçant une forte séduction sur les populations paysannes, d'ailleurs rapidement déçues en beaucoup de cas, mais ne pouvant plus retourner en arrière. Les raisons familiales étaient déterminantes en second lieu. Un oncle prend avec lui de jeunes neveux qu'il envoie à l'école, ou auxquels il fait apprendre un métier. Il réalise ainsi une sorte de placement à long terme : le neveu saura « être reconnaissant » le moment venu. Un homme âgé désire s'entourer de jeunes parents pour préparer sa succession ; un frère aîné appelle son cadet pour lui permettre de courir sa chance ; une femme mariée à un fonctionnaire fait venir une jeune sœur pour l'aider dans son ménage ; des parents venus en visite ne repartent plus. Quiconque a réussi exerce un véritable pouvoir d'attraction sur sa parenté. Si beaucoup de jeunes rejoignent la

ville dans un désir d'élévation sociale, afin d'utiliser à plein les qualifications acquises, pour d'autres, il s'agit de se libérer de leur milieu antérieur, de fuir ses contraintes, d'en finir avec ce qu'ils considèrent comme de l'exploitation de la part de la famille ou des alliés, d'échapper aux conflits, aux palabres, aux manœuvres de sorcellerie. R. Deniel a procédé à des enquêtes similaires à Abidjan [9].

La ville a, bien entendu, ses mythes, aujourd'hui comme hier. Mais ils ont changé de nature, ce qui ne les empêche pas de s'inscrire dans l'espace. Quand on fait parler, écrire ou dessiner de jeunes Africains de la campagne sur la manière dont ils s'imaginent la ville, on voit avec quelle facilité apparaissent des éléments parfaitement déconnectés de la réalité et qui ne peuvent donc engager leurs porteurs que sur les voies de l'illusion. Le mythe devient erreur, mensonge, représentation faussée, projection sans ancrage. Mais il arrive un moment où pour le citadin lui-même, la campagne devient un lieu mythique, objet de dépréciations et d'idéalisations tout aussi fallacieuses.

L'organisation sociale continue à s'inscrire dans le tissu des villes modernes, avec leur « cœur », leurs « artères », leurs hiérarchies, leurs quartiers spécialisés, leurs monuments, leurs bâtiments de prestige, leurs centres de décision, leurs lieux du souvenir, leurs cloaques. Brazzaville, au temps où j'y habitais (1963-65), se prêtait à de multiples commentaires avec son « plateau » réservé aux Européens et à la classe dirigeante, avec ses immenses quartiers populaires (toujours appelés « le village ») aux spécificités ethniques bien tranchées, ses ravins à « bandits », sa « case » de Gaulle, son avenue de Paris, son « quartier chic », ses « quinze ans », sa prison (haut lieu révolutionnaire), son arbre à pique-bœufs, sa cathédrale au sommet du quartier européen, doublée par Sainte-Anne du Congo en style se voulant africain – au bout du *no man's land* qui sépare ville coloniale et quartiers « indigènes », qu'un stade est venu partiellement combler tout en durcissant sa fonction – son quartier musulman (avec mosquée) assurant la transition entre les deux mondes, sa piscine et son club nautique (lieux de retrouvailles favoris des « expatriés »), la Mfoa, une rivière bourbeuse, dont le nom sert aux campagnards à désigner le site de Brazzaville, le lieu de culte d'une église messianique prestigieuse en haut

9/ *Religions dans la ville*, I.N.A.D.E.S., 1975.
10/ « Notes sur l'image du Blanc chez l'enfant congolais », *Revue de Psychologie des peuples*, 3, 1966, pp. 365-375.

de la corniche du Congo sur l'emplacement d'un ancien village téké, etc., etc.

Habiter une telle ville, c'est intérioriser très vite, et sans peut-être jamais l'expliciter, une géographie mentale, une sociologie subtile des clivages de races, d'ethnies, de classes, de fonctions, de professions. Chaque magasin, chaque marché, chaque boîte de nuit, chaque club, chaque église, chaque plage, chaque médecin, chaque hôpital ou chaque clinique a sa clientèle propre et chacun se range, sans même s'en apercevoir, dans la case qui lui est destinée et qu'il reconnaît à une foule de signes parfois d'autant plus contraignants qu'ils sont plus ténus. On sent instantanément quand on n'est pas à sa place.

Dans les villes africaines, une des oppositions majeures qui structurent l'univers mental des uns et des autres, est celle entre Blanc et Noir. On aurait pu la croire dépassée à partir du moment où des classes dirigeantes issues du pays ont pris l'habitude du pouvoir, s'identifiant si parfaitement au Blanc qu'ils en ont pris la place. Si elle l'est dans les faits (du moins en apparence), elle ne l'est pas au plan du mythe. Il suffit d'entendre comment les gens s'expriment et comment ils qualifient en réalité de « Blancs » ceux de leurs frères de race qui, en se mettant à la place de l'Européen, ont introjecté aussi ses manières de penser et de vivre. Or, si le Blanc est sans doute un être de chair et d'os, il est aussi un être mythique. C'est précisément dans une école de Brazzaville, en utilisant une technique projective très simple (« Un jeune homme a vécu dans un village très éloigné ; un jour, son oncle l'a emmené avec lui en ville, et pour la première fois il a vu des hommes blancs ; imaginez ce qu'il a pensé »), que pour la première fois au cours de mes enquêtes, j'ai obtenu un matériel on ne peut plus lourdement chargé d'éléments mythiques, du genre :

*Il pensera : voici des dieux sur terre / il les traite d'envoyés de Dieu ou de Dieu lui-même qui s'est fait homme / il a pensé à la fin du monde parce que les morts sont revenus / il voyait le Blanc comme un ange et le suivait quand il marchait à pied / il a pensé que les gens de la ville vivaient avec les diables et les esprits mauvais / il croit qu'ils sont méchants et anthropophages / il pense que ce sont des êtres suprêmes, parfaits, heureux, des chefs, non des amis / il pense que les Blancs ne meurent pas vite / si j'étais né dans une famille européenne, pense-t-il, je serais aussi heureux que ces gens, j'habiterais une maison à étages et j'aurais beaucoup d'argent / il pense qu'ils sont très intelligents et connaissent tout / ils sont tous des intellectuels / etc.* [10].

Nous ne pouvons montrer ici comment, d'une manière parfaitement logique quand on connaît les représentations coutumières, ces idées ont pu naître et prendre forme. Manifestement entrent en jeu, en l'occurrence, des processus de projection, de réinterprétation et de transfert, sur l'homme blanc, d'images anciennes relatives à l'autre monde, aux dieux et aux défunts, qui elles-mêmes interfèrent avec les images véhiculées par le christianisme. Or, il ne faut pas oublier que la ville a d'abord été le lieu des Blancs, puis le lieu où les Noirs *sont devenus blancs.* Ces processus fonctionnent d'ailleurs, d'un milieu à l'autre, avec une parfaite symétrie : quand on transpose la question à l'usage d'enfants européens, on obtient des réponses exactement du même type à propos des Noirs.

**l'évangélisation et les villes**

Nous avons montré comment le christianisme, dans son expansion, mais peut-être plus fondamentalement encore dans son essence historique, était lié aux villes. Car il est enracinement, mais aussi rupture. On pourrait montrer, de même, que chaque fois qu'un grand courant spirituel est né, il avait un ancrage topographique précis : le désert, la forêt, la montagne escarpée (les chartreux), la colline (les bénédictins), le bord des fleuves (les cisterciens, ne fût-ce que pour la mise en œuvre d'un machinisme hydraulique), le village, la ville. *Benedictus in monte, Bernardus in valle, Ignatius in urbe.* Les sociétés missionnaires qui, au siècle dernier, ont été les moteurs de l'évangélisation de l'Afrique, avaient aussi des sensibilités différentes à ce sujet, ce qui a induit des styles d'implantation particuliers. Le cardinal Lavigerie, qui demandait à ses missionnaires d'être toujours au moins trois ensemble, en des lieux « élevés et salubres », au centre de « populations nombreuses et agglomérées », a de ce fait poussé à la création d'établissements relativement importants, entourés d'une constellation de succursales. Mais, comme en même temps, il demandait que les stations fussent implantées le plus loin possible des lieux fréquentés par les commerçants musulmans, et comme ceux-ci coïncidaient habituellement avec les résidences de chefs, avec les marchés et les centres administratifs, les missions des Pères Blancs ont parfois boudé les villes naissantes au profit des campagnes, du moins dans un premier temps.

11/ Stéphane MALLARMÉ.

Aujourd'hui on a plutôt l'impression qu'on assiste à la tendance contraire. Un signe parmi d'autres: beaucoup de maisons de formation cléricale, petits et grands séminaires, noviciats, collèges, etc. – qu'autrefois on situait systématiquement à la campagne – sont implantés ou transplantés en ville. Comme si à un christianisme un peu frileux, soucieux de préserver, d'exclure les tentations, quitte à ennuyer, centré sur l'enfant, on passait à un christianisme qui n'a plus peur d'un pluralisme de la pensée et des mœurs, plus mobile, plus libre, moins contracté, et qui n'hésite plus à s'adresser à l'adulte.

Les responsables ont conscience de l'importance des villes dans une «stratégie» de l'évangélisation: en agissant sur elles on agit aussi, par ricochet, sur les campagnes, alors que l'inverse n'est pas exact au même titre. Gabriel Le Bras, un des fondateurs de la sociologie religieuse, aimait à dire, en montrant le bord du trottoir devant la gare Montparnasse à Paris: «C'est à cet endroit précis que les Bretons perdent leur foi.» C'est qu'il s'agissait d'un certain type de foi, incompatible avec la ville, lié à la texture d'un village et d'un paysage, inscrit dans l'ordinaire de la vie. Or, «jouir comme la foule du mythe inclus dans toute banalité, quel repos[11]!» La ville inquiète, la ville trop humaine, la ville, invention démesurée, c'est là un vieux thème littéraire: *Dieu fit le premier jardin et Caïn la première cité,* écrivait Abraham Cowley au XVII^e siècle, et cent ans plus tard William Cowper: *Dieu fit la campagne et l'homme fit la ville.* Si, comme nous l'avons montré, le christianisme est si intimement lié à la ville, c'est que l'homme y a peut-être davantage besoin d'être sauvé.

On devient sensible, au plan psychologique, à l'Evangile, dans la mesure où l'on ressent un vide, un creux, et l'espoir qu'à l'aide de son message on puisse le combler. Dans les nouvelles villes d'Afrique, les besoins d'ordre spirituel sont énormes et mériteraient une analyse approfondie. Dans les cités du Haut-Katanga minier, le long des voies de chemin de fer, on a vu dans les années 50 et 60 s'étendre un mouvement d'une force rarement égalée ailleurs, sous l'impulsion d'un franciscain bien discuté, le Père Placide Tempels, l'auteur de *Philosophie bantoue.* Il s'est appelé *Jamaa,* «famille» en swahili.

A ces ouvriers, à ces cheminots du Kasaï ou du Katanga, qui tous avaient grandi en milieu clanique tout à fait traditionnel, dans un contexte spirituellement très intense, mais qui se trouvaient transplantés dans des cités sans visage et sans liens, il a su offrir ce qui leur manquait, ce dont

ils avaient besoin: l'image d'une Eglise qui soit famille, parenté, fraternité, mais aussi lieu d'initiation, lieu d'expérience spirituelle au travers du chant, du corps, de la chaleur humaine, de la communauté, de la sexualité, de la paternité et de la maternité. Ce fut une flambée probablement sans précédent dans l'histoire de l'Eglise en Afrique, animée par des gens très simples, sans instruction particulière, mais qui ont réussi là où tous les autres mouvements familiaux avaient échoué, tout bonnement parce que quelqu'un avait touché juste, avait décelé à l'aide d'une intuition longuement exercée, où se situaient les vrais besoins et comment on pouvait le plus adéquatement y répondre. Je n'ai plus jamais retrouvé l'atmosphère des messes du dimanche à la paroisse du chemin de fer à Lumumbashi, et je suis encore aujourd'hui reconnaissant aux gens de la Jamaa de m'avoir prouvé qu'une liturgie paroissiale pouvait ne pas être ennuyeuse sans pour autant perdre sa densité spirituelle.

Un aumônier de jeunes à Brazzaville, qui s'intéressait beaucoup aux groupes de chants, faisait remarquer que, dans les textes composés en kikongo ou en lingala par les collégiens ou les apprentis qui fréquentaient les foyers paroissiaux pour y former des chorales, le thème de l'amour était, contrairement à toute attente, relativement rare à l'époque (autour de 1965). Par contre, le sujet qui revenait sans cesse dans leurs chansons était celui de *l'orphelin,* de l'enfant abandonné, sans famille, sans parenté, sans maison qui soit à lui, seul. Dans les nouvelles villes à travers le monde, des millions d'hommes vivent ce complexe de l'orphelin. Leur apprendre qu'ils ont une famille et une parenté que personne ne peut leur ravir, serait pour eux vraiment une bonne nouvelle.

*Colmar, Pierre Erny*
*Université des Sciences Humaines de Strasbourg*

# LA VILLE
# À TRAVERS LE CINÉMA D'AFRIQUE NOIRE

*par Jacques Binet*

Instrument de culture populaire, outil de loisirs, le cinéma est aussi l'expression d'un auteur, ou plus exactement d'un groupe. Le réalisateur, en effet, travaille au milieu d'une équipe ; d'ailleurs, il porte et exprime les idées du milieu qui l'entoure. Même documentaires, les films ne sont pas le reflet exact de la réalité qu'ils présentent : telle image a été choisie et telle autre rejetée. Choix et rejet sont effectués selon le goût, le but, l'idéologie consciente ou inconsciente de l'auteur. Une analyse du contenu des films est donc possible. Certes, en Afrique, la production de chaque individu est faible, limitant par là même l'intérêt de l'entreprise. Mais l'ensemble des films réalisés ne peut-il pas être considéré globalement ? Bien des traits culturels ou sociaux sont communs aux cinéastes, du Sénégal au Congo. Ces caractéristiques se retrouvent dans toutes la *classe intellectuelle*. Esquisser une analyse globale de la cinémathèque permet une analyse en profondeur des idées de l'intelligentzia noire.

En 1972 et 1976, des études sur la perception de la ville avaient été entreprises à Bangui, puis à Abidjan. Les enfants des écoles s'étaient vu demander de décrire leur ville. Les résultats de ces travaux ont été publiés dans le Bulletin du S.M.U.H. de janvier 1972 et dans celui de l'AUDECAM *Recherche, Pédagogie et Culture* de janvier 1976. Les divergences d'opinions entre adultes et enfants n'ont rien de surprenant : des lecteurs essaieront peut-être de les vérifier.

Chacun sait qu'en Afrique les villes ont grossi d'une façon démesurée. Dakar ou Abidjan ont quintuplé en quinze ans. Comme l'industrie, le commerce ou les services ne se sont pas développés à la même cadence, la ville attire des hommes qui ne peuvent trouver de travail, tandis que les campagnes se dépeuplent. Le réseau des agglomérations secondaires s'étiole, et une métropole hypertrophiée demeure face à une brousse qui

risque de se replier sur elle-même. Les cinéastes sont gens des villes, mais le problème ne pouvait leur échapper. Un certain nombre de films abordent la question en dénonçant, selon les recettes classiques, l'exode rural, en exaltant la vie champêtre et traditionnelle, en prêchant le retour à la terre. Ce thème, cependant, n'est pas très fréquent ; il ne marque qu'une dizaine de bandes sur un total de plus de 200.

Si des économistes chagrins dénoncent le mirage de la ville qui attire mais ne fournit pas d'emplois, des polémistes font remarquer que le taux global d'urbanisation n'est pas aussi élevé qu'aux USA ou en Europe, négligeant les difficultés de tous ordres qui s'opposent à une mécanisation rurale, et les difficultés de l'industrialisation en ville. La concentration urbaine de masses sous-employées est-elle favorable à la naissance d'industries, ou bien les usines, en s'établissant, attirent-elles des travailleurs des campagnes voisines ? L'exemple du XIX^e siècle en Angleterre ou en France ne fournit pas de réponse certaine. Quel doit être le préalable : urbanisation ou industrie ? Nul ne le sait avec certitude. Mais l'opinion, surtout parmi les jeunes et les citadins, est favorable à la ville. Face à vingt-sept passages filmiques représentant la ville sous un jour pessimiste, quarante-cinq célèbrent ses avantages. Il est fréquent d'ailleurs qu'une même bande présente les deux aspects contradictoires. Aussi, plutôt que de montrer des aspects positifs et négatifs, je me propose de regrouper les images de la ville qui sont fournies au spectateur sous quatre rubriques : richesse, beauté, modernisme et liberté.

**le sens de l'espace**

Avant d'aller plus avant, il est indispensable d'examiner si les films africains sont soucieux de l'espace et comment ils l'expriment. En général, ils utilisent peu le paysage, et les plans généraux y sont très rares. Les cinéastes y renoncent-ils pour des raisons techniques (objectifs utilisés), par manque d'intérêt pour la nature, par souci de concentrer l'attention sur les acteurs ? On peut imaginer les explications les plus diverses. L'absence de paysages ruraux est frappante. Pour les paysages urbains, il en va différemment. Les ensembles (vues aériennes ou cavalières, silhouettes de ville se découpant sur le ciel) sont fort rares. Mais des scènes de rues permettent de satisfaire le besoin d'espace. La perception de l'ensemble est mal assurée : le spectateur étranger voit seulement des lieux juxtaposés. Certains scénarios sont construits autour d'un itinéraire au cours duquel le héros franchit des épreuves. Ces *films-promenades*

donnent de la ville une description particulièrement intéressante. Ailleurs, le spectateur se trouve devant un espace fragmenté: des événements se passent dans deux endroits; l'espace reste souvent imaginaire: le spectateur n'accompagne pas les personnages dans leurs déplacements, les scènes se passent dans un intérieur. La bipolarité est le seul élément d'espace, mais sur le plan de l'urbanisme, elle se traduit comme le passage d'un quartier riche à un quartier pauvre.

Parfois, enfin, l'espace se traduit par des symboles: rues, autos, pieds qui marchent ou bordures de trottoirs signifieront les déplacements. Les buildings symbolisent le centre de la ville avec son activité tertiaire, les villas et leurs beaux jardins le luxe bourgeois.

Le caractère fragmentaire, rompu, de l'espace représenté paraît significatif. Cet écartèlement illustre peut-être la difficulté de vivre à cheval entre deux cultures, entre l'Occident moderne et l'Afrique traditionnelle.

### *1/ Le thème de la richesse urbaine*

Qui connaît l'habitat traditionnel et le niveau de vie des paysans ne peut manquer d'être frappé de l'atmosphère de confort qui se dégage des films. Presque toujours, les histoires qui nous sont contées se déroulent dans des villas *en dur,* ambition de tout Africain, qu'une fraction assez faible de la population peut satisfaire. A voir les choses de près, elles ne sont pas si luxueuses, ces maisons: selon les normes européennes, ce sont des pavillons banlieusards plutôt que des châteaux. L'ameublement est très conventionnel: table basse, fauteuils, buffet bas... Pas de bibelots de prix, de décoration rare, de tableaux, de tentures ou de tapis précieux. Au mur ou sur les meubles, des sculptures: la sempiternelle procession d'éléphants taillée dans une défense, ou le buste en ébène. L'art traditionnel est moins souvent représenté que *l'art d'aérodrome;* pourtant, des masques ou des statuettes décorent les intérieurs des protagonistes des films.

Le genre de vie est peut-être plus dispendieux que le cadre. Les réceptions sont fréquentes, les boissons les plus coûteuses y sont versées sans compter. Les héros fréquentent les boîtes de nuit comme si l'on ne pouvait rencontrer des amis autrement que dans ce cadre artificiel (et fort coûteux). L'habillement pourrait être simplifié. Les voitures sont le signe le plus évident de la richesse. Postes de radio mis à part, les appareillages audio-visuels ne semblent pas faire partie de cette richesse mythologique

(grâces soient rendues au ciel, car les gadgets de la haute fidélité pourraient engendrer des dépenses sans fin).

Tout compte fait, la ville du cinéma fait miroiter une certaine richesse mais sans être vraiment marquée par le matérialisme. Il est rare que les personnages soient présentés en faisant du *lèche-vitrines,* ce qui donnerait pourtant de bien belles images. L'idôlatrie des objets et des besoins n'est donc pas exaltée.

Des films sont construits autour du paysan qui vient en ville pour faire fortune et qui échoue. Ce thème se retrouve, central ou discret, depuis les mendiants de *Xala,* le cireur de *Samba Tali* ou les durs de *Bracelet de bronze* jusqu'au migrant d'occasion de *Lettre paysanne* ou de *Njangaan.*

Si beaucoup de films décrivent une ville bourgeoise de quartiers riches, certains abordent la pauvreté : le *Borom Saret* occupe avec sa famille une cour close de matériaux récupérés et une baraque. De telles maisons de planches à toitures de tuiles sont nombreuses à Dakar. Celles de *Diankhabi,* de *La neige n'était plus* ou du *Mandat* restent humaines. C'est la passion méditerranéenne pour l'habitation *en dur* qui a dévalorisé la maison de bois, caractéristique de l'Europe du Nord, des U.S.A. ou du Canada. Les véritables bidonvilles sont rarement photographiés. Non pas, me semble-t-il, par refus des opérateurs d'accepter une réalité, mais parce qu'il n'est pas facile de filmer, faute de recul. Les plans de bidonvilles dakarois de *Badou boy* sont pris avec le recul de ruelles ou d'égouts à ciel ouvert. Ailleurs, c'est la marée de toits de tôles (rouillées) vue d'en haut, ou l'entassement des émigrés sans travail dans une cour minuscule. Quant aux intérieurs qui permettraient aux spectateurs de voir vraiment le dénuement, les conditions d'hygiène ou d'ordre qui président à la vie des héros, jamais l'opérateur ne les saisit, faute de place : il faudrait démonter une paroi. L'auteur de *Muna moto* l'a fait, mais il est peut-être le seul.

L'espace est donc une donnée essentielle dans l'habitat. Dans les films comme dans la réalité, presque tout se passe dans la cour. L'exiguïté de celle-ci est probablement aussi désagréable que la faible surface de l'habitation proprement dite. Les jardinets aux gazons bien tondus des villas de prestige prennent une autre signification : ils ne sont peut-être pas un espace neutre garantissant, comme dans nos banlieues d'Europe, l'isolement du domicile et assurant, comme dans les châteaux du Grand Siècle, le prestige par l'éloignement. Ils témoignent d'une présence de la nature :

la cour traditionnelle comporte souvent un arbre, comme la place du village abrite sous un gros fromager le banc des palabres. Ici, on peut rappeler les opinions exprimées par les enfants de Bangui : les arbres leur paraissent des éléments de la ville de toute première importance. Le jardin est aussi un espace où l'on peut vivre dehors, selon les usages traditionnels, et recevoir selon les rites modernes (buffet, méchoui).

Pour l'Occidental d'aujourd'hui, dressé à redouter les microbes, s'asseoir ou se coucher sur le sol paraîtrait difficilement supportable. Nos ancêtres paysans qui vivaient sur la terre battue étaient moins dégoûtés. En ville, il est vrai, la saleté des éléments s'efface devant la saleté organique née de toutes sortes de pourritures. La fréquence des affections telluriques (tétanos, parasitoses, amibiases, bilharzioses) montre que le danger n'est pas imaginaire. Les films ne mettent guère l'accent sur cet aspect des précautions sanitaires.

Dans les paysages urbains, les caniveaux, qui sont parfois des égouts non fermés, apportent une note nauséabonde : odeur de vase du quartier résidentiel de Petit Bassam à Abidjan, canal de la Gueule-tapée à Dakar née de la disporportion entre saisons sèches et humides : des films montrent cet urbanisme aberrant sans s'en inquiéter outre mesure et sans faire jouer la répulsion chez le spectateur.

Même s'il ne dissimule pas les conditions plus que médiocres de certains habitats, le cinéma proclame la richesse de la ville. Et à juste titre, puisque le moindre titulaire d'un emploi salarié gagne davantage en monnaie que les cultivateurs traditionnels. Son alimentation est certainement moins bien équilibrée, son logis moins agréable, mais il dispose d'argent. La richesse de la ville n'est pas un vain mot, même pour ces immigrants du Niger qui viennent travailler deux ou trois mois à Abidjan comme portefaix et qui, pour épargner au maximum, renoncent à dormir sous un toit.

En face de cette richesse, quasi abstraite, il faut souligner encore combien le regard des cinéastes paraît vide de matérialisme : peu de vitrines racoleuses, pas d'éventaires de fruits ou de légumes gorgés de couleurs, pas de soieries chatoyantes comme on en voit pourtant dans les boutiques ou sur les marchés : seule la caméra de *Contrast City* s'est attardée à ce tableau. Les enfants de Bangui, pour leur part, avaient cité les boutiques parmi les éléments les plus importants de la ville. Ceux d'Abidjan parlent beaucoup aussi des boutiques qui jalonnent leurs trajets, et des flâneries que leur fournissent Monoprix, Printania ou les galeries de « l'Ivoire ».

*2/ La beauté de la ville*

Les écoliers d'Abidjan, en vieux citadins blasés, ne citent guère l'électricité parmi les agréments de leur ville, au contraire de ceux de Bangui. Parmi les films, seuls le *Cri du muezzin,* la *Dune de la solitude* et *La noire de...* présentent en plan général une ville éclairée vue de loin. Mais ils sont les seuls à s'arrêter sur les « lumières de la ville ». Cela confirme la rareté déjà signalée d'un regard global posé sur le monde. Deux ou trois films seulement ont cherché à donner l'image de la silhouette d'ensemble des édifices se découpant sur le ciel. Les perspectives lointaines de l'urbanisme sont également effacées. La continuité d'axes triomphaux, du genre Rue de Rivoli, Champs Elysées, Grande Armée et La Défense, n'apparaît pas à l'œil du modeste piéton, même si elle est bien visible d'avion ou d'une voiture rapide. Les grands alignements de Dakar, de la grande Mosquée à Liberté III, n'apparaissent pas dans le *Badou boy* dont l'errance croise pourtant cet itinéraire. A Abidjan, des photographes ont brossé un décor pour leurs portraits avec le pont, les courbes de raccordement et l'obélisque. Ce beau morceau d'urbanisme n'a pas inspiré les cinéastes. Un seul film : *Abusuan* l'utilise, mais dans une atmosphère tout à fait différente ; le dessin complexe du trèfle des autoroutes pourrait suggérer une volonté prométhéenne d'organiser la nature. Le pont avec son intense circulation automobile en surface, et ses voies ferrées sous le tablier, suggère la puissance de l'humanité capable de réunir en un faisceau toutes les relations qu'elle tisse entre les êtres et les choses. L'auteur a pris ce site comme décor de rencontre entre un paysan naïf et des loubards qui vont le dépouiller puis le rosser. Le paysage a été perçu comme grandiose à tel point qu'il en est devenu inhumain. Importante leçon pour la beauté abstraite et écrasante de l'urbanisme.

Les rues, les réseaux de voierie sont aperçus plutôt qu'ils ne sont utilisés : les vues lointaines, les connexions sont rares. Le spectateur a l'impression d'être promené d'un point à un autre, de vivre dans des espaces multiples, plutôt que de se mouvoir dans un milieu cohérent. Les enfants de Bangui laissaient deviner une vision différente : ils décrivent leur ville à partir de lignes, d'itinéraires. Ils se réfèrent rarement au cadre naturel, collines ou lagunes. Leur appréhension est née de percées linéaires, d'itinéraires et promenades.

Tout se passe comme si une certaine myopie était acceptée, comme si l'on choisissait de s'en tenir à la ville en rejetant la nature. Ce choix se retrouve en milieu rural entre le village, espace humanisé, et la brousse sauvage.

La beauté des architectures est ressentie et les cinéastes essaient de la faire partager au public: contre-plongées magnifiant les buildings de Dakar, *Touki-Bouki;* ou la Chambre de Commerce et son escalier, *Xala;* plan de demi-ensemble d'une banque aux parois de glace, *Sous le signe,* ou du porche de l'Assemblée Nationale du Sénégal, *Badou Boy;* contre-plongées, panoramique et travelling de la mairie et des immeubles du Plateau dans la séquence de la découverte d'Abidjan par les broussards d'*Abussuan.*

Déjà les enfants, à Bangui plus encore qu'à Abidjan, avaient souligné l'intérêt que présentait pour eux l'architecture « monumentale » des édifices de prestige, des bâtiments vus isolément. Même s'ils ne doivent jamais y pénétrer, ils citent les hôtels luxueux dont leur ville s'enorgueillit. Les évocations architecturales du cinéma vont dans le même sens. On croit parfois que les cinéastes mettent l'accent sur la ville « résidentielle », parce qu'étant liés aux classes dirigeantes ils sont loin du peuple et de ses bidonvilles. D'autres sentiments ont pu mener au même résultat: fiers de leur patrie, ils s'efforcent de n'en montrer que les aspects flatteurs.

Dans *Sonate en bien majeur,* F. Bebey montre son admiration et celle de son héros pour des architectures et des sculptures de type baroque. Son balayeur noir contemple avec passion le Paris de l'Exposition de 1900 sur les rives de la Seine. Les bronzes du Quadrige du Soleil d'une si belle envolée, les dorures du Pont Alexandre III, évoquent dans son esprit la puissance surnaturelle qui impose et sanctionne la morale: c'est en songeant à ces statues et à des dessins de masques nègres que sa conscience le forcera à déposer le portefeuille qu'il a trouvé au commissariat de police.

Le film *Delou Thyossane* évoque les œuvres d'art traditionnel conservées dans le musée de Dakar. Une sculpture dressée sur une place de Lomé voit l'arrivée d'un immigrant malchanceux. Avec une malice consciente ou inconsciente, l'auteur place son néo-citadin sur le piédestal du monument, cerné par le flot de voitures. Dérisoire monument à la libération pour ce garçon libéré de la tutelle de sa famille, certes, qui va être asservi aux contraintes du monde économique et perdre toute illusion sur sa fiancée. A l'ombre d'une effigie grandiose de la liberté, notre bonhomme avale son *atiéké,* la nourriture de voyage la plus élémentaire qui soit.

La beauté urbaine est appréhendée dans ses aspects nobles. Ses aspects pittoresques ou incongrus sont mis à l'écart. Et les scènes débordantes

d'humanité dont sont témoins les marchés et autres lieux populaires n'ont guère été utilisées que par Sembéné ou D. Diop Membety. La beauté de la nature n'est guère mise en vedette, malgré quelques jardins publics ou privés (la palmeraie de rêve de *Amanie* où les amoureux se déplacent au ralenti). Des forces surnaturelles rôdent aux abords immédiats de la ville: fille des eaux de *Sur la dune,* génies des arbres de *Saïtane,* juge mystérieux qui enregistre les méfaits du *Marabout cognac* de *Pour ceux qui savent.* La nature domestiquée des zoos est témoin des approches d'une entremetteuse: *Saïtane,* et des mariages condamnés à l'échec: *Wamba entre l'eau et le feu.*

La vie urbaine a aussi ses laideurs: falaises minables de *Baks,* canaux bourbeux de *Badou boy;* le *Cri du muezzin* montre le cadavre d'un enfant caché dans un massif de fleurs.

Beauté et laideur sont donc présentes dans la ville du cinéma.

*3/ Participer à la vie du monde*

Déjà en 1954, des immigrés bamilékés de Douala disaient qu'ils étaient venus pour connaître le monde et prendre part à ce qui s'y faisait. La ville est une porte ouverte sur l'univers; et des peuples repliés sur eux-mêmes depuis des siècles ne peuvent manquer de se trouver grisés par ces vents du large. Adoptée dans les génériques d'un certain nombre de films, l'image de l'avion qui décolle n'est pas seulement une émouvante évocation de la puissance de l'homme. C'est aussi le lien avec les autres continents, avec le monde entier dans sa diversité.

Cette importance accordée au monde extérieur avait déjà été suggérée par les enfants. Tous citent les aérodromes, bien sûr, mais aussi les hôtels internationaux, car le regard des voyageurs qui leur confirmeront que leur ville est belle, est indispensable à leur sécurité intellectuelle: comme s'ils vivaient par et pour le regard d'autrui.

Pourtant, dans leurs scénarios, les cinéastes emploient bien rarement le personnage de l'étranger. Cette absence même devrait donner à penser. Soucieux d'être concrets, à juste raison, les cinéastes ne font pas allusion aux courants de pensée politique, philosophique ou économique qui se développent en ville. Seul, *Résidence surveillée* de P.S. Vieyra évoque un *livre* contenant des doctrines. Les autres auteurs procèdent par allusions.

Etre au courant de l'évolution du monde, participer à la vie de l'univers, c'est surtout voir les chefs d'Etats, se réconforter dans des lendemains meilleurs organisés par ces personnages providentiels. Le public enfantin y est très sensible, surtout à Abidjan où le président est cité plus souvent qu'à Bangui (du temps de Bokassa). Au cinéma, la référence paternaliste au chef disparaît mais les pouvoirs publics sont là, sous des signes abstraits (drapeaux, édifices prestigieux des administrations), ou concrètement (police, fonctionnaires).

La ville est le lieu où l'on rencontre les autres cultures. Mais, par voie de conséquence, c'est aussi le lieu où l'on risque de perdre sa culture propre. En effet, les cultures africaines sont presque toutes rurales, agraires. A part les pays du Bénin et de la vallée du Niger, avec Ifé ou Ibadan, Djenné ou Tombouctou, les villes sont de création coloniale. Nées de l'agriculture ou de l'élevage, de la chasse ou de la pêche, les traditions s'adaptent mal à un monde de commerce, de techniques, d'organisation à une vaste échelle. Les langues n'y disposent pas de vocabulaire simple et précis, les structures sociales y sont trop lourdes avec une famille très étendue. Les cultes, souvent liés à un terroir déterminé, laissent l'émigré démuni et contraint de se rallier à une religion universelle. Deux films posent explicitement ces problèmes: *Identité* et *Les tams tams se sont tus.* Tous deux gabonais: ce n'est pas un hasard.

La ville, témoin du monde, est d'abord le creuset des Etats. Contrairement à ce que l'on croit souvent, le public africain est très intéressé par ces structures modernes. Certes, les frontières sont artificielles, et dans la plupart des cas, la notion même d'Etat n'existait pas avant la colonisation. Mais les nations ont pris corps et sont devenues des réalités. La fusion des ethnies est en cours. Aucun film ne pose le problème du tribalisme: est-il totalement dépassé? Les enfants des écoles déjà, ne font aucune mention des diversités d'origine des citadins. Le cinéma, par contre, pose le problème des castes. L'interdiction de mariage avec des forgerons ou des griots est le ressort de l'action du *Sang des parias* et de *Wamba entre l'eau et le feu.*

Cependant, même dans les Etats ayant choisi une voie marxiste-léniniste et soucieux d'éduquer les masses, les films ne reflètent guère les objectifs déclarés du parti: le *Nouveau venu* du Béninois De Médeiros, montre un chef intègre et dynamique menacé dans sa vie par les machinations magiques d'un subordonné ambitieux et prévaricateur. Le bon gagnera certes, mais en mettant en action une technique de magie tout comme le faisait

son adversaire. Et il se réconciliera avec celui-ci sans l'écraser. Pourra-t-il vaincre la gabegie sans se montrer rigoureux? La *Rançon d'une alliance* du Congolais Kamba dénonce bien, dans les cartons de ses premières versions, *les pratiques anciennes qui doivent être extirpées.* Mais on y fait allusion à des usages bien dépassés: sacrifice d'esclaves, pendaison d'adultères, guerres tribales ou vendetta de clans.

Un film malien, *Bara,* aborde des problèmes actuels en montrant la vie d'une usine, les malversations d'un P.D.G., l'assassinat d'un ingénieur honnête et le mouvement de masse des ouvriers qui aboutit à l'arrestation des criminels. L'aspect moderniste de la ville est donc évoqué à travers les relations intertribales. Mais il ne se trouve vraiment traité que sous l'aspect des pouvoirs publics, de l'Etat et de ses dirigeants.

Il faudrait signaler combien les problèmes du travail ou du chômage sont négligés. Nous voyons des contremaîtres pointant des dockers, des chantiers de construction, mais aucun ouvrier exerçant un métier qualifié: il y aurait pourtant des gestes photogéniques, des rythmes intéressants. Dans *Bara* qui se passe dans une usine de textiles, au lieu de beaux métiers à tisser, le réalisateur ne nous montre qu'une meule dont un vieil ouvrier, symbole de conscience professionnelle, tire des gerbes d'étincelles en aiguisant quelque outil. Cela n'a rien d'étonnant, et dans l'ensemble du cinéma mondial, les images de travail sont rares. On comprend bien que les cinéastes ne puissent pas faire réaliser au public l'utilité des gestes techniques: il faudrait consacrer trop de temps à ce qui est hors de l'histoire. Ils préfèrent montrer symboliquement le travail plutôt que d'avoir à le décrire.

Pour les travaux bureaucratiques, l'évocation est particulièrement sommaire. Téléphone et machine à écrire suffisent à créer un service ministériel: rien ne suggère les soucis financiers ou juridiques, les relations avec le public ou les autres départements ministériels. Cette imagerie sommaire montre bien que la ville, capitale et nœud de relations politiques et économiques, reste hors des préoccupations des cinéastes.

### *4/ La ville refuge et ses dangers*

Dans *Niaye,* le moralisme hypocrite des villageois contraint une fille, victime de la salacité de son père, à s'enfuir avec l'enfant, innocent fruit de ces amours incestueuses. *Mokho Dakan* conte le départ d'une fille-mère

chassée par son père. Le héros de *Muna moto* a quitté son village quand son amante a été prise par son oncle. A la fin du *Wazzou polygame*, la plupart des protagonistes s'enfuient en ville pour échapper aux haines nées de la promiscuité villageoise. La ville, en assurant l'incognito, garantit la liberté. Mais en même temps, en isolant l'individu du groupe de parents auprès desquels il trouve habituellement sa sécurité, elle le rend plus vulnérable.

Les cinéastes montrent souvent les dangers qui menacent les citadins. Violence, drogue, rejet de la morale traditionnelle, corrompent la jeunesse. *Abussuan, Baks, Identité, Bracelet de bronze* ou *Diankha-bi* évoquent ces groupes de jeunes gens parmi lesquels une surenchère de violence naît du désir d'être reconnu, du besoin de s'assurer une place dans la société. D'autres films montrent les conséquences du relâchement des mœurs sexuelles et de l'élargissement des relations : *Amanie, Mouna, Passante, Sonate en bien majeur, Cri du muezzin.* Sauf *Hold up à Kossou,* né du désir explicite de moraliser le public, la criminalité « professionnelle » n'a pas donné naissance à des genres cinématographiques particuliers, comme le « thriller » américain ou le policier européen. Le banditisme est pourtant évoqué *(Mouna, Muezzin).*

Les films content le risque de ruine morale, consécutif à la perte de la culture traditionnelle. Mais ils décrivent aussi les dangers surnaturels qui menacent le citadin, tout comme ils menaçaient le rural. Des villageois fuient leur campagne pour échapper aux divinités du terroir ou à leurs prêtres *(Sous le signe du vaudou).* Mais sortilèges et fétiches sont toujours puissants en ville. Le modernisme citadin ne réussit pas à les exorciser. T. Aw ou O. Ganda décrivent des magiciens qui prédisent l'avenir, agissent sur le cours des événements, préparent des talismans ou des philtres d'amour. Tout cela n'est pas bien méchant. R. de Médeiros dénonce des pratiques vraiment criminelles : le vieil employé du *Nouveau venu* provoque, par ses opérations magiques, un accident d'auto qui aurait pu coûter la vie à son chef. Il lui envoie à l'hôpital des cadeaux empoisonnés de maléfices... Le riche commerçant de *Xala* se voit nouer les aiguillettes. Il courra en brousse chercher à se faire désensorceler : peine perdue, c'est à Dakar même que le mauvais sort sera levé. *Kodou* trouvera aussi à Dakar un prêtre des génies qui lui révélera par quel esprit elle a été possédée et réduite à la folie. Il l'initiera au culte de ces esprits ancestraux dans la périphérie de cette ville où règne la respectabilité islamique.

La ville ne libère pas des dangers surnaturels : en autorisant la floraison

d'ambitions individuelles, en supprimant la sécurité d'un statut fixé dès la naissance, pour livrer chacun aux ambitions et à la compétition, la vie urbaine multiplie les guérisseurs, devins et charlatans de toutes sortes.

Comme tout lieu, comme tout rassemblement d'hommes, la ville a ses génies propres, comme ceux qui provoquent, dit-on, des accidents sur le boulevard lagunaire d'Abidjan. Certains réalisateurs plus sensibles que d'autres y prêtent plus d'attention. *Sur la dune de la solitude* met en scène la *Mammy Wata.* En France, dira-t-on, M. Aymé a bien écrit *La Vouivre,* et notre folklore est plein de filles aux serpents, de mélusines, de sirènes. Certes, les ressemblances sont frappantes, mais une légende gracieuse, poétique, touchante, si imprégnée soit-elle de souvenirs d'enfance, n'est pas une croyance. Si, en Occident, les villes sont depuis des siècles, les lieux où domine la Raison, en Afrique, le Surnaturel ne s'arrête pas aux portes des cités.

Le cinéma présente du phénomène urbain une image plus nuancée que l'on n'aurait pu croire, venant d'auteurs résolument citadins. Le thème de la richesse de la ville est évidemment présent comme on peut penser, les auteurs appartenant aux catégories aisées de la population. La vision de ces bandes n'a rien qui décourage des migrants éventuels. Il est vrai que les conditions de vie en brousse sont si dures que la ville est supportable. Elle a l'immense avantage d'offrir des spectacles qui peuvent sembler prodigieux au broussard : édifices monumentaux, urbanisme, lumières, objets de toutes sortes, hommes innombrables, voitures... La distraction y est constante. La ville séduit aussi parce qu'elle est le siège des pouvoirs, le lieu où se prennent les décisions, où l'on peut espérer voir tomber des miettes du gâteau. Les grandes cités sont le lieu d'un immense bouillonnement culturel où toutes les croyances, toutes les conduites sont remises en discussion. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'elles soient le pôle de la délinquance et de la violence.

Tout cela se reflète dans l'image que le cinéma donne de la ville. Mais les films ne poussent pas l'analyse plus loin. Seul, l'auteur du *Bracelet de bronze* a voulu faire un film contre l'exode rural, et personne prenant la question dans l'autre sens, n'a dit vouloir lutter contre l'accroissement des taux d'urbanisation. Si l'engouement pour les métropoles se poursuit, l'Afrique va voir dépérir le réseau de bourgs et de centres secondaires qui ont permis de diffuser à travers tout le continent, et parmi l'ensemble de la population, hygiène, instruction, ordre public et équipement. Si tous

ces relais administratifs, sanitaires, commerciaux, techniques, s'étiolent et disparaissent, la brousse se repliera sur elle-même et se trouvera isolée du monde. D'ailleurs, diminuée par l'exode des jeunes gens, sa production agricole diminuera et elle sera de moins en moins capable d'approvisionner la capitale. Celle-ci, démesurément gonflée de nouveaux arrivants, ne peut leur offrir que chômage, démoralisation et misère. Aucune solution n'est évidente, car tous les efforts pour soulager la pauvreté des bidonvilles risque d'accroître auprès des ruraux l'attirance de la ville.

Il faudrait pouvoir aborder le problème d'une autre façon: magnifier la vie campagnarde. Depuis Virgile jusqu'à présent, toutes les propagandes pour le retour à la terre ont été des échecs. Notre époque, avec sa dénonciation de la société de consommation et ses mythes écologiques, sera-t-elle plus efficace que ses devancières?

*Paris, Jacques Binet*

**Un homme avait deux fils**
**et quand il mourut,**
**chacun reçut la moitié de ses terres.**
**L'un des fils était riche**
**mais il n'avait pas d'enfants ;**
**l'autre avait sept fils mais il était pauvre.**
**Cette nuit-là, le fils riche n'arrivait pas à s'endormir.**
**Mon père s'est trompé, pensait-il,**
**car je suis riche et mon frère est pauvre**
**et n'a pas assez de terres pour tous ses fils.**
**Il se leva et se mit en route**
**pour aller déplacer les bornes**
**avant l'aurore.**
**Le fils pauvre ne dormait pas non plus, cette nuit-là.**
**Mon père s'est trompé, pensait-il,**
**car j'ai mes sept fils**
**et mon frère est tout seul –**
**et il se leva et se mit en route**
**pour aller déplacer les bornes**
**avant l'aurore.**
**Au lever du jour, ils se rencontrèrent.**
**Je vous le dis, à cet endroit-là**
**apparaîtra la ville de la paix.**

Ce texte de Huub OOSTERHUIS est extrait de: *Le fils du pauvre,* Labor et Fides, 21.

# L'ANALYSE SOCIALE DANS LA PASTORALE URBAINE

*par Willy Eggen sma*

**introduction**

L'urbanisme constitue un phénomène social d'une complexité énorme d'ordre économique, politique et culturel. Que ce phénomène soit le résultat spécifique de l'industrialisation est une thèse insoutenable du point de vue historique. Les grandes métropoles de l'antiquité gréco-romaine sont là pour l'infirmer, de même que les anciennes villes de Chine jusqu'au Pérou, en passant par l'Inde, la Mésopotamie et les diverses régions du continent africain. Et pourtant, bien que ces villes aient également connu leur part de misère humaine, il semble bien que les cités modernes, en croissance incontrôlée et carrément pathogène sur les plans psychique et social, constituent un développement typique attribuable au système économico-politique de la civilisation industrielle telle qu'elle est issue de l'Aufklärung européenne. Quoi qu'il en soit, la pastorale qui veut combattre les problèmes accablants de ces conglomérats urbains, aura intérêt à se rappeler que la situation des citadins ne peut être traitée de la même façon dans les diverses régions du monde, sans prendre en considération l'histoire et les données sociologiques de la population en question.

S'il est vrai que les causes économico-politiques de la misère humaine se ressemblent grandement dans la plupart des villes du monde, cela n'empêche que les peines, les angoisses et les désespoirs dans les quartiers terriblement insalubres, parcourent toute une gamme d'articulations variées, dépendant des traditions sociales et culturelles du lieu. Personne ne niera – faut-il le souligner – que la lutte bien orientée contre les puissances d'oppression et d'exploitation, doive être notre objectif primordial. Et il va sans dire que les victimes, vivant dans les marges de l'existence humaine, doivent être elles-mêmes mobilisées et intéressées à cette

lutte. Mais il importe néanmoins de nous demander si notre assistance pastorale à ces pauvres doit surtout viser à activer leur volonté de lutte, en faisant ainsi de ces défavorisés les soldats de choix contre des puissances infiniment plus puissantes qu'eux.

N'est-il pas préférable d'aider ces personnes malheureuses dans leur vie quotidienne, à partir d'une connaissance approfondie de leur situation socio-culturelle ? Elles pourront alors découvrir non seulement l'opposition à des ennemis exploiteurs, mais surtout les moyens de vivre une vie supportable, tant que ces formes d'oppression ne sont pas réprimées. En d'autres termes, ne s'agit-il pas d'abord de découvrir les voies qui permettent aux habitants de ces quartiers désolés de prendre leur avenir plus ou moins fermement en mains, plutôt que de concentrer toute leur attention sur une lutte directe contre les causes puissantes de leur malheur ?

Pour faire cela, il nous faut connaître leur origine, leurs instruments sociaux et culturels, leur approche de la vie urbaine, etc., quand bien même cette approche et ces instruments sont défectueux face aux problèmes qui se posent actuellement. La ville, en Afrique, comme ailleurs sur le globe, constitue un mode d'existence ayant une longue histoire d'efforts humains dans la recherche de rapports sociaux satisfaisants. La ville est un événement, plutôt qu'une idée éternelle et inchangeable se concrétisant avec des variations, dans le temps et dans l'espace. C'est un événement, et cet événement, ce processus social d'interactions économiques, politiques et culturelles fut tout aussi dramatique et pénible dans l'Abéokuta du XIX^e siècle que dans l'Abidjan du XX^e siècle. Répétons qu'il ne s'agit pas de nier l'impact considérable qu'ont les rapports internationaux sur l'urbanisme d'aujourd'hui. Mais il reste que le phénomène lui-même ne se réduit pas à ces problèmes d'exploitation économique.

Dans maints endroits de l'hémisphère austral, se multiplient les projets ecclésiaux qui s'attaquent courageusement à ces problèmes accablants des bidonvilles bourrés de peines humaines. Mais souvent les objectifs de ces projets diffèrent profondément. Certains agents ecclésiaux, par pure compassion caritative, veulent alléger les misères concrètes des pauvres ; d'autres, à l'aide d'une technique de conscientisation, cherchent à mobiliser les opprimés pour la lutte historique contre les forces institutionnelles qui les écrasent. Les uns soignent les blessures, peu importe comment celles-ci furent infligées ; les autres n'ont de cesse de lutter pour l'élimination des causes du malheur. Parmi ces derniers, l'idée s'incruste que, seule la lutte contre les structures capitalistes vaut la peine dans les objec-

tifs de pastorale urbaine. Sans vouloir nier l'importance de ces deux options pratiques, relatives aux situations concrètes, il me semble pourtant qu'il y a un aspect fondamental de la pastorale urbaine qui risque d'être négligé, car villes et bidonvilles sont tout d'abord des scènes d'action humaine qu'on doit analyser à fond pour pouvoir lancer un projet quel qu'il soit.

### *1/ Le projet de pastorale à Ashaiman*

Au cours de l'année 1978, je reçus une demande de la part de mes supérieurs S.M.A. pour faire une petite étude de la ville d'Ashaiman, résidence d'ouvriers travaillant dans le port et le nouveau centre industriel de Tema, à l'est d'Accra, au Ghana. On avait décidé de lancer un projet de pastorale urbaine dans cette ville, où les pères des paroisses rurales savaient que beaucoup de jeunes paroissiens s'étaient installés. Songeant que rien ou très peu, ne s'y faisait pour leur bien-être spirituel, ils avaient proposé ce projet, bien que cette ville dépendît de la juridiction d'une paroisse S.V.D. En arrivant, je me suis vite aperçu que les pères S.M.A. se trompaient au sujet des efforts que leurs collègues S.V.D. consacraient à cette ville. Néanmoins, je décidai de procéder comme prévu et de laisser aux supérieurs ecclésiastiques les questions de coopération entre les deux sociétés religieuses ; en tout cas, les S.V.D. avaient besoin, eux-mêmes, de fonder leur travail plus clairement sur une étude systématique de la situation.

La ville d'Ashaiman s'est développée depuis une vingtaine d'années, à partir d'un tout petit village, pour atteindre une population d'environ soixante mille habitants. A l'origine, il n'y a pas eu de plan d'urbanisme, étant donné que cette zone d'habitation n'était pas officiellement reconnue. Lorsque le gouvernement décida de construire un nouveau port à Tema, il offrit à la population en place un nouveau site, avec des maisonnettes modernes en ciment. Mais les pêcheurs de Tema ne voulaient pas que les nombreux *étrangers,* vivant auprès d'eux, viennent loger avec eux sur ce site. Comme Tema est proche d'Accra, des gens d'ethnies diverses s'y étaient installés, notamment des Musulmans du Nord, de Haute-Volta, du Mali, etc., qui faisaient paître leurs troupeaux dans les prairies au nord-est d'Accra, avant de les abattre. Au moment de la nouvelle installation, les gens de Tema même préférèrent que tous ces *étrangers* venus d'ailleurs aillent loger à cinq kilomètres à l'intérieur, à Ashaiman qui était un petit village sous la juridiction suprême de Tema.

Le nouveau port, aussi bien pendant sa construction qu'après son achèvement, n'a cessé d'attirer des jeunes cherchant un emploi. Ce furent les premières années de l'indépendance où l'esprit d'aventure, d'espoir et de liberté poussait beaucoup de Ghanéens vers ce miracle de modernité qu'était leur capitale. L'afflux dépassait largement ce que le gouvernement avait envisagé ou désiré. Aussi ne songeait-on point à construire plus de logements qu'il n'était strictement nécessaire pour les projets économiques, laissant les foules toujours croissantes, se débrouiller comme elles pouvaient. Ainsi Ashaiman se remplissait de gens qui, à la recherche d'un emploi, se contentaient d'un petit coin dans le modeste logement d'un parent éloigné. Les hommes d'affaires locaux, ayant quelque argent à investir, construisirent des maisons quadrangulaires contenant le maximum de petites chambres autour d'une cour intérieure, pour les louer à quiconque arrivait. Ainsi la ville a grandi sans que personne ne pense aux équipements collectifs élémentaires.

*2/ Une ville qui vit*

Voilà l'information plutôt globale qu'on obtient si l'on veut visiter ou étudier la ville. On ne peut manquer de ressentir une certaine indignation vis-à-vis de ceux qui, tout en étant responsables, ont laissé la situation se développer de cette façon : les autorités qui ont refusé d'améliorer ces conditions inhumaines, les employeurs qui attirent et renvoient les gens à leur gré en payant des salaires ridicules, les parents au village enfin qui, souvent, poussent ces jeunes à chercher fortune en ville et sans cesse attendent présents et cadeaux de leur part, même s'ils savent que ces citadins n'ont guère de quoi se nourrir et se loger. Cette indignation s'empare de nous à juste titre et nous pousse à rechercher la forme d'aide la mieux appropriée. C'est alors que la situation apparaît fort complexe.

Car on finit par comprendre que les deux stratégies complémentaires – de charité envers les défavorisés et de lutte acharnée contre les prétendus coupables – ne constituent pas la totalité des options pastorales possibles. Le domaine le plus décisif, en effet, est l'organisation de la vie à l'intérieur de la ville elle-même. Même si les pauvres y réclament notre charité, même si la lutte contre les causes – proches ou lointaines – de l'injustice demande notre engagement courageux, c'est surtout une respectueuse participation aux mécanismes sociaux à l'œuvre dans cette communauté qui est demandée au chrétien. Mais comment, précisément, ce groupement humain essaie-t-il de s'organiser et de structurer son exis-

tence? Pouvons-nous saisir les principes fondamentaux de son action et de son organisation?

Voilà une population assez jeune et énergique qui, tout en vivant une situation très pénible, se rend compte que c'est ici qu'il lui faut trouver la base de son bien-être. Il importe donc de savoir, non seulement comment ces jeunes se débrouillent dans les problèmes économiques, mais encore comment la structuration de leur communauté se réalise; comment ils s'organisent pour créer les équipements collectifs nécessaires et pour trouver les organes de décision, d'arbitrage et de médiation; comment ils utilisent et adaptent leurs traditions respectives pour donner du sens à leur vie quotidienne. La pastorale urbaine s'intéressera donc d'abord à la façon dont ces hommes et ces femmes vivent, comprennent, acceptent et surmontent leurs conditions, au demeurant déplorables.

Allusion a été faite déjà à l'urbanisme ancien en Afrique. Cela n'a pas été fait au hasard ou pour nier la différence avec la situation actuelle. Il y avait, dans ces anciennes villes, un mélange d'ethnies et une prédominance de facteurs économico-politiques qui ne sont pas sans ressemblance avec ce qui se passe actuellement. Souvent on y assistait à la mobilisation de main-d'œuvre par l'achat, par la mise en gage ou par d'autres moyens peu respectueux de la dignité humaine; il y avait cette bureaucratisation rendant les gens dépendants des forces politiques dans la ville en les obligeant parfois à quitter la campagne. Il est vrai que les anciennes villes, telle Kumasi, réglaient et limitaient l'afflux migratoire en fonction de leur capacité d'intégration mais il est certain que beaucoup de mécanismes politiques et culturels facilitant cette intégration sont les mêmes aujourd'hui, malgré les dimensions incontrôlées de la mobilité actuelle. Il y a toujours une grande partie de ces mécanismes sociaux qui prennent racine dans les traditions anciennes et qui aident les gens à donner du sens et de la forme à leur vie urbaine d'aujourd'hui. La pastorale cherchera à comprendre le jeu des forces sociales pour les assister et les rendre plus efficaces et créatrices de bonheur.

### *3/ La lutte pour l'existence*

Considérons d'abord quelques aspects démographiques et économiques de la ville d'Ashaiman. Ces dernières années, le gouvernement s'est rendu compte de la situation alarmante, voire explosive d'Ashaiman, et il a décidé de l'étudier et d'apporter les améliorations nécessaires pour sau-

vegarder la tranquillité. Car on sait qu'une grande partie des ouvriers travaillant dans l'usine d'aluminium à Tema habite dans cette ville, ainsi qu'un nombre important de chômeurs assez bien instruits, qui pourraient devenir une force révolutionnaire non négligeable si rien n'était fait pour eux.

En effet, la partie proprement ghanéenne de la population d'Ashaiman est loin d'être illettrée, et la proportion de ceux et de celles qui ont achevé l'école moyenne s'avère élevée, ce qui est dû – ainsi nous l'explique-t-on – au fait que la lutte pour les emplois est très serrée et que ceux qui n'ont pas fini leur scolarisation, se rendent vite compte du fait qu'ils n'ont guère de chances. Ceci ne veut pas dire que les illettrés soient absents. Les Musulmans venus des régions du Sahel sont peu scolarisés. Formant deux ou trois blocs assez fermés sur eux-mêmes, ils sont surtout occupés, soit dans leurs affaires de bétail, soit dans le port comme dockers ou agents de sécurité. Le malaise dans le port et l'augmentation de la criminalité nocturne rendent la vie de ces hommes toujours plus difficile, vie qui n'est guère allégée par la sympathie que les hommes politiques étalent de plus en plus envers les groupements musulmans. Voilà une population en croissance naturelle rapide dont la base économique se détériore constamment mais dont l'organisation sociale mérite une étude approfondie, étant d'une complexité et d'une efficacité peu commune grâce à l'entraide et à la solidarité qui s'y font jour.

A un moindre degré, ceci vaut aussi pour les Ghanéens du Sud, dont on ne saurait comprendre l'existence dans cette ville si l'on n'examinait pas les rapports entre les groupes de parenté, entre les générations, entre les affiliés, entre les hommes et les femmes, etc. Ce groupe se caractérise d'ailleurs par le lien plus ou moins intense qu'il entretient avec les régions d'origine au point qu'il est souvent difficile de savoir si les personnes présentes doivent être considérées comme des visiteurs ou des résidents habituels. Vivant dans une grande promiscuité, souvent à quinze dans une même maison, les gens de diverses ethnies se mélangent assez facilement. Mais on dirait qu'ils y habitent sans attache, uniquement à la recherche d'un endroit meilleur. Une partie d'entre eux a obtenu un emploi dans une usine ou un atelier. Mais leur salaire est généralement si bas qu'ils sont parfois jaloux de ceux qui, par des activités très diverses dans le secteur non organisé, gagnent souvent davantage qu'eux.

Quant aux femmes, elles ont des tâches très lourdes. Moins de 15 % de la population sont des femmes en âge de faire des travaux ménagers. Elles

ont le soin d'une population jeune, énergique et exigeante, dont presque 40 % sont en dessous de quinze ans. En plus, elles essaient d'équilibrer le budget familial par le petit commerce dont elles portent elles-mêmes tous les risques.

*4/ Comment comprendre ce phénomène?*

En regardant cette situation, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir la ferme conviction qu'il y a des mécanismes propres mais peu intelligibles, à l'aide desquels ces citadins assurent leur survie tant sur le plan économique que sur d'autres. Nous nous demandons ce qu'ils produisent, quels revenus entrent dans leur circuit, quels sont les modes de distribution et de consommation. Mais nous comprenons surtout que les questions les plus importantes concernent les mécanismes sociaux, politiques et culturels qui sous-tendent ces activités et empêchent les tensions économiques de provoquer des luttes et de la violence. Comment trouver ces forces structurantes qui, sans doute, s'appuient sur des codes de conduite largement traditionnels, mais qui se développent parfois de toutes pièces ici sur place, dans ce brassage extraordinaire, où ni la police ni d'autres services gouvernementaux n'ont un grand rôle à jouer.

Il ne peut être question, évidemment, de décrire dans ces quelques pages, ce que l'on peut trouver à Ashaiman dans tous ces domaines cités, mais nous pouvons y jeter un coup d'œil pour apprécier quels champs d'activité se présentent à la pastorale urbaine. Dans le domaine de l'économie, on ne peut manquer de s'émerveiller en voyant comment cette population survit, alors que à peine la moitié des chefs de famille travaillent dans un emploi salarié et que le niveau des salaires est très modeste. On pourrait imaginer un modèle d'analyse dans lequel la ville est traitée en unité économique fermée. On mesurerait alors le total des revenus entrant dans la ville et les dépenses faites pour l'achat des biens de consommation et d'investissement. Du côté des revenus, on rencontrerait, outre les salaires, bien d'autres éléments, car le nombre de petits entrepreneurs qui vendent une variété de produits et de services hors la ville, va en s'accroissant. Telle la petite entreprise de moulins motorisés pour moudre le maïs et broyer le manioc: elle utilise beaucoup de métaux récupérés, mais fait de bonnes affaires. Du côté des dépenses, on remarquera, outre l'achat des produits alimentaires et des matières premières pour leur petite industrie, etc., tout ce qu'il faut payer pour les services publics ou privés venant de l'extérieur (tels les transports, mais aussi les taxes gouvernementales qui financent l'administration, la police, l'école, etc.).

Ayant fait ces calculs, on découvre combien nombreux et divers sont les contacts économiques avec l'extérieur, mais aussi quelles formes de compétences peut héberger une telle ville. En plus, on s'aperçoit à quelle vitesse l'argent se démultiplie à l'intérieur de la cité elle-même par les services que les habitants se rendent entre eux. En effet, les rapports avec l'extérieur ne constituent qu'une fraction des échanges monétaires, et la ville s'avère être une unité beaucoup plus autonome qu'on ne le croyait. L'artisanat ainsi que l'apprentissage prospèrent grandement tant parmi les tailleurs que parmi les maçons, charpentiers, cordonniers, réparateurs de radios ou de montres, photographes, électriciens, etc.

La question principale qui se pose dans ce contexte est celle-ci : comment les divers métiers se sont-ils organisés, comment obtiennent-ils leurs matières premières, fixent-ils les prix, attirent-ils les clients et les apprentis ? Existe-t-il un esprit de corps, ou s'agit-il plutôt d'une concurrence sauvage ? Quant à divers de ces métiers, j'ai pu observer des mécanismes d'entraide, et il est crucial que la pastorale travaillant dans cette ville connaisse tous ces mécanismes et sache quelle aide et protection les gens peuvent se donner entre eux. Elle tentera de prendre appui sur ces forces valables dans la communauté, et s'adonnera au renforcement de leurs aspects constructifs.

### *5/ Les domaines politique et culturel*

Cette stratégie pastorale, loin d'être facile, s'impose encore plus clairement en matière d'organisation socio-politique et culturelle. Dans cette agglomération composée de dizaines d'ethnies parfois assez hostiles les unes envers les autres, la question se pose de savoir comment des personnes ayant chacune leur propre conception de la vie sociale et du bonheur recherché peuvent arriver à vivre ensemble, tout en poursuivant leur projet personnel. Comment les relations sociales se tissent-elles dans ce brassage d'ethnies ? Les difficultés économiques communes finissent-elles par y créer une solidarité de classe, ou cette conscience de classe fait-elle entièrement défaut ? Par où, dans tout cela, l'œuvre pastorale doit-elle commencer ?

La complexité de la situation d'Ashaiman apparaît au moment même où l'on s'aperçoit que le sentiment de classe ainsi que la solidarité ouvrière sont très faibles, sinon absents. Nous constatons une vue essentialiste et conservatrice des rapports socio-économiques : la conviction générale est

que chacun doit chercher sa propre fortune, réaliser le destin propre qui lui a été accordé à sa naissance : il s'agit donc pour chacun de trouver un emploi bien payant et d'essayer de le garder. Presque tous les habitants interviewés déclaraient que la lutte collective n'a guère d'intérêt, ni pour défendre un collègue maltraité, ni pour obtenir de meilleures conditions de rémunération. Le sort de l'individu est largement censé dépendre d'autres forces que le support social, et la rémunération est le plus souvent considérée comme étant intrinséquement liée à la nature du travail. Mais une telle vue des rapports socio-économiques ne mène-t-elle pas nécessairement à un individualisme et à une rivalité sans limite ? Ce n'est manifestement point le cas, mais cela signifie qu'il faut une recherche patiente pour trouver les autres mécanismes de cohérence sociale dans une telle communauté.

Il est évident que la solidarité dans cette agglomération se manifestera surtout entre parents et s'articulera selon les traditions des lieux d'origine. Mais aussi indispensable que soit une solide connaissance des règles de parenté en vigueur dans chaque groupe, on ne peut limiter l'étude à ces données traditionnelles. Ici à Ashaiman, comme ailleurs, les associations et les congénialités ethniques s'avèrent jouer un rôle primordial dans la construction de petites unités solidaires. Seulement, il reste intéressant de rechercher dans quelle mesure cela fonctionne aussi au niveau de la totalité. Ainsi le groupe ethnique des Ewe domine clairement la vie sociale à Ashaiman. Bien que la ville ne se trouve pas dans leur terroir, ils constituent environ 40 % de sa population. Ils n'ont pas le même esprit de corps qu'on constate parmi les Musulmans à cause surtout de la religion commune. Mais malgré leur répartition sur tous les quartiers de la ville, sur presque toutes les occupations, sur tous les âges et sur la plupart des religions présentes dans la ville, ils font preuve d'un sens de la coopération considérable. Les rapports structurés qu'ils entretiennent avec leurs villes d'origine respectives, et leurs activités dans les associations régionalistes, n'empêchent pas qu'ils déploient des initiatives remarquables pour l'avancement de la communauté d'Ashaiman, à tel point même que des tensions se font parfois sentir chez les autres groupes ethniques.

Après avoir étudié pourquoi ce sont précisément ces gens qui prédominent dans les activités diverses allant de la religion jusqu'aux projets d'hygiène et d'enseignement, on se penchera sur la question de savoir comment leurs initiatives peuvent être stimulées, coordonnées et surtout protégées contre les heurts sociaux qui les menacent.

Afin de pouvoir se lancer dans ce domaine vraiment pastoral, il faut incontestablement connaître exactement de quoi se compose le champ des forces sociales, en y incluant bien sûr, les projets gouvernementaux pour la ville. On a donc besoin d'une sorte de carte sociale de la communauté indiquant les interactions des diverses forces sociales dans cette communauté avec tant d'ethnies et d'intérêts différents. Il ne suffit pas, comme le fait E. Schildkrout dans son étude fascinante du Zongo à Kumasi [1], d'analyser comment une telle cohabitation provoque un changement des attitudes ethniques propres, puisque cela pourrait trop facilement devenir un exercice purement académique. Il faut rechercher, avant tout, dans quelle mesure ce changement socio-culturel a trait aux problèmes locaux à résoudre. Il n'est guère intéressant de savoir que les citadins de la deuxième génération sont davantage inclinés à laisser leur enfant se marier hors de l'ethnie, si l'on ne comprend pas quel impact ce fait peut avoir sur les efforts de socialisation et sur la volonté politique d'attaquer en commun les problèmes de la ville.

Où se développent donc dans cette agglomération des forces politiques capables de résoudre des tensions, de mobiliser une coopération efficace, d'inspirer un sens de communauté, de susciter des manifestations culturelles qui donnent goût à la vie, etc.? Où prennent-elles leur origine, et où se heurtent-elles à des éléments incompatibles qu'il s'agit donc de combattre sans oublier qu'ils peuvent contenir eux-mêmes des aspects valables? Voilà les questions fondamentales auxquelles la pastorale s'intéressera, si elle se comprend d'abord comme une aide aux éléments créateurs que l'Esprit a mis dans les hommes.

### *6/ La dimension religieuse*

La dernière phrase contient l'option pastorale préconisée dans cet article. En effet, les éléments créateurs rencontrés dans les cités africaines ne sauraient être surestimés. Ils peuvent être appréciés sincèrement comme des

1/ E. SCHILDKROUT : *People of the zongo*, Cambridge University Press, Cambridge, 1978.
2/ Surtout les scènes masquées utilisant les Sogoni Koun, les masques représentant l'antilope ancestrale, y semblent très populaires. P.J. IMPERATO vient d'en écrire d'intéressants exemples dans la revue *African arts*, Los Angeles, Cal. Cf. article de C. MEILLASSOUX : *La farce villageoise à la ville* dans *Présence Africaine* n° 24, 1964, pp. 28-62, qui a analysé aussi les associations de jeunes à Bamako : *Urbanisation of an African Community*, University of Washington Press, Seattle, Londres, 1968.

dons de l'Esprit qui ont pris origine dans les traditions locales séculaires. Aussi, les efforts frappants des citadins pour garder leurs coutumes culturelles, ne sont-ils pas à traiter comme une nostalgie enfantine. Bien au contraire, dans leur lutte pour une existence sociale paisible et honorable, l'homme africain fait appel à ces traditions pour s'en inspirer émotionnellement, voire pour réinterpréter et remodeler les événements à leur lumière. Si les jeunes de Bamako [2] et d'ailleurs, jouent des quées» avec des danses et chants traditionnels, ils cherchent surtout à puiser dans les sagesses anciennes l'intuition qui leur permette d'évaluer les phénomènes problématiques autour d'eux. Car il ne faut pas oublier que l'art des traditions orales s'est toujours caractérisé par cet aspect actualisant où le narrateur et le danseur appliquent l'ancien conte aux conditions du moment par une herméneutique vivante et vécue.

Beaucoup d'observateurs ont noté que les bidonvilles africains n'ont rien de cette dégradation, voire abjection mentale et morale, caractéristique de tant de quartiers suburbains dans les autres continents, où toute initiative culturelle et tout espoir semblent être effacés. Il dépasserait le propos de cet article de tenter une description des activités culturelles, presque quotidiennes, qui ont lieu à Ashaiman et qui varient des danses funéraires aux sessions de divination. Mais il convient de noter, néanmoins, à quel point les ouvriers de cette ville défavorisée s'intéressent intensément aux dimensions religieuses, voire philosophiques, de leur existence. Non seulement on y trouvera une activité toujours plus variée de dénominations religieuses de toutes espèces, allant du bouddhisme jusqu'aux cultes ancestraux, en passant par l'islam et les multiples formes du christianisme. Mais il existe, en outre, de nombreux groupements plus ou moins structurés de gens qui se rassemblent régulièrement pour des discussions d'ordre philosophique. On y rencontre ceux qui, sous le nom bizarre d'association astrologique, discutent sur le rapport qui existe entre les sciences cosmologiques des Egyptiens, la croyance aux horoscopes, les textes bibliques et les notions africaines de destin, en incluant les lectures les plus diverses. Mais il y a aussi ces jeunes chômeurs qui, ayant obtenu leur scolarité secondaire et même leur licence, s'adonnent à analyser profondément les actes et la nature du gouvernement militaire. Enfin et surtout, ce sont les thèmes purement religieux qui forment le sujet de maintes réunions où l'on examine, par exemple, pourquoi les dirigeants chrétiens montrent le moins de moralité sociale dans leurs fonctions, et pourquoi ce sont eux qui organisent les funérailles les plus somptueuses, comme si le christianisme diffusait l'idée qu'on puisse ainsi effacer ses crimes sociaux. Les conclusions auxquelles arrivent ces grou-

pements sont bien intéressantes parfois, mais manifestement hors de notre propos actuel.

Néanmoins, il découle de tout ceci que la pastorale dans une ville comme Ashaiman, a tout intérêt à s'engager profondément dans la vie intellectuelle et culturelle de cette population où les dimensions religieuses affleurent à tout instant avec un rapport net aux réalités de la vie concrète. Que les catholiques dans cette agglomération ne soient pas encore équipés pour intégrer tous ces éléments, et pour s'y insérer de façon créatrice, cela va sans dire malheureusement.

**conclusions**

La connaissance exacte du milieu urbain dans ses articulations diverses ne figure pas toujours dans les préoccupations dominantes de ceux qui se lancent dans des projets de pastorale urbaine. Bien souvent, ils s'y lancent en disant que le plus important est de commencer et de voir quelles possibilités d'action se présentent par la suite. Les études préparatoires sont alors négligées, voire méprisées, souvent parce qu'on ne voit guère le rapport qui peut exister entre les analyses compliquées des spécialistes en sociologie ou anthropologie et le terrain d'action dite pastorale, qui pourtant comprend de plus en plus le bien-être matériel et social du peuple. Même à propos du livre de R. Deniel sur les croyances et les changements sociaux à Abidjan [3], j'ai entendu dire qu'il ne contient pas grand chose d'intéressant pour la pastorale dans cette ville. Le lien entre les études sociales et la planification pastorale est toujours trop peu développé, de sorte que les œuvres pastorales concrètes vont très vite se limiter, soit à la charité ponctuelle, soit à des actions de lutte courageuse, mais très peu intégrées dans la vie de la communauté. Dans ces pages, je n'ai pas voulu offrir une alternative détaillée, mais seulement indiquer quelle sorte de travail préparatoire me semble indispensable pour que ces projets puissent espérer être efficaces.

*Ghana, Willy Eggen sma*

3/ R. DENIEL: *Religions dans la ville,* Inades, Abidjan, 1975. On trouvera un bon exemple francophone des études que j'aime à proposer dans le livre de Jean-Marie GIBBAL: *Citadins et villageois dans la ville africaine,* F. Maspero, Paris, 1974.

# DÉSESPOIR ET ESPOIR DANS LES BIDONVILLES DE NAIROBI

*à partir de documents fournis par Arnold Grol*

*Introduction*

Le message du Christ nous a été confié pour l'apporter à tous les hommes de bonne volonté. « Allez enseigner... ». C'est une mission qui s'adresse, en tout premier lieu, à tous les chrétiens engagés, aux prêtres, religieux et religieuses. Le message consiste à montrer aux hommes que Dieu est le Père de tous et qu'Il les aime d'un amour infini. Il prend soin d'eux parce qu'ils valent la peine d'être aimés: ils ont été créés à Son image. Le Père révèle son attention et son amour en envoyant Son Fils qui a pris sur Lui toutes les misères de l'être humain, en se faisant Lui-même homme, frère parmi d'autres frères, Fils parmi d'autres fils. Par l'Incarnation, Dieu le Père nous a manifesté clairement que la famille humaine est en rapport étroit avec Sa divine famille, la Sainte Trinité.

Puisque l'homme est le centre d'intérêt de Dieu le Père, il est aussi le centre de notre intérêt. Les pauvres ont, de tout temps, été les privilégiés de Dieu, comme nous le voyons à travers toute l'histoire sainte, la Bible. Servir les pauvres ne signifie pas pour nous partager leur vie de pauvreté, mais cela veut dire que nous devons leur manifester notre attention, notre amour et notre désir de partage. Travailler sur le plan pastoral parmi les pauvres, signifie pour nous, manifester l'amour et la sollicitude de Dieu pour ceux qui sont des hommes.

*1/ La situation*

**a/ croissance démographique et urbanisation**

En 1979, Nairobi représentait une population d'environ 800.000 habitants. La population du Kenya croît rapidement, avec un taux annuel de

3,8 %, le plus élevé de tout le continent africain. La capitale, Nairobi, souffre beaucoup de l'afflux qui résulte de l'exode rural.

A première vue, la vie en ville est peu attirante. On y trouve surpopulation, coût élevé de la vie, perte des valeurs et coutumes traditionnelles. Cependant, les habitants des villages sont attirés par les possibilités d'emplois, par les équipements sociaux offerts pour l'éducation et la santé, par les loisirs. En Afrique, les villes se sont industrialisées et développées à une vitesse plus grande que les régions rurales. Il y existe plus de possibilités pour ceux qui sont en recherche et qui ont des capacités. Un salaire et même un travail temporaire peuvent paraître plus intéressants que la culture dans un village. La pauvreté et le manque de terre peuvent également obliger à venir en ville.

**b/ la vallée de mathare**

A environ 4 kilomètres du centre moderne de Nairobi, avec ses grands hôtels et bureaux et ses larges boulevards, sur la bordure est de la cité, s'étend une zone connue sous le nom de Vallée de Matharé. Au long d'une petite rivière, c'est un conglomérat d'habitations temporaires, de « cabanes » construites en bois, en tôle et même en caisses et en carton, ainsi que de cases d'argile faites à la manière traditionnelle africaine. Les habitations se sont étendues depuis 25 ans, mais plus rapidement encore depuis les années 60. La Vallée est maintenant le « foyer » de 80 à 100.000 personnes environ.

Les résidents de Matharé viennent du Kenya tout entier et même d'autres pays de l'Afrique de l'Est. Les Kikuyus y sont le groupe tribal le plus représenté, surtout parce que Nairobi est « à leur porte ». Les Luos et des gens du Kenya occidental y sont aussi nombreux. Les femmes représentent plus de la moitié de la population adulte avec un bon nombre de femmes d'un certain âge ; beaucoup vivent avec leurs enfants et les élèvent seules : le mari est mort ou les a abandonnées, ou encore, elles n'ont jamais vécu en union stable. Les familles avec un seul parent abondent. Beaucoup d'hommes vivent également en ville, sans leur famille restée dans leur lieu d'origine ; souvent, ceux-ci vivent en groupes et partagent une seule pièce. Comme partout en Afrique, les enfants sont évidemment très nombreux. Les jeunes, très souvent au chômage ou en emploi temporaire, forment une proportion considérable de la population. Il y a aussi des familles où le mari, la femme et les enfants sont ensemble, mais ces familles « complètes » ne sont pas la majorité.

### c/ situation économique de matharé

En raison de la demande très grande de logements et par suite des loyers élevés demandés dans d'autres quartiers de la ville, la Vallée de Matharé fournit des logements bon marché. Les travailleurs salariés modestes et les travailleurs temporaires, ceux qui gagnent leur vie au jour le jour, les pauvres, les défavorisés, s'y retrouvent. Mais la Vallée, avec sa population dense, fournit aussi des possibilités de commerce et d'affaires. Il existe un grand nombre de petites entreprises, des *Fundis :* charpentiers et menuisiers, tailleurs et ferblantiers. On y rencontre une grande variété de commerces et de boutiques, de petits hôtels et des endroits pour se restaurer « sur le pouce », des points de vente de légumes, de charbon de bois, de paraffine.

Là, prospère aussi la distillation de l'alcool interdit, la *changaa,* qui se pratique le long de la petite rivière et qui fait la renommée de la Vallée. Quand on parcourt celle-ci, on est frappé par la multitude d'activités et de commerces ; il semble qu'une maison sur deux se double d'une boutique ou *duka.*

### d/ problèmes sociaux

Dans ces conditions, beaucoup de problèmes sociaux surgissent, et particulièrement, un taux élevé de chômage chez les jeunes. La plupart des résidents essaient de gagner quelque chose dans le secteur informel, légal ou illégal : par exemple, en distillant et en vendant de la changaa, cause d'alcoolisme.

La désintégration de la vie familiale : familles incomplètes, femmes seules avec enfants, hommes seuls, amène la prostitution. Une fille sait qu'après le premier enfant, si le père est parti, elle n'a aucune chance de trouver à se marier ; les jeunes filles vivent alors de la prostitution, même très tôt dès l'âge de 11/12 ans. Elles n'ont pas la possibilité ni les équipements pour être conseillées et suivies par un bon planning familial.

Il y a les problèmes d'hygiène et de santé. Beaucoup d'enfants souffrent de malnutrition et un bon nombre ne sont pas scolarisés car les mères ne peuvent payer les uniformes. La Vallée attire également les vagabonds et les délinquants. Là où il y a pauvreté et manque d'occasions pour s'en sortir, s'installent la misère morale et le désespoir.

**e/ équipements et services**

La municipalité fournit l'eau et l'équipement sanitaire, mais cela reste insuffisant pour un si grand nombre de personnes. Depuis quelques mois, en raison de cas de choléra, on a intensifié les efforts de voierie : ramassage des ordures, nettoyage des égouts. Des dispensaires ont été ouverts ainsi que des cours d'alphabétisation pour adultes. Des travailleurs sociaux conseillent et aident les plus démunis. Les Eglises participent activement à la création de services. Des projets variés sont envisagés pour procurer emplois et formation, éducation pour les enfants non scolarisés dans le primaire, loisirs et sports pour les jeunes.

*2/ Bases et esprit des projets*

L'insécurité et la pauvreté créent la dépendance. Quand une aide est fournie, les gens se précipitent et essaient d'en retirer le maximum. Ils ont tendance à abandonner la solution de leurs problèmes entre les mains des organismes.

Nous avons donc limité notre attention à deux préoccupations majeures des gens :

- manque d'espoir et manque de confiance en soi
- dépendance

Afin de recréer la confiance en soi, des rencontres régulières ont lieu avec le personnel et les gens à qui nous offrons nos services ; on évalue ensemble ce qu'ils peuvent réaliser. Nous encourageons aussi le démarrage de comités de quartiers, où les habitants discutent et s'impliquent eux-mêmes dans la solution de leurs problèmes.

Travailler *avec* les gens et non *pour* les gens, est notre but. Une bonne société est constituée de personnes responsables et non de quémandeurs. Les gens engagent leur sens de la responsabilité quand nous communiquons avec eux d'une manière qui les respecte.

La solution au problème des « squatters » doit être trouvée à un niveau politique, mais toute politique échouera si les personnes ne sont pas formées à prendre leurs responsabilités. Elles sentent, en tant que défavorisées, que la société les trompe et les exploite, mais leur réponse ne doit

pas être de tromper et d'exploiter à leur tour. Si elles sont unies d'une manière fraternelle et responsable, non seulement elles seront à même de résoudre leurs problèmes, mais elles pourront aussi modifier l'attitude de la société envers elles; la société commencera alors à les considérer comme des frères et sœurs qui, sans faute de leur part, sont privés de leur droit de « vivre » en tant qu'êtres humains.

### *3/ Les structures et réalisations de l'Association Undugu du Kenya*

#### a/ « philosophie » de l'association

*Undugu* est le mot ki-swahili pour: *fraternité* ou *solidarité* pris dans un sens chrétien. La « philosophie » Undugu est basée sur trois principes: le respect, le souci des autres et le service.

Le but de l'Association Undugu est d'établir des relations humaines *fraternelles* parmi les habitants des bidonvilles de Nairobi. La loi qui prévaut parmi eux est en effet la suivante: fais ce que tu peux si tu veux survivre; rien n'est illégal si cela contribue à te procurer, chaque jour, ton pain, ton verre de changaa et ta ration de *bhangi* (marijuana).

L'Association s'est intéressée à ces bidonvilles et a essayé de se faire connaître des habitants qui sont affrontés à l'insécurité et à la pauvreté.

Le programme *Undugu* a démarré grâce à l'initiative du P. Arnold Grol, un missionnaire arrivé à Nairobi à la fin de 1972. En avril 1973, le premier « Club de jeunes » était lancé: Undugu était né et allait développer ses activités au cours des années.

#### b/ réalisations de l'association

– *Les Clubs de jeunes Undugu:* ils ont beaucoup d'importance dans l'Association, car la jeunesse est l'âge où l'on peut accepter ou refuser d'orienter sa vie suivant le système philosophique Undugu. Notre désir est que ces Clubs de jeunes se transforment progressivement en Centres Communautaires où adultes et jeunes travaillent ensemble au développement communautaire.

Parmi les activités des Clubs, notons: les sports avec des programmes, des compétitions et le Festival annuel; les arts dramatiques et la danse tra-

ditionnelle avec la participation à des pièces de théâtre d'auteurs kenyans et la « Troupe amateur de danse traditionnelle » ; la musique où se distingue le « Undugu Beat 75 », un orchestre qui se produit à l'occasion de spectacles culturels variés, à l'intérieur et à l'extérieur du Kenya ; les groupes de discussion dont l'idée est de parvenir à des cours d'animation de groupe ; le scoutisme adhérent au mouvement officiel.

– *Le Programme des parking boys:* « Parking boy » est un terme employé pour désigner les enfants vivant dans les rues (8-16 ans), et dont la principale occupation est de guider les automobilistes vers les places de stationnement disponibles. La plupart de ces enfants proviennent de bidonvilles de Nairobi. Ces jeunes garçons vivent en bandes de six à sept, couchant souvent dans les rues. Ils fument des mégots, de la marijuana ou « reniflent » de l'essence, pour oublier les dures réalités de leur vie. On les traite en exclus de la société.

Parmi les activités réalisées pour eux :

Un *Centre d'Accueil* où viennent les garçons qui le désirent, après les premiers contacts dans la rue, avec l'équipe Undugu. La nourriture, le logement, l'éducation et les soins médicaux leur sont fournis. C'est là leur première rencontre avec la vie normale à laquelle ils se feront progressivement. Les travailleurs sociaux Undugu recueillent les renseignements concernant leur famille et leur contexte familial – l'objectif étant de réintégrer, autant que possible, les enfants dans le milieu familial.

Des *Foyers communautaires* pour ceux qui ne peuvent rejoindre leur milieu familial. Ces maisons sont situées dans des zones résidentielles modestes afin d'intégrer les enfants dans le genre d'environnement où ils vivront probablement plus tard. Les garçons participent pleinement au fonctionnement de la maison ; ils suivent des cours, soit à l'école primaire officielle, soit dans les « Ecoles d'Education de base Undugu ».

Les *Communautés extérieures* pour les garçons plus âgés qui entrent au « Centre de Formation Professionnelle Undugu ». Ils vivent dans des logements loués pour eux dans les quartiers. Ils sont complètement indépendants comme les autres stagiaires, ce qui leur donne la possibilité de se prendre en mains personnellement.

Cette réalisation est encore récente, mais elle nous a permis de replacer

dans leur famille 25 % des garçons. Dix jeunes garçons sont maintenant salariés ou travailleurs indépendants.

*L'Education de base Undugu:* Elle a été fondée en 1976 pour faire face aux besoins d'éducation des « parking boys » et des enfants qui ont suspendu leur scolarisation pour des raisons financières ou socio-psychologiques.

Ce programme vise à préparer les enfants à la vie, de manière réaliste, en soulignant l'aspect des connaissances pratiques. C'est une formation à un *auto-développement* plutôt qu'une préparation à un diplôme; l'Association collabore avec l'Institut d'Education du Kenya. Le programme vise l'acquisition de compétences pour entrer au « Centre de Formation Professionnelle » ou dans d'autres institutions techniques, et le développement des valeurs nécessaires aux élèves pour s'adapter à la vie en société. Trois écoles de ce genre fonctionnent à Nairobi, plus une autre en secteur rural à Katangi, avec 100 à 200 élèves chacune.

Les cours sont divisés en trois étapes qui amènent l'enfant au niveau primaire, mais ne préparent pas à un examen final. L'enseignement se fait en ki-swahili pour les étapes 1 et 2, l'anglais oral figurant à la première étape, et l'anglais écrit à la deuxième. Le programme entier ne dépasse pas quatre années; au cours de celui-ci, toute possibilité est donnée pour entrer dans le cycle primaire normal.

La majorité des enfants trouvera une place dans la vie, soit comme travailleurs indépendants, ou en étant dirigés vers le Centre de Formation Professionnelle ou tout autre institution de formation technique.

On envisage l'ouverture d'une section pour les enfants handicapés mentaux afin d'éviter la ségrégation et d'amener tous les enfants à se connaître et à s'adapter les uns aux autres.

Chaque semaine, une session de formation rassemble les enseignants: discussions, artisanat et travaux manuels, visites, conférences en relation avec les matières enseignées. Une fois par an, se tient un séminaire pour tous les enseignants et responsables de communautés.

– *Les Centres de Formation Professionnelle Undugu:* En 1974, quand

on prit conscience que les Clubs de jeunes ne pouvaient résoudre, à eux seuls, le problème de l'emploi des jeunes, un petit atelier de menuiserie ouvrit ses portes. Des commandes furent passées; les stagiaires étaient payés suivant les objets fabriqués. Gagner en apprenant demeure l'un des principes de nos programmes de formation.

Le gouvernement s'intéressa au projet qui s'apparentait à celui qui était en vigueur pour les enfants ayant quitté l'école dans les régions rurales. Il fournit de l'équipement et les salaires des moniteurs et du directeur, ainsi que de nouveaux bâtiments, au fur et à mesure que le nombre des stagiaires augmentait.

Les objectifs des Centres de Formation sont de donner une compétence dans un domaine spécifique, de niveau équivalent à celui de l'examen professionnel n° II du gouvernement – d'équiper les stagiaires pour qu'ils aient un métier indépendant – et de leur enseigner à se prendre en mains et à participer à la vie de la société.

A la fin du cycle de formation, les stagiaires peuvent acquérir leur « outil de travail », ce qui leur permet d'accéder plus facilement à un emploi ou de démarrer un travail indépendant dans de meilleures conditions. On les forme à travailler en groupe et ils pourront obtenir un prêt pour commencer à travailler en groupe ou en coopérative. Tous les stagiaires du Centre trouvent un emploi en fin de formation.

Des « Unités de production » ont commencé en 1978. Elles procurent à l'Association Undugu un revenu interne sûr et offrent aux stagiaires en fin d'entraînement, une année de formation supplémentaire plus qualifiée, dans les conditions de la production industrielle. Actuellement, le besoin se fait sentir de donner au travailleur qualifié une formation théorique.

– *Programme agricole de Katangi:* Ce projet fut réalisé en 1979, à 130 kilomètres de Nairobi. Il est destiné à offrir plus de possibilités de réinsertion aux « parking boys »: il permet de réintégrer les garçons dans la société rurale en leur procurant une éducation académique aussi bien que rurale: agriculture, élevage, méthodes de culture... Il vise également à développer une unité de production utilisant une technologie de niveau moyen et pouvant servir d'exemple aux cultivateurs de la région.

Ce projet s'est réalisé en trois étapes: une communauté de vingt garçons sélectionnés à partir du Centre d'Accueil de Nairobi; puis, une école d'agriculture ouverte également aux garçons et filles de la région environnante, et enfin, l'ouverture d'autres sections comme la fabrication d'outils et d'équipement pour l'agriculture. L'école est à présent enregistrée officiellement.

Pour toutes ces réalisations, l'utilisation de matériaux, de main-d'œuvre et de moyens de transport locaux avait été décidée. L'un des objectifs était aussi de construire des bâtiments bon marché et solides en se servant des méthodes conçues par différents organismes du Kenya.

Quelques expériences sont en voie de réalisation: des réservoirs pour l'eau de pluie dont le toit est fait à partir de ciment armé d'origine locale; des briques en terre mélangée à des fibres de sisal, assemblées avec des montants de bois et recouvertes d'un mortier siliceux; des plaques de couverture de toits composées d'un mélange de sisal, de ciment et de sable.

– *Prêts pour les petites entreprises:* Ils ont été lancés pour diminuer le taux de chômage et encourager les habitants à vivre à partir de commerces ou de petits artisanats indépendants. Un prêt peut être accordé à un individu ou à un groupe et remboursé à un taux convenu; peuvent en bénéficier les stagiaires du Centre de Formation Professionnelle. Une aide est aussi apportée en ce qui concerne la comptabilité de ces petites entreprises.

– *Système de bourses:* L'éducation dépasse de beaucoup les possibilités offertes par le Centre de Formation Professionnelle et l'Education de base. Le manque de moyens financiers ne doit pas empêcher quelqu'un de décidé, de suivre une formation professionnelle ou de terminer un cycle d'études secondaires.

Ce programme d'aide financière comporte un risque: celui de créer une dépendance. Notre objectif est de travailler en collaboration avec les comités de quartier dans un esprit de partage et de responsabilité personnelle. Les bourses sont aussi un essai de conscientisation du public sur le choix d'un uniforme scolaire simple et bon marché.

Des centaines d'enfants ont été aidés financièrement par l'Association au niveau de l'enseignement primaire, pour l'habillement scolaire. L'Association aide aussi les jeunes pour un apprentissage professionnel qui leur procurera un métier. L'aide au niveau de l'enseignement secondaire est destinée à ceux qui ont des chances de mener à bien une formation intermédiaire et avancée, par exemple dans les domaines de la santé ou de l'enseignement.

– *Groupes de femmes Undugu :* La majorité de la population de la Vallée étant composée de femmes célibataires sans revenus réguliers, ces groupes ont été créés, en 1975, pour leur donner des possibilités de mieux-être, par l'éducation et l'indépendance économique.

Le groupe d'origine a éclaté en petits groupes qui produisent des objets en « patchwork » pour la vente. Les articles finis sont vendus à Nairobi et dans des magasins « Tiers Monde » en Europe, au Canada et en Nouvelle-Zélande. Les femmes sont payées suivant les articles choisis pour la vente.

Les femmes se réunissent deux fois par semaine pour perfectionner leurs connaissances : couture, lecture et écriture, soins des enfants et hygiène, nutrition, planning familial. Récemment, ont été créées de petites entreprises où elles s'entraident. A Gitathuru, le groupe a commencé en 1979, sur sa propre initiative ; il produit entre autres choses de la vannerie.

– *Le Club Udada :* Nairobi est apparu à beaucoup de jeunes filles et de femmes comme une réponse à leur espoir d'avenir heureux. Victimes en fait de l'urbanisation et d'un type de développement nouveau, leurs rêves déçus, elles se retrouvent très vite dans les rues, sans travail, et s'adonnent à la prostitution. Certaines le font par choix, d'autres pour survivre.

*Udada* est un mot swahili qui signifie : *sœur ;* c'est un titre plein d'affection et de respect familièrement employé pour désigner les femmes d'une famille. Le Club Udada tente de redonner à ce terme son sens original et vrai en aidant les prostituées à retrouver leur confiance en elles-mêmes et dans les autres.

La première réunion du Club réunit 23 jeunes femmes attirées par l'idée d'avoir un club à elles. Les débuts furent durs à cause de l'instabilité des

bénévoles animatrices du Club. Mais la régularité des jeunes femmes elles-mêmes fut un facteur de réussite: elles se sentaient acceptées et valorisées, partageant les mêmes problèmes et les mêmes aspirations.

Le Club offre un programme de formation intellectuelle et pratique adapté aux besoins de chacune, ainsi qu'une aide médicale régulière et gratuite, une information sur le planning familial. Parmi les multiples activités du Club, on peut citer des films éducatifs et des conférences sur divers sujets, des sorties et des expositions, des fêtes...

En octobre 1981, le Club célèbre son 21e anniversaire. Pour quelques-unes de ces femmes, cette appartenance s'est concrétisée par la possibilité de trouver un nouvel emploi, pour la majorité, c'est un chemin vers un avenir plus heureux.

*Conclusion*

Notre travail pastoral est à l'image de la sollicitude de Dieu envers les hommes. L'aspect social de ce travail fait partie intégrante de notre œuvre pastorale, car il est l'expression du même souci, du même amour de Dieu. L'aspect sacramentel (retraites, séminaires, etc.) est la suite logique de la première partie, car nous ressentons le besoin d'exprimer notre amour et notre intérêt pour les autres dans la célébration liturgique commune. La première démarche sans la seconde serait comme la farine seule, et la seconde sans la première serait comme le levain seul: tous deux sont inutiles s'ils ne sont pas étroitement associés.

*Nairobi, Arnold Grol pb*

# AU CARREFOUR DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE

*par Jean-Marie Aubert*

Il est convenu à Madagascar de déclarer que 85 % de la population vit dans le milieu rural. Cependant, la population s'accroît rapidement: il semble que le pays ait franchi le cap des 10 millions d'habitants, et on prévoit que celui des 16 millions pourrait être atteint en l'an 2000. Ce simple fait – combiné à d'autres facteurs sur lesquels nous ne nous arrêterons pas ici – explique, pour sa part, le processus d'urbanisation qui touche de nombreux centres ruraux qui deviennent peu à peu des villes. L'apparition de caractéristiques de la vie urbaine dans la collectivité locale appelle des transformations également au niveau de la communauté chrétienne. C'est ce double mouvement d'une urbanisation commençante et des conséquences que cela entraîne dans la communauté chrétienne, que nous voudrions illustrer en quelques lignes.

Je prendrai comme exemple la petite ville dans laquelle je travaille depuis cinq ans, Anivorano-Avaratra, 2.900 habitants d'après le recensement de 1981, située à 75 km au sud d'Antsiranana (ex-Diego-Suarez), à l'extrême nord de l'Ile, sur les flancs de la Montagne d'Ambre. Les démographes malgaches considèrent qu'au-delà de 2.000 habitants, un village entre dans le domaine urbain. Qu'en est-il d'Anivorano?

**bourg rural ou petite ville ?**

Anivorano apparaît d'abord comme un gros bourg. Nombreux sont ses habitants qui cultivent les terres situées dans les alentours plus ou moins proches de la ville. De même, on y élève des zébus de trait en petit nombre. Les troupeaux plus importants sont en général stationnés à plus de 10 km d'Anivorano, hors des zones de rizières. Les agriculteurs-éleveurs sont, en même temps, assez souvent artisans: charpentiers, charrons, forgerons. Chaque mardi, un marché draine les habitants des campagnes

avoisinantes dans un rayon de 15 kilomètres. Pour clore cette description, soulignons encore qu'Anivorano est un nœud de communications routières et compte une petite gare de taxis-brousse vers Antsiranana, Ambilobe ou vers l'ouest.

Pourtant, depuis 5 ou 6 ans, une existence collective urbaine fait son apparition. Chef-lieu de Fivondroanana (circonscription équivalente à une sous-préfecture), Anivorano voit se développer toute une série de services administratifs : élevage, agriculture, Sinpa (organisme d'Etat pour la collecte et la distribution du riz), gendarmerie, etc. Certains de ces services sont depuis longtemps installés dans la ville, mais la plupart se développent depuis quelques années surtout. Des bâtiments viennent d'être construits ou sont en construction pour les abriter. Le nombre des fonctionnaires s'est démultiplié : plus d'une quarantaine en comptant les instituteurs et les professeurs du C.E.G. (Collège d'Enseignement Général).

Une opération de développement conjointe aux gouvernements malgache et suisse a été créée à Anivorano (micro-hydraulique, aménagement de la route de l'ouest) et emploie une trentaine de cadres et d'ouvriers. De nombreux jeunes de la ville y ont été embauchés comme aide-mécanicien, chauffeur, etc.

Au plan scolaire, la création, en 1978, du C.E.G. a changé le visage de la ville : il y a plus de 300 élèves dont beaucoup viennent de loin et louent une case sur place. Auparavant, les quelques jeunes qui avaient la possibilité de continer leurs études étaient obligés d'aller à Antsiranana ou à Ambilobe. Aujourd'hui, ces jeunes restent à Anivorano et constituent un groupe à part dans la population, avec ses aspirations et ses déconvenues : les résultats du B.E.P.C. en 1981 ont été très décevants – environ 15 % de reçus sur l'ensemble de l'Ile. Ce subit durcissement de la politique scolaire a pour but notamment de relever le niveau des études, ce qui est certainement nécessaire, mais pose des problèmes au niveau des élèves comme de la nation. Depuis 1972, il y a eu une explosion scolaire et étudiante fondée sur la démocratisation, la malgachisation et la décentralisation. De très nombreux jeunes se sont engouffrés dans les études secondaires ou supérieures avec le ferme espoir d'obtenir un diplôme et une profession en relation avec le diplôme obtenu. Cet espoir chancelle pour beaucoup. Que feront-ils, ces jeunes qui auront poursuivi des études secondaires ou supérieures pendant des années et qui, soit n'obtiendront pas le diplôme visé, soit ne trouveront pas de travail en rapport avec leur diplôme ?

De bourg rural, Anivorano est ainsi devenu, en quelques années, une petite ville scolaire et administrative. Cette évolution requiert, de la part de la communauté chrétienne (laïcs, prêtres, religieuses), une attention particulière dans son dynamisme d'évangélisation.

**un essai de pastorale urbaine**

Les structures et les catégories pastorales mises en place au cours des ans à Anivorano notamment, tenaient compte presque exclusivement de la population rurale : des communautés chrétiennes regroupées – souvent même géographiquement – autour de leur église, des mouvements d'adultes ne prenant pas en compte explicitement les catégories de personnes (peu d'Action Catholique spécialisée selon les milieux, par exemple), des activités paroissiales prévues en fonction du rythme des travaux agricoles... Ces structures et ces catégories pastorales rurales apparaissent peu adaptées à l'accueil des réalités nouvelles liées à la ville.

Ainsi les fonctionnaires malgaches, chrétiens en grande proportion, se retrouvent-ils en général peu à l'aise dans les communautés *de brousse* sur la Côte. Ils restent des *vahiny,* des étrangers. Ils sont souvent étrangers ethniquement – il y a parmi eux un fort pourcentage d'originaires des Hauts Plateaux où la scolarisation a commencé plus tôt que sur les Côtes – et le rythme rapide de leurs changements de lieu d'affectation en fait des migrants. Ces affectations successives leur permettent de connaître de nombreux endroits de l'Ile, mais ne favorisent pas, en général, leur insertion dans la ville où ils travaillent.

D'autre part, des différences de conditions de vie avec la population locale (horaires de bureau, salaires mensuels,...) expliquent, en partie aussi, le hiatus – sinon la méfiance – qui existe entre les paysans du cru et le groupe des fonctionnaires.

Quant aux élèves, ils avaient leurs place dans le système pastoral, au moins en ce qui concerne les élèves du primaire : catéchisme, mouvements d'enfants (A.C.E.), etc. Les structures paroissiales pour les enfants correspondaient aux structures paroissiales pour les adultes : les élèves du primaire sont pour la plupart les enfants des habitants de la ville elle-même. Peu viennent de loin. Ils restent encore intégrés à la vie familiale : ils ne constituent pas un groupe à part dans la population locale, mais une classe d'âge dans l'ensemble social.

Au contraire, le groupe des élèves du C.E.G. pose des problèmes particuliers et nouveaux à la population locale, de même qu'à la communauté chrétienne. Une enquête réalisée auprès de jeunes et d'adultes de la ville à propos du mariage, manifeste chez ceux-ci une image dévalorisée des jeunes du C.E.G., notamment au plan des relations garçons-filles. Adultes ou jeunes non étudiants interrogés critiquent en bloc et systématiquement les élèves du Collège: ces derniers sont perçus comme un groupe à part, aux mœurs étranges.

Les communautés chrétiennes d'Anivorano et des missions proches (Ambilobe, Beramanja, Sirama) ont réfléchi sur l'apparition de ces groupes nouveaux que représentent pour elles, à des degrés divers, les fonctionnaires et les élèves du C.E.G.

**l'annonce de la foi aux jeunes du c.e.g.**

Il y a trois ans, nous avions réuni à Anivorano, la commission *Education de la foi* du Conseil Pastoral et quelques jeunes, élèves au C.E.G., pour réfléchir ensemble à l'éducation et à la proposition de la foi aux jeunes du Collège. 10 % environ de la population de la région sont chrétiens (catholiques et protestants à égalité); on trouve sans doute un pourcentage de chrétiens un peu plus élevé parmi les élèves du C.E.G.

La question était pour nous de déterminer comment la communauté chrétienne pouvait être présente à ce groupe particulier du Collège, élèves et professeurs? comment, en outre, les jeunes chrétiens pouvaient approfondir, exprimer et célébrer leur foi dans la trame de leur vie au C.E.G.? Il a été décidé avec les jeunes et les membres de la commission *Education de la foi* de développer des équipes *Imaitso an'ala* (A.C.E. pour pré-adolescents) et de TAK (J.O.C. malgache) à partir des jeunes chrétiens déjà connus, étudiant dans l'établissement. Et effectivement, une cinquantaine de jeunes du C.E.G. participent à ces diverses équipes de réflexion et d'action, d'approfondissement et d'annonce de la foi. Certains des membres de ces équipes sont non-chrétiens, d'autres sont catéchumènes.

Avec le pasteur protestant et des jeunes des diverses confessions chrétiennes, nous avons essayé de mettre sur pied, il y a un an, un groupe de travail sur la Bible. Le groupe a fonctionné trois fois, puis s'est éteint faute de participants. L'initiative était-elle perçue comme venant exclusivement des adultes?
Par contre, un jeune protestant, l'année dernière également, a de lui-

même lancé un groupe de prière qui se réunissait plusieurs soirs par semaine ; de nombreux élèves y ont participé. Ce jeune a réussi le B.E.P.C. et a quitté Anivorano pour continuer au lycée à Antsiranana. Mais cet été, de jeunes catholiques ont repris à leur compte ce groupe de prière que j'essaie de suivre.

Enfin, avec les religieuses d'Anivorano, nous tentons d'être présents de façon spéciale auprès des nombreux élèves du Collège qui viennent de brousse et louent une case en ville. Leurs conditions de vie sont souvent difficiles : en plus de leurs études, il leur faut faire cuisine, lavage, etc. S'ils obtiennent généralement du riz de leurs parents, ils doivent se débrouiller pour le reste : argent de poche, achat de matériel scolaire, marché quotidien, pétrole pour s'éclairer... Nous nous efforçons de passer dans les quartiers pour visiter les élèves déplacés, discuter avec eux, les aider à se regrouper et à constituer des équipes de travail ou de réflexion. De la même façon, nous portons une attention particulière aux contacts avec les professeurs du C.E.G. : quelques titulaires qui participent, dans la ville, au groupe des fonctionnaires, et de jeunes bacheliers qui font le service national de deux ans environ.

La communauté chrétienne se montre attentive à cette réalité nouvelle du Collège : pendant trois ans, le Conseil Pastoral a prêté à l'établissement un bâtiment de la mission en attendant que les bâtiments officiels soient construits ; régulièrement, la commission *Education de la foi* fait le point de la présence de l'Eglise auprès des élèves : prêtres et religieuses nouent des relations aussi nombreuses que possible avec élèves et professeurs.

**la présence de l'église auprès des fonctionnaires**

Les fonctionnaires d'Anivorano ont conscience de leur originalité. Ils ont constitué une association d'entraide. Un quota particulier dans les distributions de riz ou de savon leur est réservé. Ils forment un groupe à part, mais beaucoup ont conscience d'avoir un rôle à jouer dans la vie urbaine et une responsabilité au service de la population. Le petit groupe des fonctionnaires pratiquants prend son tour dans l'animation liturgique.

Devant l'accroissement du nombre des fonctionnaires et de leurs familles, la commission *Vie du peuple* du Conseil Pastoral a décidé que des représentants de leur commission iraient rendre visite aux nouveaux fonctionnaires.

Prêtres et religieuses vont visiter régulièrement les responsables des administrations. Ces simples contacts favorisent une discussion sur les problèmes professionnels et urbains. Souvent, une relation de sympathie ou même d'amitié s'instaure. De tels contacts permettent aussi – au moins en ce qui concerne les fonctionnaires catholiques – de faire émerger des demandes religieuses: baptêmes, préparation au mariage chrétien. Ces désirs étaient parfois refoulés depuis longtemps: la famille n'avait pas eu de contact en profondeur avec un prêtre ou une communauté chrétienne depuis plusieurs années, du fait de ses déplacements fréquents, ou même il y avait eu blocage avec tel prêtre dans un poste précédent. La demande religieuse exprimée permet d'approfondir la relation au plan de la foi; la communauté chrétienne prend alors en charge la préparation au sacrement. De tels contacts facilitent aussi la proposition d'entrer dans une équipe d'Action Catholique ou dans une commission pastorale. Les fonctionnaires peuvent ainsi retrouver une insertion dans le tissu ecclésial. Ce souci d'accueil commence à porter du fruit: deux équipes d'Action Catholique sont nées; certains participent à l'animation paroissiale ou à la gestion de l'école paroissiale.

Une gêne subsiste dans la communauté chrétienne entre fonctionnaires et paysans: les premiers se sentent étrangers et savent qu'à eux seuls ils ne peuvent diriger la communauté; les paysans, quant à eux, choisiront volontiers parmi les fonctionnaires, les présidents des différents comités de la paroisse, façon de les reconnaître et de les mettre à part. Si les deux groupes désirent travailler ensemble à l'animation de la communauté chrétienne, ils ne se sentent pas moins différents et en relations conflictuelles. Les racines de ces différences et de ces conflits n'apparaissent pas encore clairement à la conscience de la plupart des chrétiens d'Anivorano: la communauté chrétienne est prise dans un processus de transformation sociale (urbanisation) qu'elle ne maîtrise pas encore.

Nous avons pris l'exemple d'Anivorano car nous y travaillons depuis plusieurs années. Les questions rencontrées ici et le dynamisme d'évangélisation qui anime la communauté sont présents aussi dans les villes petites ou moyennes de toute l'Ile. Notre réflexion ne veut être qu'une humble contribution à la recherche et à la vie de nombreuses communautés malgaches affrontées au développement démographique et au phénomène d'urbanisation qui en découle, phénomène qui touche maintenant des zones réputées rurales.

*Anivorano-Avaratra, Jean-Marie Aubert*

# UNE EXPÉRIENCE... EN AFRIQUE DE L'OUEST

*par Pierre Marchand*

J'apporte ici un témoignage de ce qui se vit dans ce lieu d'Afrique où je travaille depuis maintenant cinq ans.

Abidjan devient une des plus grandes métropoles d'Afrique de l'Ouest. Des banlieues se créent: au Nord, Abobo-Gare, une banlieue plus «anarchique»; à l'Ouest, Yopougon.

Yopougon: c'est un nouveau quartier d'Abidjan, commencé en 1972. Les champs de manioc et d'ignames de Yopougon-Kouté et d'Andokoi ont fait place à 23.000 logements, tous numérotés, entourés d'une ceinture d'habitats «spontanés» (faut-il parler de «bidonvilles»?) comme il s'en crée partout, autour et même au milieu des villes. On compte une moyenne de dix personnes par logement. La population est donc évaluée à 300.000 habitants. Et ce n'est pas terminé, puisqu'une seconde tranche, Niangon, est déjà commencée, avec une prévision de 300.000 habitants également.

Sur le plan pastoral, Yopougon est divisé en deux paroisses, Saint-André et Notre-Dame-de-l'Annonciation. Je m'occupe de cette dernière, et mon témoignage porte sur cette paroisse regroupant divers quartiers: Camps Militaires, Toits Rouges, Sopim, Groupement Foncier, Mossikro, Nouveaux Quartiers, etc.

## *1. Structure actuelle de Notre-Dame-de-l'Annonciation*

La paroisse a été officiellement érigée le 7 octobre 1979, mais elle vivait déjà en autonomie depuis trois ans. On peut évaluer à 100.000 le nombre de ses habitants.

**14 « secteurs géographiques »**

La paroisse est aujourd'hui découpée en 14 « secteurs géographiques ». Le découpage est facile, en raison du plan très clair du quartier, du tracé des routes, des « ilôts »... Chaque secteur regroupe de 400 à 700 logements, 5 à 7.000 habitants. Beaucoup se disent chrétiens, mais sur ce nombre, il y a de 40 à 100 pratiquants (la pratique actuelle des *nouveaux quartiers* est d'environ 1,2 % de la population). Sur ce nombre de pratiquants, on peut compter environ une vingtaine de vraiment actifs, c'est-à-dire voulant prendre en main et faire vivre la communauté chrétienne pour un meilleur témoignage.

Nous avons lancé ce découpage en « secteurs géographiques » dès le début de la paroisse, sans aucune autre théorie que le désir de trouver une nouvelle manière de vivre en chrétiens en ville. A ce moment-là, je ne connaissais pas du tout le *Service pour un monde meilleur* et tout le mouvement des communautés chrétiennes de base. C'est donc avec les chrétiens de ces nouveaux quartiers que nous sommes partis dans cette direction avec le désir d'être fidèles à l'Evangile, et, puisque nous étions dans un *nouveau* quartier, de trouver une manière *nouvelle* de vivre en chrétiens...

**les « délégués »**

Chaque secteur a choisi des « délégués » (théoriquement, un homme et une femme, mais la participation des femmes comme déléguées est difficile). Pour que ce soit vraiment des « délégués », le choix s'est fait par secteur, un dimanche à la messe, à la place du sermon, les chrétiens se regroupant par numéros de logements. Les « délégués » sont membres du Conseil Paroissial, et peu à peu leur rôle s'est dessiné, par l'expérience. En voyant la place des délégués, on pourra deviner quelle vie chrétienne se crée à l'intérieur de chaque groupe de chrétiens.

*2. Rôle des délégués de secteurs et vie de ces groupes de chrétiens*

a) Connaissance: Les délégués chercheront à connaître les chrétiens, catéchumènes et sympathisants de leur secteur, adultes, jeunes et enfants. Ils aident les gens à se connaître entre eux. A l'église, ils salueront les personnes de leur secteur, leur parleront, repéreront les nouveaux, les mettront en contact les uns avec les autres. Ils feront des visites fréquentes.

(Le problème des relations entre ethnies est difficile dans les nouveaux quartiers. Il est donc très important de commencer par là pour créer une communauté chrétienne.)

b) Vie du secteur: Les délégués seront attentifs aux événements du secteur: peines et joies, naissances, décès, maladies, etc., chez les chrétiens et chez les autres. A ces occasions, ils organiseront des visites d'amitié, de prières, des cadeaux...

c) Liturgie du dimanche: Chaque secteur est de service, à tour de rôle, pour la liturgie du dimanche (assurer les lectures, composer la prière universelle, nettoyer et aménager l'église). Les délégués choisiront les lecteurs lorsque leur secteur sera de service et, en lien avec le responsable de la liturgie, organiseront les répétitions nécessaires.

d) Catéchumènes et catéchismes: C'est un des points très importants de la vie du secteur. Le catéchuménat, au niveau des jeunes (au-dessus de 14-15 ans) et des adultes, est assuré par la paroisse, mais le catéchisme des enfants du primaire est entièrement pris en charge par les chrétiens du secteur. Il y a environ 30 à 60 enfants à suivre le catéchisme par secteur. Les délégués trouvent, parmi les chrétiens du secteur, des catéchistes pour les enfants du primaire. Le catéchisme se fait dans les maisons, par petits groupes de 7 à 10 enfants en général. (Une réunion mensuelle regroupe les catéchistes et chacun a un «livre du maître».)

Candidature aux sacrements (baptême, communion, confirmation): A partir de cette année, nous faisons un pas supplémentaire dans la prise en charge des catéchumènes par les chrétiens du secteur. L'enfant du primaire, le jeune ou l'adulte qui pense pouvoir demander un sacrement, vient chercher une feuille de candidature chez le prêtre qui vérifie si les conditions de base sont satisfaites (il faut au moins trois ans de catéchisme pour demander le baptême et, de plus, la situation du «mariage» doit être résolue pour les adultes). Le prêtre donne cette feuille nominative au catéchumène, et ce dernier va la remettre à son délégué. Le délégué organisera alors une réunion de chrétiens de son secteur qui délibéreront pour savoir si oui ou non les chrétiens présentent ce catéchumène au sacrement demandé.

En cas de réponse positive, ils choisissent l'un d'entre eux pour «suivre» particulièrement le candidat. Une fois sa candidature acceptée, en plus du catéchisme et du catéchuménat habituels, ce candidat remplira régu-

lièrement son «cahier de chrétien»: chaque semaine, il inscrira un résumé de l'évangile du dimanche et fera une petite révision de vie, notant des aspects négatifs et positifs de sa vie durant la semaine. Il devra aussi inventer une prière assez longue.

Les délégués, en lien avec les catéchistes, s'efforceront de visiter les familles de ces catéchumènes: ce sont souvent des baptisés ou des sympathisants qui n'ont pas encore retrouvé le chemin de l'Eglise à leur arrivée en ville.

e) Conseil Paroissial: Les délégués sont membres du Conseil Paroissial. Avant les réunions, ils se renseignent auprès des chrétiens de leur secteur. Ils informent ensuite ces mêmes chrétiens, soit par la distribution du compte-rendu écrit qui est fait, soit plutôt de vive voix.

f) Réunion des chrétiens du secteur: Il ne faut pas multiplier les réunions, mais il est nécessaire de se rencontrer pour être vraiment une famille. Une réunion aura lieu toutes les semaines ou tous les quinze jours. Au cours de ces réunions, on pourra:

- prier ensemble: prière spontanée, chapelet, partage d'Evangile...,
- étudier la Bible ou un point de la doctrine chrétienne,
- réfléchir à une question particulière: visite à faire, catéchumène à soutenir...,
- voir s'il y a des points de la vie de travail ou du quartier où les chrétiens pourraient agir, etc.

g) Activités extraordinaires: Les délégués soutiennent les décisions du Conseil Paroissial: neuvaine de prières, activités de l'Avent et du Carême, récollections ou rencontres diverses, fêtes organisées, denier du culte à percevoir...

h) Vie personnelle: Faut-il le dire? Les délégués s'efforcent d'avoir une vie de témoignage chrétien, dans la famille, dans leur milieu, dans leur quartier.

### *3. Autres activités de la paroisse*

Il y a, bien sûr, au niveau paroissial, les activités et groupes «classiques». Au niveau des *jeunes:* la J.E.C., la J.O.C., les Focolari, les Enfants de chœur (qui s'occupent entièrement de la sacristie, y compris le lavage de leurs

aubes). Il existe aussi le groupe des « animateurs de catéchuménat des jeunes » : les catéchumènes jeunes sont répartis en groupes d'une dizaine, sous la responsabilité d'un jeune de leur âge comme animateur. Chaque semaine, ils se retrouvent pour préparer leur rencontre hebdomadaire.

Au niveau des *adultes,* il y a une « Association de femmes chrétiennes », un groupe « Caritas », un comité « Vocations » (qui suit nos deux grands séminaristes et nos 7 ou 8 candidats à l'entrée au séminaire ou à la vie religieuse), un groupe de foyers. Comme il y a trois lieux de culte sur la paroisse, il existe aussi trois chorales. Il faut ajouter à cela un groupe de formation biblique et un groupe d'initiation à la prière.

### *4. Qui travaille sur cette paroisse?*

Je suis seul prêtre sur cette paroisse, mais heureusement s'y trouvent également trois religieuses qui font un travail remarquable. L'une d'entre elles est infirmière à la P.M.I. du quartier ; les autres ont lancé, voici trois ans, un « Centre féminin » qui, sans être directement paroissial, contribue beaucoup au rayonnement de la paroisse. En plus de ce travail, les trois Sœurs ont une grande activité directement paroissiale. Elles assurent l'accueil puisqu'elles habitent sur le terrain même de la paroisse (pour moi, j'habite avec les autres prêtres qui travaillent sur Yopougon, en dehors de la paroisse de l'Annonciation). Elles assurent aussi une présence active et dynamique dans les groupes de catéchuménat, de formation biblique, de prière, etc. Une quatrième religieuse est « Sœur conseillère » pour le groupe J.E.C.

Le samedi après-midi, une dizaine de grands séminaristes viennent aussi animer quelques groupes, mais surtout faire des visites « porte à porte » dans un des quartiers. Il faut ajouter à cela les catéchistes d'enfants, de jeunes et d'adultes, et tous les chrétiens qui, chacun à son niveau, ont pris une responsabilité dans la vie de la paroisse ; mais, en ce moment, nous avons de la difficulté à trouver des catéchistes d'adultes.

### *5. Quelques questions que je me pose*

Ce sont plus des questions de « praticien » que de « chercheur en chambre ». Elles sont un peu « à ras de terre »... mais elles existent.

a) Le français: Nous utilisons le français comme langue. Une enquête à Yopougon, faite dans l'église, a montré la présence, un dimanche, de 51 ethnies différentes! Il est donc impossible, dans ce contexte, de choisir une langue. Beaucoup de gens – les femmes en particulier – n'ont qu'une connaissance superficielle du français. Et même au niveau de ceux qui ont fait des études, des difficultés de compréhension existent. Qu'est-ce qui est compris exactement dans ce qui est dit, en particulier dans les lectures et les sermons? Je fais souvent un acte de foi dans l'Esprit-Saint qui agit autant – sinon plus – dans l'oreille de l'auditeur que dans la bouche de l'orateur.

b) L'étranger: Je suis étranger au pays, et j'ai beau avoir maintenant neuf ans de présence en Afrique, je découvre tous les jours des nouveautés que je n'avais pas saisies auparavant, et des erreurs multiples dans ce que j'avais cru percevoir. J'ai bien conscience de ne rester qu'à la surface de ce que vivent les gens et de ce qu'ils sont en profondeur... je reste à la surface, quand je ne suis pas tout à fait à côté, et plus le temps passe, et plus ma conscience d'étranger augmente.

Heureusement que la conversion profonde ne peut se faire que par l'Esprit-Saint lui-même. Nous ne sommes chargés que de parler, d'annoncer, et non de *faire croire,* comme disait Bernadette Soubirous.

c) Le nombre de pratiquants: Les églises sont pleines, mais ne nous faisons pas d'illusions! Il ne vient qu'une brebis sur 99 qui restent dehors, et nous sommes déjà complètement pris par cette brebis qui vient, et nous laissons les 99 autres de côté. Il est vrai que beaucoup de chrétiens de la paroisse ont aussi ce souci, et commencent maintenant à visiter leurs frères non chrétiens. Mais la grande foule reste dehors.

d) Le mariage: La morale qui découle actuellement de l'enseignement chrétien est-elle vraiment morale « chrétienne », ou morale « occidentale »? Ceci se pose surtout à propos de la question du mariage. Si j'ai fait 200 baptêmes en un an et demi, je n'ai fait que 6 mariages... Les raisons du petit nombre de mariages chrétiens sont multiples, et la situation est pratiquement la même dans toute l'Afrique Noire. Cette question fait l'objet de nombreuses enquêtes et de nombreuses études. Ici, je constate simplement le fait: le dimanche, la majorité de ceux qui viennent communier sont des enfants ou des jeunes qui n'ont pas encore – théoriquement – d'amis (ou d'amies). Il y a quand même des exceptions, mais le drame, c'est que ce ne sont que des exceptions.

Et l'on est conduit parfois à des attitudes contraires à l'Evangile: un tel, fidèle à sa femme épousée coutumièrement, ne peut communier, alors que tel autre, qui change régulièrement de partenaires, s'approche du sacrement...

Mais je me permets de ne pas traiter ce sujet dans le cadre de ce témoignage.

e) Les lieux de culte: Il y a trois lieux de culte sur la paroisse, ou plutôt trois endroits où la messe est célébrée chaque dimanche: le centre paroissial, où l'église est en cours d'achèvement, un autre lieu où nous avons un terrain et où est construit un «apatam» (grand hangar), et une école publique où nous avons eu l'autorisation de célébrer en attendant un terrain.

Le «lieu» me semble nécessaire à la constitution d'une communauté chrétienne et l'ouverture d'un nouveau lieu de culte sur Yopougon n'a jamais diminué le nombre de pratiquants du précédent. On a remarqué que, à part les chrétiens vraiment engagés, les gens faisaient rarement plus d'un kilomètre, en ville, pour le culte ou les activités chrétiennes. Il semble donc souhaitable, pour le moment, d'établir un lieu tous les deux kilomètres environ. Cela pose évidemment le problème de la multiplication des messes car, du moins à Yopougon, nous n'avons pas encore formé les chrétiens à animer eux-mêmes leur célébration dominicale, comme cela se fait régulièrement dans beaucoup de villages. Ce n'est pas impensable et cela se fait dans d'autres grandes villes d'Afrique.

Je remarque que les gens se déplacent beaucoup pour «la Messe». Une paroisse a essayé de remplacer la messe en semaine, certains jours, par une réunion de formation. Très rapidement, les gens ne sont plus venus. C'est donc vraiment l'Eucharistie qui rassemble et constitue la communauté. Chaque dimanche, je célèbre trois messes, parfois quatre. Cela, hélas, me fait courir, et m'empêche de prendre contact avec les chrétiens avant et après les messes. C'est dommage.

Une autre question se pose à propos des «lieux de culte», la *question financière*. Elle est importante et demanderait tout un article. Il nous faut des millions pour aménager un lieu de culte, construire des salles, des «apatams», et des églises. Faut-il faire appel à l'extérieur de la communauté chrétienne et de l'Afrique? Faut-il faire «cotiser» les paroissiens et trouver l'argent sur place? Personnellement, j'ai été amené à trouver de

l'argent pour des constructions en ville : une partie vient des paroissiens, mais j'ai choisi aussi de tendre la main à des amis, à des associations et des organismes. Je sais que c'est contestable et ambigu, mais « la parole se suspend » et la vie « ne se suspend pas ». Celui qui doit décider doit arrêter de peser le pour et le contre à un certain moment.

Un petit mot encore sur la question financière : pour la paroisse de l'Annonciation, nous sommes encore obligés de faire appel à l'extérieur, mais d'ici un ou deux ans, la paroisse pourra sans doute prendre entièrement en charge la vie d'un prêtre et son entretien. Mais je ne pense pas qu'elle pourra trouver assez d'argent en son sein pour construire églises et salles (deux autres terrains seront à aménager), ainsi que pour acheter la voiture (nécessaire) pour le prêtre.

Les comptes de la paroisse sont clairs et donnés à tous les paroissiens chaque année. Chacun est ainsi au courant de tout et peu à peu sensibilisé.

f) L'ouverture au monde : « Nous construisons la boutique » et nous la faisons « tourner » : la majorité des activités sont pour faire fonctionner les catéchismes et catéchuménats, organiser des actions « intérieures » à la vie paroissiale. Nous sommes une toute jeune communauté, et il faut nous mettre en place. Nous sommes une paroisse très « catéchuménale » : une grande partie des pratiquants sont catéchumènes. Pourtant il faut passer à un autre stade.

Bien sûr, chaque chrétien, dans sa famille, dans son travail, dans son quartier, cherche à vivre sa vie chrétienne, mais elle se résume souvent à « être gentil et serviable avec l'autre », et le témoignage chrétien consiste la plupart du temps « à faire venir quelqu'un à l'église ou au catéchuménat ».

Tout cela est très beau, et il y a parfois des témoignages « époustouflants », mais nous ne sommes pas encore arrivés à une prise de conscience de la nécessité de l'engagement communautaire au service de la société, au nom de la foi. Beaucoup de chrétiens sont engagés dans des associations, des syndicats, et ont de grandes responsabilités, mais ils ont de la difficulté à percevoir la dimension chrétienne de telles actions.

Comme partout dans le monde, il y a beaucoup d'injustices autour de nous et beaucoup de scandales : salaires dérisoires, exploitation affolante

des apprentis, arrestations et détentions dans des conditions inimaginables, etc. Pourtant, personnellement, j'hésite beaucoup à orienter les chrétiens dans cette lutte contre le mal. Pourquoi ? C'est peut-être de la peur ou de la lâcheté, je le reconnais, mais je sais que je suis étranger, et le pire qui puisse m'arriver, c'est d'être expulsé du pays. Le chrétien du pays, s'il perd son travail ou s'il lui arrive autre chose, ce n'est pas moi qui en subirais les conséquences ou qui prendrais en charge sa famille.

L'engagement véritable dans la lutte contre les injustices entraînerait trop loin « les autres » (et non moi) ; je ne me sens pas le droit de pousser les chrétiens à cela. Je cherche simplement à les mettre en contact directement avec l'Evangile et le Christ Vivant... Dois-je aller plus loin ? Je ne sais. C'est à chacun de prendre ses décisions, avec la force et la lumière de l'Esprit.

g) La profondeur de la foi ? Le niveau de conversion ? Qui peut juger dans un tel domaine ? Et pourtant, au bout de quelques années, je constate que des catéchumènes bien préparés n'ont pas persévéré après leur baptême, que tel chrétien a pris une seconde femme – forcé ou non par sa famille –, que changeant de milieu, de paroisse, tel chrétien engagé met plusieurs années à reprendre ses activités...

Il est difficile d'être chrétien lorsqu'on est minoritaire. Tel enfant à qui je demandais s'il y avait beaucoup de chrétiens dans sa classe de 60 élèves, me répondait : *Oui, nous sommes nombreux, nous sommes trois.* Il est difficile d'être chrétien lorsqu'on est le seul de sa famille à avoir pris cette orientation, et que tout le contexte nous entraîne ailleurs.

C'est pour cela que nous nous sommes orientés vers la constitution de groupes de chrétiens à dimension humaine : 40 à 100 ; on peut se connaître, on peut s'aider, on peut chercher à vivre en famille.

### 6. *Faut-il conclure ?*

C'est après nous être lancés dans cette aventure : constituer entièrement la paroisse en petits groupes de secteurs, que j'ai découvert le travail de réflexion fait dans le diocèse de Bobo Diolasso, Haute-Volta, avec Mgr Sanon, ainsi que l'organisation de Kinshasa, avec les « Mokambi », et que je me suis penché sur les « communautés de base » d'Amérique du Sud.

On m'a fait aussi découvrir le *Service pour un monde meilleur,* et je pense faire bientôt une des sessions pour approfondir la question. Il me semble qu'il y a de grandes similitudes entre ce qui se vit à Notre-Dame de l'Annonciation et ce qui se vit, dans cette optique, à d'autres endroits.

Je ne veux pas apporter de conclusions, ni tirer de cette expérience une théorie. Il apparaît, au moins en ville, que la construction de ces petits groupes de chrétiens, groupes à taille humaine – qu'ils soient constitués par ethnies, ou par quartiers géographiques (il me semble que cette dernière solution, plus difficile, est plus « catholique ») – est une des orientations possibles de l'évangélisation.

Quel est l'avenir de ces groupes sur la paroisse de l'Annonciation ? Je n'en sais rien. Un autre prêtre venant après moi pourra prendre une autre option pastorale. Les chrétiens semblent intéressés et partie prenante de cette organisation ; mais je ne sais pas s'ils feraient vivre leur groupe s'ils n'étaient pas encouragés et appelés à le faire par le prêtre ou quelqu'un d'autre. C'est notre rôle de prêtre d'appeler à des responsabilités et, d'ailleurs, beaucoup de « délégués » ou de « catéchistes » sont volontaires pour ce travail parce qu'ils y ont été « appelés », soit par le prêtre, soit par les autres chrétiens.

Je serais évidemment très heureux d'entrer en contact avec d'autres prêtres qui ont vécu et qui vivent des expériences semblables.

*Abidjan, Pierre Marchand cjm*

# VILLES ET CAMPAGNES DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

*par M. Du Buit*

A travers le Nouveau Testament, il va nous apparaître que les origines chrétiennes furent également rurales et citadines. Mais, avant même de nous poser la question, il nous faut voir qu'en terre d'Israël, la distinction était moins tranchée qu'ailleurs: l'élite logée en ville continuait à s'instruire dans les langues nationales, l'hébreu et l'araméen, et faisait un effort sérieux d'éducation de la masse villageoise; pharisiens et « docteurs de la Loi » étaient instituteurs, juges de paix et catéchistes dans les plus petites synagogues. L'habitude biblique d'appeler *villes* de petites localités, se prolongeait à l'âge du Nouveau Testament et elle marque aussi bien les souvenirs rabbiniques que les évangiles de Jésus.

Au témoignage des livres chrétiens, Jésus a d'abord prêché en Galilée, en milieu rural, avec un succès sans lendemain, puis il est allé à Jérusalem affronter une opposition résolue, mais pas totale. Il avait des amis dans cette ville, comme dans le village voisin de Béthanie.

Dans l'histoire de l'Eglise primitive, villes et campagnes ne se différencient qu'après la Pentecôte, mais pas tout de suite. Selon les *Actes des Apôtres,* l'Evangile se répandit autour de Jérusalem dans les cantons de la Judée, par simple effet de voisinage (Ac 9,31-43). Quand il s'implante chez les Samaritains, c'est dans une ville anonyme, un simple bourg donc; ce n'est pas à Samarie-Sebaste, le chef-lieu administratif alors occupé par une population païenne (Ac 8,5ss).

Abordant les choses d'un tout autre point de vue, l'étude critique des quatre évangiles laisse deviner une ancienne Eglise galiléenne, centrée sur Capharnaüm, où des souvenirs de Jésus ont dû être mis en forme et déjà adaptés au passage du temps. Il est en tout cas certain que, trois siècles

plus tard, Capharnaüm conservait une *maison de saint Pierre,* devenue la petite église locale du temps des persécutions, et enchâssée dans une grande église byzantine dès le début de la liberté chrétienne après 312.

Dans quelle mesure ces Eglises rurales de Galilée et de Samarie ont-elles diffusé l'Evangile parmi les cultivateurs, jardiniers et muletiers, de langue araméenne, qui entouraient et pénétraient les cités gréco-romaines? Nous ne le saurons jamais exactement. Mais nous savons qu'il exista, pendant toute l'époque patristique, une Eglise des Ebionites, Eglise pauvre, de langue sémitique, transmettant une doctrine chrétienne rudimentaire et un message moral exigeant. C'était le point d'arrivée d'une antique Eglise rurale de Palestine.

Ne croyons pas que ces souvenirs soient, pour nous, ceux d'un passé mort. Il en reste quelque chose dans nos évangiles: Marc, Luc, Matthieu, Jean ont réorganisé un matériel dont une partie était passée par le milieu rural. C'est ainsi que le caractère des prédications de Jésus en Galilée a été conservé. Et si l'Evangile a touché, jadis, les campagnes d'Europe, s'il touche aujourd'hui d'autres campagnes, cela est dû en partie à cette transmission dans les campagnes.

Mais l'Eglise du I^er^ siècle ne resta pas longtemps enfermée dans un seul milieu socio-culturel. Moins de dix ans après la Pâque du Christ, son Evangile avait retenti à Antioche, capitale de la Syrie romaine; et déjà des *Grecs,* citadins hellénisés, l'avaient reçu (Ac 11,19-20). C'est de là que Paul allait bientôt se lancer dans ses voyages apostoliques en progressant de ville en ville, sur les itinéraires terrestres et maritimes du grand commerce que favorisait la paix romaine.

Vingt ans après la Pâque du Christ, l'Eglise avait donc un double visage: en Palestine et en Syrie, elle était implantée dans les villes et les campagnes et se développait par effet de voisinage; en Asie Mineure, en Grèce, en Italie, elle était implantée dans les villes et progressait par grands bonds, sur les principaux réseaux de voyages et de transports.

Une différence de style entre les livres que nous lisons aujourd'hui est le résultat de cette dualité: chacun sait que les Evangiles sont remplis d'images et de paraboles tirées de la vie rurale, tandis que les écrits apostoliques en contiennent fort peu et, parfois, très maladroitement utilisées: Paul s'imagine qu'on greffe les rameaux d'un arbre sauvage sur le tronc d'un arbre à fruits, alors que c'est exactement le contraire (Rm 11,17-19).

La première mission chrétienne s'est donc faite en des milieux variés, en passant par des réseaux de communications différents et en modifiant certains aspects de son style.

Il y a ville et ville, et il nous faut pousser un peu plus loin l'analyse, comme les *lettres de Paul* vont nous le permettre. La plupart étaient envoyées dans des cités moyennes, de quelques dizaines de milliers d'habitants au grand maximum. Thessalonique, Philippes, Colosses, avaient leurs institutions municipales autonomes, leurs temples traditionnels où s'entretenait la fierté civique. Les affaires y étaient conduites par une bourgeoisie active et correcte, imprégnée des grands exemples d'Athènes et de Rome. Là, Paul trouvait des fidèles stables et sûrs auxquels il écrivait avec amitié et confiance.

Il en était tout autrement à Corinthe, une mégalopole moderne et non pas une cité antique, avec tous les inconvénients que cela comporte. Et il suffit de lire d'un bout à l'autre les deux *Epîtres aux Corinthiens* pour voir que la foi au Christ ne suffisait pas à tout guérir et à garantir des relations faciles.

C'est que Corinthe était peuplée de déracinés. Ruinée jadis par la conquête romaine, elle avait été relevée en 44 avant J.C., sur l'ordre de Jules César qui en comprenait la valeur commerciale et stratégique. Près de 500.000 personnes, libres ou esclaves, s'y étaient entassées en deux générations, venues d'Europe, d'Asie et d'Afrique.

La ville avait plusieurs noyaux répartis sur quinze kilomètres de long : la cité antique autour de l'Acropole et du temple de Vénus, le port sur le Golfe, l'autre port sur l'Egée (Cenchrées), le chemin à glissières qui faisait traverser l'isthme aux bateaux légers. Si nous multiplions les distances par le même facteur que les vitesses de marche (50 km / h au lieu de 5), l'équivalent moderne de Corinthe s'étalera sur 150 kilomètres de long, soit la distance de Fos à Saint-Tropez !

Matelots en goguette, hâleurs et débardeurs occupés à la journée, ouvriers des grands ateliers de fonderie et de tissage, carriers, tailleurs de pierre et maçons, toute une population d'hommes libres et d'esclaves vivait assez au hasard. Les maisons de commerce, plus structurées, réunissaient des hommes d'affaires et de relations, des employés sachant lire et écrire (souvent des affranchis), des esclaves domestiques chargés des gros tra-

vaux (pas les plus malheureux dans leur catégorie). Un site touristique admirable, à mi-chemin entre Athènes, Delphes et Olympie, attirait la noblesse et la grande bourgeoisie de l'Empire. Les lieux de plaisir et de luxe étaient célèbres.

Entassez dans le même sac Londres, Hong-Kong et Macao, remuez bien, et vous aurez une idée – à l'échelle de notre temps – de la Corinthe de saint Paul.

Une ligne de Luc nous donne à penser que l'apôtre s'effraya devant ce monstre auquel il était si peu préparé. Lui, riche citoyen romain, homme de distinction et de culture, juif pharisien qui avait aimé l'austère rigueur de la tradition, libéré par la mystique du Christ et par sa loi d'amour, qu'allait-il faire dans cette ville fiévreuse, violente et douce ?

Il fallut que le Seigneur en personne lui apparût pour lui dire : Ne crains pas... Je suis avec toi... Il y a dans cette ville un peuple nombreux qui m'appartient. » (Ac 18,9-10). Sur la terre d'Israël, Jésus avait accueilli les publicains, les prostituées et les étrangers : maintenant il commandait à son apôtre d'accueillir en son cœur d'autres étrangers et de pires pécheurs, victimes consentantes d'une civilisation qui les avait déracinés et corrompus.

Même alors, Paul évitera de baptiser les Corinthiens et préférera se borner à prêcher la Croix du Christ, sans doute avec une grande puissance émotionnelle (1 Co 1,13-16 ; 2,1-5). Mais il osera qualifier de « saints en Christ » des hommes dont quelques-uns sont lourdement pécheurs (1 Co 1,13 ; 5,1 ; 6,1). Il les laissera s'élancer sur les chemins de la connaissance religieuse, quitte à devoir rappeler brutalement que le langage de la Croix est folie (1 Co 1,5...25). Il prendra le risque de prêcher la liberté chrétienne à des âmes serviles, quitte à devoir en réprimander quelques-unes (1 Co 6,12ss ; 10,23ss). Il se résignera à maudire afin de pouvoir pardonner (1 Co 5,5 ; 2 Co 2,6). Il entrera dans un « orage » affectif dont les expressions nous émeuvent encore après vingt siècles.

Que conclure ? qu'il y a des hommes qui appartiennent au Christ, même dans les grandes agglomérations les plus pourries, au milieu du chômage et du parasitisme, de la prostitution et de la drogue.

Mais qui a la vocation d'y aller faire entendre l'Evangile de la liberté aimante et courageuse ? Que celui-là se reconnaisse si ces lignes peuvent, par grâce, l'y aider ; leur auteur serait incapable de lui tenir compagnie. Chacun doit connaître sa vocation et s'y tenir.

Quelle Eglise est assez animée de l'esprit paulinien pour prendre en charge ces mêmes agglomérations ? pour prêcher sans baptiser ? guérir et instruire sans vouloir encadrer ? assumer franchement les risques de la liberté individuelle ? Peut-être pas n'importe laquelle, mais le Christ est le Maître des Eglises et son Esprit souffle où il veut.

*Paris, M. Du Buit op*

# HYMNE A MA VILLE...

*par Serge de Beaurecueil*

C'est lui qui me l'a raconté, avec ce sourire dont il avait le secret. Giorgio La Pira, maire de Florence, invité par la municipalité de Moscou, y arriva de nuit. Répondant au mot du chef de la délégation venue l'accueillir, il s'écria : *Votre ville, toute scintillante d'innombrables lumières, quelle merveille ! Comment ne pas penser à la Jérusalem Céleste, resplendissant* autant qu'une pierre des plus précieuses, *telle que saint Jean la vit descendre du Ciel !*

Vrai de Moscou, vrai de toute ville ! Quant à Kaboul, les rues sont plutôt mal éclairées (d'ailleurs, à quoi bon ! avec le couvre-feu à 20 heures...), mais veille sur nous un ciel pur et bourré d'étoiles, comme on n'en voit guère ailleurs. Et de jour ! Les montagnes environnantes commencent à se couronner de neige ; le soleil joue sur les feuillages d'automne. Point d'encombrements dans les rues, surtout depuis le départ des uns, la mobilisation des autres... Fort étendue, sans buildings, une capitale qui reste humaine, où l'on rencontre, presque à chaque carrefour, des amis... Rien de touristique ! Pas de monuments à admirer, échappatoires permettant d'éviter la rencontre des regards, la découverte des hommes. On aime Kaboul, ou on s'enfuit. Un convoi militaire, ou un blindé «ami» vous cotoyant de temps en temps au feu rouge... juste de quoi vous éviter de vous évader dans le rêve. Fini le temps des jeunes Européens débraillés, en mal de drogue ! Fini le temps des touristes, en mal de photos ! Ouf !... Kaboul actuel, «mon Kaboul», ville dépouillée, ville dure et tendre, qui vous interdit de «tricher». Ville qui «gonfle» ! On y vient de tout le pays, chercher refuge. Ici, au moins, c'est le calme. On en a assez d'être rançonné par les uns, bombardé par les autres. Un tout petit coin de paix... presque de Paradis !

*Kaboul secret.* Le soir, ville déserte. On s'y retranche derrière ses murs. Maisons où, pour entrer, il faut montrer patte blanche. Chacune a connu tant de drames ! Quelqu'un frappe à la porte, on tressaille. Quelques rafales dans la nuit... Rappel à l'ordre ! *Kaboul de misère.* Le bois coûte si cher, comment se chauffera-t-on cet hiver ? Père ou grand frère sont au front, qui nourrira la famille ? Et tant de veuves, tant d'orphelins !... *Kaboul d'espérance.* «Bien sûr, c'est dur ! Mais on y arri-

vera, à un Afghanistan heureux, quitte à y laisser notre peau!» *Kaboul des faibles.* «Comment manœuvrer pour tirer ses marrons du feu?» *Kaboul des crapules.* «Qui soudoyer, et combien? Que faire pour avoir un bon poste? A qui doit-on faire la cour?» Bref, Kaboul des hommes...

Jérusalem d'antan valait-elle beaucoup mieux? Il suffit de relire les écrits des prophètes! Mais qu'importe!... La Jérusalem Céleste ne se mérite pas, ne s'achète pas. Elle descend du Ciel, don de Dieu. *Et c'est encore Jérusalem, transfigurée!...* «De mort, il n'y en aura plus; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé.» (Ap 22,4).

Kaboul sans morts, ni cris, ni peines; Kaboul de toutes nos espérances... Kaboul en douloureuse gestation, pour qu'avec l'enfantement de la Ville Nouvelle, tout soit oublié et ne reste plus que la Joie... Kaboul où les rafales de mitraillette feront définitivement place aux pétards et aux feux d'artifice... Ses montagnes enneigées demeureront son écrin... Kaboul ne reniera ni son soleil, ni ses étoiles, ni le sourire de ses petits enfants qui lui sont d'ores et déjà donnés, comme des arrhes de l'avenir... Ce sera toujours Kaboul, le vrai Kaboul, déjà mystérieusement présent. Non point le Kaboul d'hier, dont certains rêvent, mais celui de demain, ayant fait peau neuve, pour les Noces de l'Agneau... Quel cortège, toutes races de chez nous enfin fraternellement mêlées, de Confesseurs et de Martyrs!...

La ville, toute ville, où les hommes se rassemblent, s'agglutinent, pour le meilleur et pour le pire! Poussins désemparés, pensant y trouver (quelle illusion!) la chaleur des ailes d'une mère... Creuset, où le Royaume de Dieu est en travail, où se joue le mystère de Pâques, mystère de mort et de résurrection... Coin de terre où le grain s'enfouit, en s'empilant, dans l'espoir de germer ensemble... Lieu du déracinement, de l'Exode, où l'on peut être plus seul qu'au désert... Rendez-vous (enfin!) de tant de races, de tant d'ethnies, invitées à se reconnaître, à vivre ensemble, à partager, avec évidemment tous les heurts possibles (c'est un risque, certes, mais aussi quelle chance!).

Kaboul, ma fiancée, mon épouse, dont je porte la bague, donnée il y a bien longtemps par un petit bonhomme épileptique, que j'avais fait soigner... Une turquoise, pierre du Ciel! Contre toute influence du « mauvais œil », celui qui m'inviterait à te quitter... Quel roman d'amour entre nous! Avec bientôt vingt ans de fidélité...

*Kaboul, Serge de Beaurecueil op*

# L'INCROYANCE A-T-ELLE QUELQUE CHOSE À NOUS DIRE ? *

*par Georges Duperray*

Les catéchètes font quotidiennement l'expérience de ce qu'il est convenu d'appeler « la difficulté de croire ». Ils voient, par exemple, la foi chrétienne tomber brutalement dans l'insignifiance chez les adolescents jusque-là catéchisés sans problème majeur. Ce n'est que l'un des nombreux signes d'une crise de crédibilité que l'on sait profonde et dont les premiers signes se manifestent tôt dans l'enfance (dans les milieux urbains en particulier).

Les catéchètes accordent-ils pour autant à « l'incroyance » contemporaine toute l'attention qu'elle mérite ? Il ne semble pas. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls. Dans l'Eglise de France – trop occupée peut-être à ses évolutions internes – l'athéisme semble être l'objet de moins d'intérêt, sauf pour quelques théologiens, que dans les années 50-60. Nous risquons ainsi de nous isoler d'un nombre croissant de nos contemporains – ceux à qui il faudrait pouvoir « annoncer l'Evangile » en priorité. Nous risquons aussi de nous rendre de plus en plus étrangers à la culture qui façonne les pensées et les mœurs des hommes et des femmes de ce temps. Qui nous façonne nous-mêmes.

Faut-il incriminer la peur ? L'ignorance plutôt. Une ignorance qui tient à la difficulté de connaître l'athéisme. Parce qu'on le rencontre assez rarement « en chair et en os », nous voyons spontanément l'athéisme comme le fait d'une minorité d'intellectuels. Nous ne l'avons pas reconnu comme *fait général de culture,* imposant sa marque et son influence de plus en plus largement. Il est vrai qu'il faut un détour exigeant – un détour culturel – pour en discerner les traces et l'importance.

Cet article voudrait aider à la connaissance du phénomène athée caractéristique de notre temps. Il esquisse – schématiquement et de façon nécessairement théorique – les étapes de la découverte pour aller à la recherche de *la signification de*

* Article paru dans le *Bulletin de l'Enseignement Religieux* du diocèse de Lyon, nº 155.

*l'athéisme* – il faudrait dire: des athéismes. Démarche qui n'est pas sans réserver une surprise. Partis à la découverte d'un monde hostile, voire dangereux, nous arrivons, au terme, à la reconnaissance d'une *critique de la religion* dont l'utilité, la nécessité même, ne tardent pas à s'imposer, quand ce ne serait que pour distinguer le christianisme du « retour au religieux » tel qu'il se manifeste dans le succès des sectes, par exemple.

Les Eglises ont trop longtemps combattu ou ignoré les diverses formes de l'athéisme pour que la question de la signification à donner à l'incroyance moderne ne soit pas une question neuve et délicate. Elle s'éclairera avec le temps, si nous consentons à regarder les choses en face. En prenant appui sur l'histoire récente, sur l'expérience et la réflexion de ceux qui ont fait la « traversée », on peut avancer que notre découverte du phénomène athée passe par trois stades qui sont proposés ici:

– le stade du *regard* porté sur l'autre – l'étranger; premier pas dans la reconnaissance;

– le stade délicat du *miroir* lorsqu'on se découvre soi-même dans le regard de cet autre;

– le stade du *crible,* lorsque la critique de la religion est assumée de l'intérieur, comme un élément constituant de l'identité chrétienne.

## *1. Le stade du regard*

L'athéisme motivé, argumenté – on pourrait dire: décidé – peut être considéré comme un phénomène encore rare, réservé à des milieux de culture avancée. Notre hypothèse est que cet athéisme, formulé à l'intérieur des grands systèmes philosophiques (et parfois pratiques) de la « modernité », entre 1850 et 1950 approximativement, fonde et alimente l'athéisme pratique, l'indifférence religieuse, les diverses formes de rejet du christianisme. Il le fait de façon diffuse par l'intermédiaire de la culture (modes de vie, modes de pensée) qu'il façonne, et très directement, par la vulgarisation et la pratique des sciences et techniques humaines qui portent sa marque. Il n'est pas difficile d'observer par exemple, que la psy-

1/ La réinterprétation officielle de l'athéisme marxiste, à l'intérieur du P.C.F., en est un signe marquant. Cf. l'analyse de Michèle BERTRAND: *Le statut de la religion chez Marx et Engels,* Editions Sociales, 1979, qui justifie philosophiquement l'évolution pratique du Parti. « L'opium est aussi un médicament ».

2/ Bernard OUDIN, Laffont, 1980.
3/ *Les chercheurs de Dieu,* Gallimard, 1981.
4/ Editions Paul Mari, 1980.

chologie ou la pratique politique, sont des lieux où se développe le processus d'athéisation.

L'athéisme militant, agressif, celui de Marx ou de Sartre par exemple, peut sembler avoir perdu de sa virulence critique à l'égard du christianisme [1]. On le voit toutefois resurgir polémique et violent, à mesure que l'on assiste à un retour du sentiment religieux, ainsi: *La foi qui tue* [2]. On le voit aussi s'étendre à des formes séculières de l'existence, dans lesquelle la critique discerne du religieux camouflé. Par exemple, Claude Roy dénonce dans le communisme une foi religieuse. *Délivrez-nous des dieux vivants, des pères du peuple et du besoin de croire* est le sous-titre de cet ouvrage [3].

Les déconversions de chrétiens qui passent à une incroyance plus ou moins ferme et rejettent le christianisme sont, dans l'intelligentzia, assez spectaculaires. On lira par exemple les déclarations de diverses personnalités des lettres et des arts dans: *Témoignages d'un rendez-vous manqué* [4].

Nous sommes bien dans un temps d'athéisation. Il est vraisemblable que, dans certains pays d'Occident comme le nôtre, le christianisme devra se vivre, et la foi se communiquer, à l'intérieur d'une vision de l'homme, d'une expérience de base de plus en plus marquée par l'incroyance. Et peut-être bien, par contre-coup, au milieu d'une religiosité renaissante et anarchique, délivrée de l'encadrement que la religion chrétienne, plus communément admise avant, assurait au sentiment religieux spontané.

**le regard**

Regarder l'autre – d'un regard qui n'est plus noir et qui n'est pas nécessairement tendre – c'est lui accorder le droit à l'existence propre. Le regarder en face – et non par dessous – c'est avoir en soi-même cette confiance qui échappe à la peur et permet les découvertes. C'est entrer dans l'exercice de l'altérité active. L'athée conséquent représente pour le chrétien le plus grand écart dans l'altérité. Ecart d'autant plus vivement ressenti, comme dans les querelles de famille, que chrétiens et incroyants se découvrent assez fréquemment des préoccupations communes: l'humanisme et bien des combats sociaux les rassemblent après les avoir divisés. Or, l'autre, l'étranger, est spontanément ressenti comme une menace; il faut des raisons, un effort et du goût pour le reconnaître – surtout si, auparavant, on l'a rejeté.

Le stade du regard est celui de la reconnaissance, en un double sens: partir en reconnaissance dans l'univers propre de l'incroyant: accorder à l'autre ce droit d'être ce qu'il est avant tout pré-jugé, avant toute intention de convaincre. Si l'on en croit le relevé qu'a fait Marie Héraud des attitudes des auteurs chrétiens devant l'incroyance depuis 1965, il semble que ce stade du regard objectif, serein, ne soit encore ni spontané ni très répandu. Nous avons à nous défaire d'autant de pré-

jugés que de peurs ou d'ignorances. L'altérité est un beau programme, une belle intention; sa réalisation est plus difficile [5].

**dans la mouvance du concile**

Vatican II a été le Concile de la réconciliation de l'Eglise avec le monde moderne. Dix-huit mois avant la promulgation de *Gaudium et spes: constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps,* Paul VI publiait sa première encyclique: *Ecclesiam suam* (1964). Ces deux documents officiels abordent l'athéisme et sont représentatifs du passage au stade du regard. Dans l'un et l'autre, nous avons: – une évocation du fait de l'athéisme, de ses formes, de ses origines, évocation qui vaut reconnaissance; – la recherche d'un «programme» ecclésial marqué par l'idée de dialogue; – l'affirmation que *la reconnaissance de Dieu ne s'oppose en aucune façon à la dignité de l'homme.* Bien au contraire: *l'Eglise sait parfaitement que son message est en accord avec le fond secret du cœur humain* [6].

*Ecclesiam suam* développe (par avance) plus librement et plus amplement l'intuition conciliaire. L'encyclique tout entière est sous le signe de l'Eglise en dialogue: avec le «monde», avec les autres religions, avec les frères séparés de la Réforme, et entre les catholiques eux-mêmes (le dialogue dans l'Eglise). La rencontre avec l'athéisme se fait dans le dialogue avec «le monde». Elle occupe les paragraphes 103 à 108:

*Le phénomène le plus grave de notre époque (...). Ce n'est pas une libération mais une tentative dramatique en vue d'éteindre la lumière du Dieu vivant* (104). La condamnation traditionnelle du *communisme athée* se fait *en réalité, plutôt gémissement de victimes que sentence de juge* (105) *et l'Eglise du silence* est donnée comme signe des difficultés du dialogue, dialogue auquel cependant on ne renonce pas définitivement (109).

Les formes non marxistes de l'athéisme, ou plutôt les athéismes non persécuteurs, sont évoqués dans le paragraphe 108 de façon sereine: la ligne du discours est de rechercher à comprendre les manifestations de la «négation» et leurs causes. Ainsi l'évocation de l'athéisme rationaliste (scientiste) se termine-t-elle par cette phrase: *N'y aura-t-il parmi nous personne par l'aide duquel ce processus obligatoire de la pensée (la rationalité)... puisse déboucher dans la conception objective*

5/ M. HERAUD, *Croyances d'incroyants en France aujourd'hui,* Centurion, 1977, 1re partie: *Des chrétiens parlent de l'incroyance.* Les ouvrages cités dans le texte, tous récents, servent de repères pour indiquer 1/ que l'athéisme militant n'est pas mort (B. OUDIN); 2/ que la diffusion des arguments anciens de l'incroyance continue («témoignages»). Celui de Marie HERAUD mérite un intérêt particulier. Il résume l'enquête d'une incroyante auprès d'un certain nombre d'incroyants sur leur conception de la vie. En outre, un chapitre instructif est consacré à une étude du point de vue des chrétiens sur l'incroyance (points de vue exprimés dans les ouvrages et articles de revues, à l'époque actuelle).

6/ *Gaudium et spes,* nº 20 et 21.

7/ R. GARAUDY, *Perspective de l'homme,* 1961.

*de l'univers cosmique, qui ravive à l'esprit le sens de la présence divine, et sur les lèvres les syllabes humbles et balbutiantes d'une prière heureuse?* (106). On voit le ton.

Il est encore trop tôt pour faire le bilan de Vatican II. On pensera peut-être un jour qu'il fut marqué par une vision optimiste du « monde », des rapports sociaux, de l'humanisme. Peut-être a-t-il mésestimé quelque peu la force du processus d'athéisation des cultures occidentales... Il fait date néanmoins – et Paul VI avec lui – dans l'histoire de la pensée catholique officielle : un nouveau regard est porté sur les athéismes et les athées.

**du regard au dialogue**

Le regard, a fortiori le rapprochement de l'action commune, conduisent au dialogue – cette communication encore rare entre la foi chrétienne et l'incroyance. Or l'opération de dialogue n'est pas si simple qu'il paraît. Entrer en dialogue, c'est se déplacer, accepter de courir des risques : celui de n'être pas compris ni accepté (cause de silences fréquents), celui d'entrer dans le monde de l'autre au prix d'une certaine perte de soi-même.

Dans une lettre à R. Garaudy, donc à l'intérieur du dialogue chrétiens-marxistes – Jean Lacroix caractérise le dialogue par la double exigence de participation et de lucidité.

*Participation : pas de dialogue sans cette sympathie méthodologique qui nous fait éprouver la pensée d'autrui du dedans, qui nous bouleverse au sens fort du terme et nous oblige à une véritable reprise. (...) Comprendre, c'est sortir de soi, se mettre à la place d'autrui, suspendre momentanément sa propre pensée pour la remplacer par celle de l'autre. Dialoguer, c'est s'exposer non pas aux coups d'autrui, ce qui n'est rien, mais au bouleversement de sa propre pensée et peut-être à la perte de soi-même. (...)Il est impossible de comprendre une pensée forte sans en éprouver la tentation.*

*Lucidité : tout dialogue est affrontement. A la base de l'être il y a l'opposition et la lutte. Le dialogue s'efforce de les sublimer mais ne les détruit pas. C'est toujours risquer son être, mais pour l'assurer, non pour le perdre. C'est sortir de soi pour devenir l'autre. Sans cesser d'être soi. (...)La vie n'est pas coexistence, mais affrontement*[7].

Ce sont probablement ces exigences et ces risques du dialogue qui font celui-ci si rare entre chrétiens et incroyants. Cette rareté a d'ailleurs d'autres causes, parmi lesquelles :

– le fait que l'action commune (militances) est plus fréquente que l'échange religieux – lequel se heurte à l'indifférence, à la non-question ;

– le dialogue religieux est rarement recherché par l'incroyant;

– les faits et gestes des chrétiens sont rarement ressentis par l'autre comme des signes, des témoignages, et donc une interrogation;

– les chrétiens éprouvent le plus souvent, dans le cadre du côtoyement de l'action commune, la quasi-impossibilité de «parler», c'est-à-dire de prendre d'eux-mêmes la parole sur ce qui leur tient le plus à cœur: l'Evangile;

– il arrive que les pratiques professionnelles et les «engagements» donnent au chrétien l'impression plus ou moins confuse, plus ou moins forte, que le langage de sa foi, ce qu'il pourrait en dire est comme frappé de caducité;

– il y a enfin *l'ignorance, qui est l'autoroute de l'athéisme*[8].

Pour reprendre une expression de Jean Lacroix, il faut dire qu'il y a entre chrétiens et incroyants, plutôt coexistence («monologues juxtaposés») que dialogue et affrontement... La provocation n'est pas mutuelle, mais plutôt unilatérale: les chrétiens s'interrogent eux-mêmes et le «qui sont-ils?» devient rapidement un «qui sommes-nous?».

## *2. Le stade du miroir*

Dans le regard de l'autre, je capte en effet le reflet de mon propre visage. Je me vois dans ses yeux, avec son regard. Je suis sorti de (chez) moi pour le rencontrer, et c'est mon image que je rencontre, déformée ou non, mais différente. Je me découvre, comme chrétien, avec les yeux d'un non-chrétien. Je vois l'image que je donne de l'extérieur, qu'elle me plaise ou non, que je la juge conforme ou non: dans le miroir, l'image est inéluctablement inversée.

Dans ce second stade – si le premier pas est franchi – il se passe un certain nombre de choses fort importantes, qui peuvent aller jusqu'à la crise d'identité: qui suis-je? Tant il est vrai que l'on n'est soi que sous le regard de l'autre. Globalement il se passe que la critique athée se réfléchit sur moi et me contraint à m'affronter pour moi-même avec elle. La rencontre de l'athéisme est un opérateur majeur dans le travail de la foi, de nos jours.

8/ *Témoignages d'un rendez-vous manqué*, o.c., p. 49.
9/ *Le Monde-Dimanche*, 22.02.81.
10/ *Le sens de l'athéisme moderne*, Casterman, 1958.

**le miroir**

Il y a des miroirs déformants. L'image qui m'est renvoyée peut ressembler à une caricature. Ainsi des formes les plus actuelles de l'incroyance. L'enquête « Liberté 81 » du journal *Le Monde* fait apparaître que (pour 25.000 lecteurs) une des notions ressenties comme la plus opposée à l'idée de liberté, c'est... Dieu. *Rejet du mot Dieu, symbole d'idéologie et de super-autorité* [9]. Les contributions aux *Témoignages d'un rendez-vous manqué* sont le plus souvent celles de dé-convertis du christianisme, qui parlent donc de leur expérience propre, assez souvent récente. Même écho: Dieu, l'Eglise, la religion sont ressentis et rejetés comme des lieux de non-liberté. *A 18 ans, j'ai rompu avec les idées de soumission et de crainte dans lesquelles ont m'avait élevée,* écrit Benoîte Groult.

Un chrétien qui fait de la foi l'expérience d'un « salut », d'une libération, ou plus simplement qui se veut et se sent lui aussi un homme libre, ne peut qu'être étonné de cette image qui lui est renvoyée, mais il se posera tout de même la question de savoir d'où vient le malentendu, quand il se produit à une telle échelle, et si le miroir déformant n'est pas aussi le miroir grossissant d'un certain nombre de défauts.

On est ainsi sur la voie de *la purification du christianisme par l'athéisme,* mise en valeur par Jean Lacroix [10]. L'Eglise, les chrétiens, ont à tirer parti des critiques de la religion, à se transformer à leur contact. Quelle transformation? Le choc de l'incroyance provoque tout d'abord un sursaut de générosité et de fidélité. Le mot purification a d'ailleurs une consonance morale – qui peut tromper. Car la dynamique du mouvement généreux de fidélité à l'Evangile conduit à certains changements qui ne sont pas seulement à l'usage d'autrui. Corriger l'image que l'on donne est autre chose que ravaler une façade; c'est aménager la maison autrement; se transformer soi-même.

La voie ouverte par le schéma de la purification trouvera sa justification théorique et méthodologique dans le troisième stade, lorsque les formes concrètes du christianisme sont passées au crible de la critique. Nous pouvons toutefois noter au passage ses deux composantes essentielles.

**une signification humaniste**

L'analyse peut en effet distinguer une *signification humaine de l'athéisme contemporain* (titre d'une étude de J.Y. Jolif en 1965) et une signification proprement religieuse, même si toutes deux sont impliquées l'une dans l'autre.

En un mot, il s'agirait de « faire nôtre » (ce qui veut dire aussi assimiler à notre manière) l'humanisme contemporain. Humanisme pratique des tâches et des combats de ce temps, tels qu'ils se présentent, et avec les moyens qui leur sont

propres. Le chrétien « militant » se rend présent au monde professionnel, syndical, politique... et pas seulement pour évangéliser. La signification est ici de l'ordre de l'invitation.

Humanisme des valeurs : les athéismes classiques sont des *systèmes de valeurs vécues*. La passion d'agir, de comprendre, de se rendre maître des choses et de l'histoire ; la volonté d'autonomie et de responsabilité (libérée de la culpabilité stérilisante) ; la revendication de liberté et de justice... autant de « valeurs » qui, dans leurs formes et expressions contemporaines, sont liées aux conceptions athées de l'homme et véhiculées par elles.

On voit plus clairement aujourd'hui qu'il s'agit d'une œuvre d'*inculturation*. Ce concept désigne à la fois l'expression renouvelée du christianisme traditionnel dans une culture déterminée – ici, la modernité – : comportements, langage, systèmes de référence, modalités de l'action ; mais aussi l'originalité du christianisme qui ne s'abandonne pas lâchement aux valeurs « mondaines ». En les assumant, il les travaille de l'intérieur (le ferment évangélique ; ou encore, la fonction critique de l'Evangile).

Humanisme... conception de l'homme : *l'athéisme, dit-on parfois, aide le croyant à purifier sa façon de concevoir Dieu. Peut-être faudrait-il dire plutôt (...) qu'il nous contraint de revenir au caractère fondamental de tout ce qui est humain* (Jolif). C'est la question de l'*anthropologie* issue de la modernité, théorique et pratique, savante et vulgarisée dans la culture globale. Quelques exemples montreront les points chauds de cette anthropologie « moderne » à l'intérieur de laquelle la Tradition chrétienne doit s'acculturer et travailler.

Dans ce champ personnel : l'affirmation de la liberté (Sartre) contraint à repenser la relation homme-Dieu et l'image de la paternité divine. La revendication de la responsabilité dérange l'idée de la faute et du péché (Freud). Dans le champ social, le vouloir politique (maîtrise de l'histoire et des systèmes sociaux) n'est pas sans impact sur les notions de Providence et d'eschatologie. La domination scientifique et technique des phénomènes naturels et humains, l'ordre industriel et commerçant qui en est issu, bouleversent concrètement le « sens » de l'existence humaine et heurtent la visée chrétienne du primat du spirituel.

La prise de conscience de l'homme contemporain par lui-même est ultimement

11/ Une étude plus complète devrait ici aborder « la mort de l'homme », c'est-à-dire la fin de l'humanisme mis à jour par les grands systèmes philosophiques athées des XIX-XX[e] s. Sur ce sujet – d'avenir ! – voir Yves LABBE, *Humanisme et théologie*, Cerf, 1975.

12/ *o.c.*, p. 53.

13/ Jean LACROIX, *Le sens de l'athéisme moderne*, Casterman, 1958, p. 65 (ouvrage réédité).

un mélange de puissance et de finitude, alliage paradoxal qui fait de l'homme contemporain – et de toute société «développée» – un colosse aux pieds d'argile. On doit aux athéismes que *jamais encore l'absolu n'a été aussi totalement chassé du monde, ce qui n'est pas pour déplaire au croyant qui sait mieux que personne sa relativité parce qu'il connaît ce qui la fonde* (Lacroix). Encore faut-il que la conscience de la finitude soit *maintenue, et sauvée de tous les faux absolus qui menacent de l'absorber.* Car *la tentation de l'athée sera toujours de réintroduire subrepticement une valeur absolue* (Jolif). On perçoit à travers cet exemple un double mouvement: en assumant une «valeur» issue de la modernité, la finitude, en se purifiant à son contact (Dieu n'est pas un absolu du monde, ni dans le monde), le christianisme se rend capable, après en avoir profité, de travailler celle-ci de l'intérieur (préserver une conscience et une société séculière de tout retour subreptice des faux absolus) [11].

**signification religieuse de l'incroyance**

*L'athéisme aide (aussi) le croyant à purifier sa conception de Dieu.* Comment cela se fait-il? A la suite de Jean Lacroix, on peut dire que l'athéisme tient *le rôle du jugement négatif dans la connaissance de Dieu* [12]. Il cite Simone Weil: *je suis tout à fait sûre qu'il n'y a pas de Dieu, en ce sens que je suis sûre que rien de réel ne ressemble à ce que je peux concevoir quand je prononce ce nom(...) Entre deux humains qui n'ont pas l'expérience de Dieu, celui qui le nie est peut-être le plus près.* Le rapprochement qu'établit J.F. Six *(L'incroyance et la foi ne sont pas ce qu'on croit)* entre mystique et athéisme va dans le même sens.

*Le plus grand mérite de l'athéisme actuel est de procéder à un prodigieux décrassement intellectuel de l'humanité en récusant toute idôlatrie: il ne veut pas faire de l'homme un dieu, mais accepter intégralement son humanité et l'assumer tout entière. Jamais avant lui, la situation humaine n'a été aussi parfaitement éclairée. Ce qui fait toute la valeur de l'athéisme moderne, c'est qu'il n'est guère une construction abstraite, mais une réflexion en prise directe sur la situation concrète des hommes. Finitude, contingence, relativité, liberté, c'est l'universelle condition humaine, qui se transforme à la suite surtout des progrès techniques et scientifiques, sans toutefois modifier fondamentalement sa nature. Jamais encore l'absolu n'a été aussi totalement chassé du monde. Ce qui n'est pas pour déplaire au croyant, qui sait mieux que personne sa relativité parce qu'il connaît ce qui la fonde* [13].

On retrouvera ce même schéma de pensée dans le texte qui suit, tiré d'un document officiel de l'épiscopat français:

Une certaine image de Dieu est morte.
*«Dieu est mort», cela peut vouloir dire aussi qu'une certaine image de Dieu est morte et qu'on ne peut que s'en féliciter en travaillant à l'achever, parce que cette*

*image n'était qu'une caricature qui ne ressemble en rien au Dieu de Jésus-Christ. Cette image est d'ailleurs composite. Elle réunit en un seul personnage le prince tout-puissant et arbitraire, localisé dans un espace céleste plus ou moins matérialisé, qui écrase l'homme de ses décrets incompréhensibles: le Dieu comptable et père fouettard, à l'affût des moindres manquements à ses ordres et à ses interdits, et qui toujours préfère le sacrifice à la miséricorde et la mort du pécheur à sa conversion; le « Deus ex machina », beaucoup plus débonnaire, prêt à accourir au premier appel, moyennant quelques conditions généralement rituelles, pour dépanner sa créature dans l'embarras: Dieu utile, à taille humaine, qui rend bien service à l'homme, mais qui, aussi, lui fait abdiquer sa dignité d'homme en le déchargeant de ses responsabilités.*

*Que ces images de Dieu soient des idoles fabriquées à la ressemblance de l'homme, nous ne ferons pas de difficulté à le reconnaître, même s'il nous arrive de retrouver quelques traits de leur visage dans des anthropomorphismes dont nous ne sommes pas dupes. Si être athée, c'est rejeter ces idoles, nous sommes athées comme les premiers chrétiens l'étaient au dire de saint Justin.*

*Si nos contemporains refusent ces images, nous nous en réjouirons. Mais nous verrons dans leur refus une invitation à purifier et notre foi personnelle et notre présentation de Dieu. Nous constaterons avec joie que leur refus a été jugé favorablement par le Concile:* D'autres se représentent Dieu sous un jour tel que, en le repoussant, ils refusent un Dieu qui n'est en aucune façon celui de l'Evangile; *mais nous reconnaîtrons aussi avec le Concile que:* dans cette genèse de l'athéisme, les croyants peuvent avoir leur part qui n'est pas mince, dans la mesure où, par la négligence dans l'éducation de leur foi, par des présentations trompeuses de la doctrine..., on peut dire d'eux qu'ils voilent l'authentique visage de Dieu et de la religion plus qu'ils ne le révèlent (Gaudium et spes, n° 19, § 2 et 4) [14].

On voit le jeu de la « théologie négative »: Dieu ne peut être reconnu et nommé qu'à travers l'ambiguïté des concepts ou représentations anthropomorphes. La foi, comme la théologie, se doit de nier la propension de l'image ou de la notion à donner prise sur l'être de Dieu, comme si le tout de Dieu était disponible pour la pensée ou l'action de l'homme. Appliquons au concept de paternité ou d'éternité, ou d'amour, ou même d'être cette phrase du IV[e] Concile du Latran (1215): *Entre le créateur et la créature on ne peut affirmer aucune ressemblance sans devoir affirmer tout de suite une différence plus grande.*

A vrai dire, il faut aller plus loin. Les représentations de Dieu ne sont pas des

14/ *Lourdes 1968: Jésus-Christ Sauveur, espérance des hommes aujourd'hui,* Centurion, 1969; rapport de Mgr PAILLER, p. 86.

objets neutres qu'il suffirait de corriger. Les sciences humaines dévoilent à la fois les origines et les implications de ces représentations apparemment spontanées du dieu. La religion assume pour les combler, des besoins fondamentaux de l'homme, psychologiques et sociaux. Elle exerce donc des fonctions, en particulier psychologiques et sociales. La religion – toute religion ? – est donc un produit de culture et de société...

Le jeu du miroir – découverte de sa propre image dans le regard de l'autre – nous renvoie ainsi à une interrogation plus profonde et à une autre étape. Qu'est-ce que la religion ? et qu'est-ce que le christianisme a de commun et de différent avec « la religion » ? C'est le stade du « crible ».

### *3. Le stade du crible*

**le vanneur est sorti pour vanner**

Si les deux premiers stades peuvent être vécus empiriquement, sans réflexion très poussée, celui-ci est par nature réflexif. Il fait appel à la double référence philosophique et théologique. Le christianisme est *une* religion ; les sciences humaines démontent (en partie) les mécanismes de *la* religion. Le christianisme est-il justiciable de cette déconstruction ? La religion qui se présente comme née d'une révélation de Dieu même, comme une institution fondée par Jésus-Christ, est-elle à ce point singulière qu'elle ne relève nullement de la « critique religieuse » ?

La question, si elle est délicate, n'est pourtant pas un exercice intellectuel gratuit, qui de surcroît serait dangereux : on a vu que l'on est conduit irrésistiblement du stade du regard et du dialogue au stade du miroir et de la purification, et de celui-ci à l'interrogation fondamentale à laquelle nous arrivons. Nous ne pouvons guère nous refuser à passer au crible de la critique les formes concrètes et historiques du christianisme. C'est un moment délicat et nouveau pour la pensée chrétienne.

*Une certaine critique de la religion appartient désormais à l'interprétation et à la réinterprétation du langage de la foi. (...)Ce qui veut dire que le dialogue du croyant et de l'athée n'est pas – n'est plus – un dialogue avec un autre, mais un dialogue de chacun avec soi-même* (P. Ricœur). En d'autres termes : pour se comprendre et pour se réaliser et pour se dire au sein de la modernité, le christianisme a besoin de la critique de la religion ; cette critique athée, ressentie inévitablement comme une menace a donc aussi une fonction – cette utilité déjà postulée dans le rôle du « jugement négatif dans la connaissance de Dieu » attribué par Jean Lacroix aux philosophies de l'incroyance. *Un certain athéisme concernant les dieux des hommes appartient désormais à toute foi possible* (Ricœur).

**« religion-athéisme-foi »**

Cette traversée de l'incroyance, bien des chrétiens la font, le plus souvent sans l'avoir recherchée, du simple fait de leur insertion dans un lieu culturel (la psychologie par exemple) ou social (la politique...) où il n'est pas possible de ne pas la faire. Tous n'écrivent pas ce qu'ils sont devenus. On peut citer toutefois le remarquable ouvrage de Bauberot : *La marche et l'horizon, jalons pour une foi post-marxiste* [15], ou encore : E. Granger, *Le croyant à l'épreuve de la psychanalyse* [16].

Paul Ricœur a thématisé cette confrontation ; il en a fixé le contenu et la méthode. Particulièrement dans les derniers chapitres du *Conflit des interprétations* [17]. « Religion-athéisme-foi » est le titre significatif de l'un de ces chapitres. *Le mot athéisme a été placé en position intermédiaire, à la fois comme une coupure et comme un lien entre la religion et la foi ; il regarde en arrière vers ce qu'il nie, et en avant vers ce qu'il ouvre* (p. 431). Dans ce chapitre ce sont les critiques de Freud et de Nietzsche qui sont prises en compte de manière très précise.

Dans sa contribution à *La théologie du renouveau* [18], Ricœur traite le même sujet, mais de façon moins technique et plus pastorale (« Tâches de la communauté ecclésiale dans le monde moderne ») donc plus accessible. Il applique en particulier au « langage de la communauté confessante » (pp. 51-57) cette traversée de la critique. Notons enfin qu'il tient dans un remarquable équilibre les deux mouvements dont nous parlions plus haut, celui de l'inculturation (assumer les donnés culturels) et celui de la fonction critique du message évangélique dans cette même culture.

*La communauté confessante est le lieu où le problème de la parole est vécu, pensé et annoncé comme conflit de la religion et de la foi* (p. 52). Religion et foi : la religion reste dans le crible, la foi en sort filtrée. Simple image, en grande partie fausse. En retenir que le passage du christianisme concret à travers le crible de la modernité opère une certaine dissociation entre foi (chrétienne) et religion. Schématiquement, le christianisme est distingué – voire dépouillé – de ce qui fait le besoin religieux archaïque (sécurité, totalité, aliénation...).

Pour avoir abusé souvent de façon polémique, toujours de façon approximative de l'opposition foi-religion, les *théologies de la mort de Dieu*, de la sécularisation, etc., des années 60-70, ont contribué à enfouir une question qui devrait rester ouverte. Non seulement c'est celle que pose la modernité. Non seulement elle peut devenir de plus en plus pressante devant le « retour du religieux », sur lequel il faudra bien opérer un discernement, dont il faudra bien nous défendre. Non

15/ Cerf, 1979.
16/ Cerf, 1980.
17/ Seuil, 1959.
18/ Cerf, 1968.

seulement parce que la crédibilité du christianisme, en ce temps de nouvelle évangélisation, est probablement à ce prix. Mais encore parce que l'authenticité et la nouveauté du christianisme s'y manifestent avec une force renouvelée, la «force de l'Evangile», dans cette foi qui est souvent dénommée «post-religieuse» (à la suite de Bonhoeffer, Bauberot, Ricœur, etc.).

*La traversée*

Qui a écrit: «l'athéisme ne se réfute pas, il se traverse»?

Ce n'est pas le lieu de suivre dans ses détails les chemins de la critique de la religion auto-appliquée au christianisme. Notre but était de prendre une vue d'ensemble – nécessairement schématique – des significations graduelles de l'athéisme.

Suivant la démarche la plus commune, nous avons d'abord parcouru le stade du *regard:* quand l'autre, cet étranger, l'incroyant, cesse d'être redouté et rejeté; quand il est connu et reconnu. De la reconnaissance au dialogue, il n'y a qu'un pas. Et voici que le *dialogue* croyant-incroyant modifie la démarche. De la découverte de l'autre on passe à la découverte de soi dans le regard de l'autre: c'est le stade du *miroir.* L'image qui m'est renvoyée devient *appel purificateur;* appel à entrer dans une autre culture, appel à modifier et ma conception de l'homme et ma conception de Dieu. Au passage nous avons noté la fécondité de l'Evangile: aussitôt présente la foi évangélique se montre apte à travailler de l'intérieur les «valeurs» nouvelles. Il fallait enfin noter que cette relation active entre foi évangélique et modernité, passe nécessairement par une étape réflexive dans laquelle – c'est le stade du *crible* – la critique de la religion, prise au sérieux, accomplit et manifeste dans ce temps qui est le nôtre la nouveauté chrétienne.

Disons-le: cette traversée fait peur. Faut-il, quand la mer est agitée, évoquer des souvenirs de tempête apaisée? «Hommes de peu de foi...»

Si l'on redoute la nuit, l'obscurité qui tombe sur les évidences de la «première naïveté», le soir des certitudes trop faciles, on peut se souvenir que l'alliance chrétienne est assise sur la fidélité de Dieu même (cf. 1 Co 10,13). Que le croyant, quant à lui, se contente de voir «dans un miroir» (1 Co 13,12).

On peut aussi méditer ce texte de Bauberot, intitulé «la nuit»:

*Retraçant l'itinéraire-type du militant chrétien de ces deux dernières décennies, l'un d'eux, René Pucheu, écrit: Il a tenté de croire que Dieu était mort, et il s'est voulu quelques mois durant, bonhoefferien; cela n'alla pas plus loin. La foi de ce militant a horreur de la nuit.*

*Horreur de la nuit? Ne constitue-t-elle pas pourtant le moment privilégié où les yeux sont grands ouverts, où tous les sens se trouvent en état d'alerte? Quand les*

*êtres et les objets n'apparaissent pas dans l'évidence aisée du jour: quand, dans la pénombre, tout ce qui était familier prend des allures un peu étranges; quand il devient impossible de se déplacer automatiquement avec la certitude distraite que chaque chose est bien à sa place; quand il faut savoir faire le geste précis qui permet de se mouvoir au milieu des obstacles; quand il s'avère indispensable d'avoir le souvenir exact de ce qui était et d'être attentif à toutes les modifications récentes... Alors, on regarde, on écoute, on touche le réel avec application. On réfléchit avec rigueur et imagination car la moindre erreur peut être fatale. On se hâte lentement pour ne pas se blesser, piétiner les autres, les perdre ou se perdre. On revient en arrière dès qu'on s'aperçoit que – probablement – on a dévié. La nuit, le temps de la lucidité tâtonnante... le temps aussi de la nécessaire espérance* [19].

La catéchèse, lieu privilégié de la communication de la foi, ne devrait pas craindre de consacrer du temps à la découverte de la critique – athée ou non – de la religion. L'incroyance est là, sous ses yeux. En particulier dans l'adolescence et la jeunesse [20]. Avouons qu'il est difficile de ne pas rapprocher leur «abandon», après l'éducation religieuse de l'enfance, de ce texte déjà vieux (1910) de Freud: *La psychanalyse nous a montré que le Dieu personnel n'est rien d'autre, psychologiquement, qu'un père transfiguré; elle nous fait voir tous les jours comment des jeunes perdent la foi au moment où le prestige de l'autorité paternelle pour eux s'écroule. Ainsi nous retrouvons dans le complexe parental la racine de la nécessité religieuse.* Et si le christianisme des jeunes avait à se libérer d'une certaine «religion» plus ou moins inhérente à l'enfance, attachée au processus de formation du sentiment religieux et de l'image de Dieu? Cela ne mériterait-il pas d'être mieux connu? Cela ne fournirait-il pas une direction pour la catéchèse de l'adolescence et, probablement, de l'enfance?

Ce n'est qu'un exemple, et une hypothèse. Il est vrai que, de nos jours, les catéchètes et catéchistes sont les gens les plus occupés du monde. Mais il ne faudrait pas que le souci d'affiner les «programmes», la préoccupation de chercher la meilleure présentation du mystère chrétien, nous empêche de découvrir les processus culturels, les schèmes de pensée qui façonnent subtilement les esprits. «L'incroyance» a quelque chose à nous dire. De notre temps. Des hommes et des femmes qui y vivent. Des enfants et des jeunes qui y naissent. Mais aussi de nous-mêmes.

*Georges Duperray*
*Institut Catholique de Lyon*

19/ *o.c.*, pp. 61-62.
20/ Un exemple: lors d'une enquête récente auprès de 477 adolescents et jeunes de diverses écoles catholiques en Bretagne, 27 % répondaient «Non» à la question: «Croyez-vous en Dieu?». A la même question la moyenne nationale, au même âge, était de 30 % en 1977 et de 17 % en 1967.

**L'esclavage aux Antilles françaises (XVII-XIX^e siècle)**

*par A. Gisler*

L'étude de l'esclavage des Africains aux Antilles revêt un intérêt particulier, en ce sens qu'il offre une possibilité d'expérimentation. Est-il possible de « moraliser » l'esclavage ? Le Code Noir, élaboré en 1685, soit quelque 60 ans après la première installation des colons français aux Antilles, et plus de 150 ans après son introduction en Amérique par les Espagnols et les Portugais, prétendait accorder à l'institution un minimum de décence, en définissant le statut juridique et disciplinaire des esclaves, des affranchis et des maîtres. Par l'analyse minutieuse des documents d'époque, l'auteur montre que la pratique effective de l'esclavage (la peur des maîtres devant la masse des Noirs, la nécessité que l'esclave ait toujours tort, le mépris du travail d'esclave) a fini par détourner l'administration de l'application du Code Noir, et par saboter toutes les mesures de moralisation qui pouvaient entraver le système.

Pour moraliser l'esclave, on comptait sur la religion. L'auteur montre clairement l'idéologie officielle de la métropole, du clergé et des maîtres : inculquer l'obéissance absolue et inconditionnelle aux maîtres, défendre tout rejet, toute fuite, sous peine de péché mortel et donc de damnation éternelle. Et l'on voit avec quelle attention minutieuse les maîtres suivaient l'action du clergé pour que rien du message libérateur de l'Evangile n'apparaisse aux yeux des Noirs. Ainsi voyons-nous ces catéchèses pitoyables et l'engrenage où se trouve pris le clergé qui, d'un côté, ne peut avoir aucune liberté de faire autrement et, de l'autre, s'imbibe de la « mentalité créole» raciste, en étant lui-même possesseur d'esclaves et du côté des maîtres. En comparant le cas des Antilles à l'esclavage romain, l'auteur montre qu'il y a des mécanismes semblables et quelques différences (notamment en matière d'instruction, tolérée dans l'Antiquité, refusée aux Antilles).

Cette étude mérite de retenir l'attention des chrétiens et des missionnaires. Elle est une mine de textes (antiques, scolastiques, modernes) qui permettent de faire une évaluation sur la capacité d'une action pastorale à transformer des mécanismes sociaux, économiques et psychologiques.

L'étude d'A. Gisler est surtout psychosociale. D'autres dimensions seraient possibles. Ainsi il n'analyse pas le mécanisme qui pousse les maîtres à exiger le maximum de travail des esclaves, afin de gagner davantage sur les ventes de leurs produits en France : ce qui n'est pas sans rappeler la situation actuelle du tiers monde, où la main-d'œuvre peut être pressurée pour le bénéfice du capitalisme international. Cette exigence du profit permettrait aussi de comprendre, peut-être, pourquoi « l'esclavage de case », c'est-à-dire en situation non capitaliste, peut présenter moins de rigueur.

*H. Maurier*

*Edit. Karthala, Paris, 1981, 228 p.*

**Christianity in the Sudan**

*par G. Vantini*

Pour célébrer le centenaire de la mort de Mgr Comboni, à Karthoum, en 1881, G. Vantini, arabisant et historien, offre cette histoire du christianisme dans les régions peu connues de la Haute-Egypte, en Nubie, actuellement Sudan. Deux parties en cet ouvrage. La première (21-215) retrace tous les épisodes de la vie des royaumes chrétiens

de Nubie, depuis la première mention qui en est faite dans les Actes 8,26-39 (Candace, dite reine d'Ethiopie, est en fait le titre, et non le nom de la reine du royaume de Méroë) jusqu'à leur extinction aux XV-XVI^e siècles. La seconde partie retrace d'abord les efforts de la papauté pour joindre les chrétiens nubiens, entre 1380 et 1794, puis le développement des missions modernes, en la deuxième partie du XIX^e siècle, jusqu'à nos jours, missions catholiques, coptes et protestantes de différentes dénominations. Cette dernière partie du récit n'est guère qu'un calendrier des fondations missionnaires; et malheureusement, l'auteur n'étudie pas les problèmes spécifiques que posent à l'évangélisation et à l'ecclésiation, les ethnies du sud-Sudan, si différentes entre elles et si différentes des Nubiens du nord, au temps des royaumes chrétiens. Par contre, la première partie du récit est passionnante. L'auteur qui a collecté et traduit les *Sources orientales concernant la Nubie* (publié à Heidelberg et Varsovie en 1975), suit pas à pas la conversion et l'évolution des trois royaumes nubiens de Nobatia, Makuria et Alwa (capitales: Faras, Dongola, Soba), leur obédience tantôt melkite, tantôt jacobite (copte d'Alexandrie), leurs relations avec les diverses dynasties des Califes et des sultans du Caire, et avec les tribus avoisinantes. Peu de choses, par contre, concernant les relations avec l'Ethiopie, dépendante elle aussi, pour sa hiérarchie ecclésiastique, du patriarcat d'Alexandrie. L'auteur donne une grande importance, non seulement aux sources écrites, avec d'abondantes citations, mais aussi aux fouilles archéologiques: trente-cinq planches photographiques illustrent heureusement le volume; il nous montre quelque chose sur le problème que nous appelons aujourd'hui *l'inculturation du christianisme*.

Les sources et le récit du P. Vantini retracent surtout les événements politiques concernant d'abord les rois et hauts personnages; on ne perçoit relativement que peu de choses sur la vie du peuple, et il est difficile de saisir ce que fut sa christianisation. Si l'on en juge par quelques témoignages et quelques rites qui se sont maintenus jusqu'à nous chez des populations émigrées du bord du Nil, dans les montagnes du centre, on peut comprendre qu'il s'agit au moins d'un christianisme biblique rituel, profondément ancré: baptême d'immersion, circoncision, signes de croix sur le front et la poitrine, relevailles, sang sacrificiel aux linteaux des portes... Le plus évident, en tout cas, c'est que la christianisation est l'affaire du roi. Le royaume est chrétien parce que le roi et son entourage le sont. On ne sait pas du tout si cela transforme ou non les mœurs des royautés « despotiques » et en quoi le peuple est « libéré » par le message. Le roi est prêtre et officie tant qu'il n'a pas versé le sang; autour de lui, des évêques, dont le principal au moins est ordonné par le patriarche d'Alexandrie, des prêtres et des moines.

Les églises sont décorées de fresques de style byzantin; elles sont petites ne pouvant guère recevoir que les officiants, le peuple se tenant dehors. La liturgie semble avoir été faite en copte et en grec, plutôt que dans la langue locale. Les fresques offrent un abondant sujet de méditation: on n'y représente – semble-t-il – que des personnages importants (rois, reines, évêques) drapés en de longues robes et manteaux, couronnés de tiares compliquées avec parfois deux cornes; derrière le personnage, on voit souvent le saint patron, la Vierge, ou le Christ pantocrator, la main sur les épaules de leur protégé. Adaptation significative: quand le personnage est nubien, son visage est noir, tandis que le personnage évangélique présente un visage blanc. On a ainsi l'impression d'une christianisation par le haut, par la hiérarchie politique et sociale; on ne parle pas de missionnaires, de moines ou d'évêques parcourant les villages pour instruire, abattre les rémanences païennes, édifier des centres cultuels. Mais peut-être faut-il attendre des fouilles archéologiques plus poussées pour mesurer l'impact, l'étendue, la profondeur de l'évangélisation sur ce peuple.

La chrétienté nubienne se trouve peu à peu ruinée, par le manque de clergé instruit, par une infiltration continue d'arabes musulmans, par l'affaiblissement des royautés locales après « l'âge d'or » des X^e au XII^e siècle, et par l'isolement de ces chrétiens par rapport à leurs frères d'Occident (les sultans d'Egypte craignent une coalition entre les croisés venant du nord-ouest et les chré-

tiens du sud). Tout cela aussi est à méditer. Des chrétientés naissent et meurent.

*H. Maurier*

*Publishers EMI, Bologna, Italy, 1981, 302 p.*

**La Chine et l'Eglise : Réconciliation ?**

*par J. Spae*

Sinologue, spécialiste du bouddhisme, auteur d'une dizaine d'ouvrages, ancien missionnaire de Chine, professeur à Paris, Chicago, Tokyo, J. Spae présente ici dans une première partie, les principaux changements politiques, économiques, sociaux. culturels, survenus en Chine Populaire, depuis la chute des Quatre et le retour au pouvoir de Deng Xiaoping. Dans une deuxième partie, il étudie comment se traduit dans les faits, jusqu'en 1979 inclusivement, la relative tolérance religieuse du gouvernement : la participation de représentants religieux à la Conférence Consultative, le rétablissement des Bureaux des Affaires Religieuses, la création d'un Institut d'études des religions mondiales, la fondation d'une société chinoise d'études religieuses, la reconnaissance de la liberté religieuse dans la Constitution et sa garantie dans le Code pénal, la réédition du Coran et de la Bible, la restauration et la réouverture de dizaines d'églises et de temples, de centaines de mosquées, la libération de prêtres, pasteurs, religieuses et chrétiens après vingt à vingt-six ans de prison ou de camp, l'élection et le sacre de Mgr Fu Tieshan, évêque de Pékin, la participation de délégations chrétiennes à des congrès à l'étranger. L'auteur fait aussi état des travaux et rencontres œcuméniques effectués sur la Chine aux Etats-Unis, à Hong-Kong, en Belgique, et fait le point des relations entre la Chine et le Vatican.

Prolongeant l'étude du P. Spae, E. Milcent, directeur des Informations Catholiques Internationales, montre les développements survenus en 1980 : les visites en Chine des cardinaux Etchegaray et Kœnig, leurs rencontres avec des représentants officiels, des précisions concernant l'actuelle politique religieuse gouvernementale, le 3e Congrès national de l'Association patriotique, la création de l'Assemblée épiscopale chinoise, la libération de Mgr Deng Yiming, évêque de Canton.

Bien documenté, ce livre pose, en terminant, la difficile question d'une réconciliation entre la Chine et l'Eglise, question récemment aggravée par les attaques consécutives à la nomination papale de Mgr Deng Yiming comme archevêque de Canton, la cascade de nouvelles consécrations d'évêques constitutionnels, les récentes arrestations de prêtres et de laïcs catholiques. Une réconciliation est-elle possible sans que soient trouvées des solutions au problème des relations entre le Vatican et la République Populaire, au problème des liens entre l'Eglise nationale et la primauté spirituelle de l'évêque de Rome, au problème des catholiques « romains », majoritaires, silencieux et « illégaux », notamment des prêtres et laïcs emprisonnés, des évêques empêchés ou incarcérés, comme Mgr Gong Pingmei, évêque de Shanghai, interné depuis vingt-six ans ? Pour la chrétienté universelle, la Chine reste le défi monumental du siècle, et une chance pour l'œcuménisme. Un milliard de chrétiens peuvent-ils ignorer un milliard de Chinois?

*L. Trivière*

*Edit. Le Cerf, Paris, 1981, 204 p.*

**Le pari catholique**

*par Ch. Wackenheim*

« Je crois en l'Eglise... catholique », dit le Credo. Que peut signifier aujourd'hui pour les chrétiens et pour les Eglises, cette revendication d'universalité ? Telle est la question à laquelle tente de répondre Ch. Wackenheim. Dans : « Diagnostic », il cerne la façon dont se pose cette question qui, depuis quelques siècles, a été liée ou confondue avec la question de l'absolu.

Les chrétiens et les Eglises qui tentent de donner corps à cette dimension de leur foi,

se doivent d'assumer la différence, celle des autres bien sûr, mais aussi la leur, telle que la perçoivent les non-chrétiens. Mais ils doivent aussi dénoncer les faux universels, tels ceux de la «chrétienté», de l'ethnocentrisme occidental sous couleur de civilisation, de la vérité obligatoire.

Au fond, la «catholicité» est une tâche, une mission: il s'agit avant tout d'une pratique qui oblige à prendre parti; dans cette prise de position se fait jour une fidélité critique à une tradition à laquelle on se rattache. Ce mouvement nous contraint à repenser la mission, à mettre en œuvre une conversion œcuménique. Ce respect de la différence, dans la recherche de la communion, est à l'inverse du syncrétisme ou du relativisme.

Ce livre est un rappel urgent pour tous ceux qui travaillent dans des Eglises locales ou particulières, au milieu d'autres religions ou confessions.

*J. Pierron*

*Edit. Le Centurion, coll. Tradition Naissante, Paris, 1980, 168 p.*

**Communion et pluralité dans l'Eglise**

*par R. Parent*

Je crois en l'Eglise *une*... Quand, il y a vingt ans, on pensait au problème de l'unité chrétienne, on se référait à la recherche d'unité entre les Eglises chrétiennes. Aujourd'hui, c'est à l'intérieur de notre (nos) Eglise que se pose le problème, car entre les croyants existent des affrontements et des déchirements. L'unité est de plus en plus une tâche, une pratique à mettre en œuvre. Comment peuvent se combiner pluralité et communion, dans quel type de pratique, pour que l'Eglise reste en marche vers l'unité?

Ce qui apparaît d'abord, c'est que la pluralité n'est pas accidentelle à l'Eglise: elle est nécessairement dans cette Eglise qui vit dans une tradition historique où jouent la continuité et la rupture, où jouent l'accueil du don et la trahison, où la pratique de la mort du Christ amène à des options; opter pour des possibles limite forcément, tout en témoignant et en espérant l'absolu et l'impossible.

Il y a deux tentations de résoudre la pluralité: la première consiste à rejeter la pluralité hors de l'Eglise, mais c'est porter atteinte à l'incarnation du Christ; c'est faire de l'Eglise une construction abstraite. Une autre tentation est de diviser l'Eglise elle-même: dans cette Eglise il y a ceux à qui est confiée la communion et qui sont à l'abri de la pluralité, et puis les autres que n'épargnent ni les tensions ni les conflits. Outre la fausseté de cette analyse, cette théologie mutile l'unicité de la méditation du Christ. La pluralité dans la communion de l'Eglise, est bien le paradoxe de l'incarnation qui s'oriente vers cet impossible que sont la filiation divine et la fraternité humaine, qui est le don reçu et la tâche à faire.

Si l'unité est à l'origine, dans l'universel concret qu'est le Christ, et si elle est au terme, dans le don du Royaume, elle est aussi notre tâche historique. Elle doit éviter les pièges des faux universels. La pluralité n'a de signification qu'en appelant de l'intérieur la puissance et l'activité de la communion. Ce livre courageux nous interroge sur notre propre conception de l'Eglise, mais plus encore sur notre pratique ecclésiale dans l'histoire de toute notre vie.

*J. Pierron*

*Edit. Le Centurion, Paris; Fides, Montréal, 1980, 262 p.*

**Lettres sur la foi**

*par J.P. Jossua*

Ce livre n'est ni une apologétique de la foi ni un traité dogmatique. C'est bien plutôt une invitation au dialogue avec soi-même et avec les autres, car les questions traitées nous atteignent de plein front. Le livre respire l'authenticité: il est basé sur l'expérience personnelle, sur celles des autres écoutées de près, mais aussi sur une analyse et une réflexion en profondeur. Le couple foi et incroyance ne peut être aujourd'hui

dissocié: l'incroyance ne peut être tenue à distance comme un objet; le clivage passe au cœur de nous-mêmes, si bien que nous entendons les questions posées sur la foi et la rationalité aujourd'hui, sur l'appartenance à l'Eglise, sur l'engagement politique du chrétien, sur le mal. Ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt par ceux qui s'interrogent sur l'expérience chrétienne et sur les exigences de la pratique évangélique.

*J. Pierron*

*Edit. Le Cerf, Paris, 1980, 162 p.*

**Le langage des gestes rituels**

*par H. Hochegger*

Avec une obstination remarquable, H. Hochegger et l'équipe de chercheurs zaïrois regroupés autour de lui, poursuivent l'inventaire des richesses culturelles des populations de l'entre Kwango-Kasaï. Des dizaines de volumes ont été consacrés aux traditions orales (mythes et contes). Il est question, cette fois, des *gestes rituels*. L'auteur s'essaie à une première description d'un univers très complexe, et il fait appel à deux dessinateurs zaïrois pour illustrer les gestes observés. L'ouvrage présente ainsi plus de 500 dessins!

Une courte introduction rappelle que la démarche gestuelle n'est pas isolable, qu'elle a souvent besoin d'un support matériel dont le symbolisme renvoie aux quatre éléments, au monde végétal ou animal, à moins qu'elle ne devienne intelligible qu'en raison d'un lieu ou d'un temps déterminés. L'auteur ne dit rien ou presque de la *parole* qui, souvent, donne sens au geste posé, pas plus qu'il ne mentionne ces gestes singuliers dont la signification est perçue sans qu'il soit nécessaire de recourir au langage (v. g. mains croisées sur la tête qui d'emblée révèlent l'accablement ou le deuil).

Les dessins ont été groupés par thèmes et classés par ordre alphabétique. Ainsi, ce premier volume va-t-il de «abeille» à «chasse (divinatoire)».

On le voit, il s'agit d'un premier moment de la recherche. Prenons-le comme tel, en espérant qu'à partir de ce riche inventaire, un anthropologue zaïrois tentera, un jour, une véritable analyse de ce langage gestuel.

La bibliographie est très abondante (pp. 385-402) et la présentation d'ensemble très agréable. Il faut, toutefois, regretter ici et là des constructions grammaticales malheureuses, une orthographe approximative. Ne peut-on y veiller davantage dans le prochain volume?

*R. Luneau*

*CEEBA Publications, Série II, 66, vol. I, Bandundu (Zaïre), 1981, 410 p.*

**Lettere di cristiani della Cina**

*par P. Gheddo*

Impossible encore de donner une vue globale de ce qu'est l'Eglise catholique chinoise actuelle. Mais – et c'est un progrès – il nous est loisible de lire des lettres de chrétiens chinois qui écrivent aux Pères qui les ont éduqués dans la foi. Nous recevons avec piété ces témoignages qui montrent une foi qui s'est maintenue, voire développée, dans des conditions difficiles. Une présentation nous aide à les situer historiquement, mais nous les situons mal dans l'espace et dans la réalité quotidienne. Nous aurons la patience d'attendre de pouvoir mieux connaître cette Eglise et, par là, de nous enrichir dans cette tâche de construction du peuple de Dieu.

*J. Pierron*

*Edit. E.M.I., Bologna, Italie, 1981, 90 p.*

## livres reçus à la rédaction

**Guide Biblique d'Israël,** *par Max Vilain (Apostolat des Editions, Paris, 1980, 446 p.).* – Ce guide s'adresse surtout au pèlerin qui va en Israël, en ce sens que l'auteur se limite aux lieux parcourus par les circuits ordinaires de dix ou quinze jours. Il peut alors approfondir la connaissance des sites retenus, en utilisant l'archéologie, l'histoire, la Bible et les récits des grands écrivains. C'est un guide cordial et chaleureux écrit par un pèlerin enthousiaste.

**Demeurez en ma parole. Méditations et prières pour le Jour du Seigneur,** *par A.M. Carré, P. Dagonet, M. Joulin, F. Louvel, A. Quilici (Le Cerf, Paris, 1981, 403 p.).* – Prédicateurs de la radio et de la télévision, les auteurs de ce livre ont rassemblé un choix de leurs homélies dans une présentation originale, pour aider les chrétiens à nourrir leur foi et leur prière. Ils avaient déjà publié, en 1979 et 1980, sous le même titre, les commentaires des textes dominicaux des années A et C.

**Au fil de l'année. Les dimanches de l'année B,** *par J. Perron (Le Cerf, coll. Lire la Bible/54, Paris, 1981, 312 p.).* – Jean Perron, professeur d'Ecriture Sainte au Centre de Meylan, a déjà présenté les lectures dominicales des années A et C. Le principe est d'éviter les commentaires subjectifs ou les études savantes et rébarbatives. L'auteur vise un commentaire simple mais basé sur les recherches bibliques les plus récentes et les plus sûres.

**L'Eucharistie, Pâque du pèlerin,** *par François Bourdeau (Le Cerf, coll. Dossiers Libres, Paris, 1981, 112 p.).* – Notre époque a redécouvert le lien de l'Eucharistie et de la Pâque. Il est possible de comprendre que la messe fait de nous des pèlerins de la Pâque. Chaque messe nous rappelle l'Exode, l'Alliance, la libération, le chemin sans fin vers la Terre Promise.

**Les envoyés de la Parole,** *par E. Germain (Mame, Paris, 1981, 64 p.).* – Cet album illustré fait partie de la collection: *Première bibliothèque de connaissances religieuses* qui s'adresse spécialement aux enfants et aux jeunes. Elizabeth Germain, professeur à l'Institut Catholique de Paris, nous présente les missions chrétiennes depuis le début; elle en décrit les efforts, les échecs, les tâtonnements et les réussites. Sous une forme simple, elle fait le point des connaissances actuelles sur les missions.

**Mon livre de Dieu,** *par Christiane Gaud, Illustrations de Maïté Roche (Mame, Paris, 1981, 96 p., pour enfants de 7/9 ans).* – Un livre rempli d'images, d'expressions vivantes, de réflexion et de référence à la Parole de Dieu. Un livre qui s'enracine dans le vécu de l'enfant: famille, école, copains, nature, fêtes. Un livre qui a ses rythmes, ses couleurs, qui rebondit en prières et en chansons.

**Paul VI. Un regard prophétique 2/ L'éternelle Pentecôte,** *par Daniel Ange (Edit. Saint Paul, Paris, 1981, 366 p.).* – Le mystère de la Pentecôte inspire la pensée et la vie de Paul VI. La lumière de la Pentecôte soulève sa parole, inspire son geste, transparaît dans son regard, rayonne dans sa manière d'être présent à chacun. Ce livre se déploie en une hymne d'allégresse, invitation à capter la silencieuse résonance de l'Esprit, à célébrer la plus enivrante des fêtes, dans une louange qui s'irradie en bonheur, un bonheur qui sème des étincelles.

**Franciscains** *(Le Cerf, Paris, 1981, 244 p.).* – Il y a 8 siècles naissait saint François d'Assise. Quel fut exactement cet homme? Quelles furent ses intuitions évangéliques? Comment est née la famille franciscaine? Beaucoup de religieux, religieuses, se réclament de saint François; qui sont-ils? Où sont-ils? Que font-ils? Ce livre collectif tente de répondre à ces questions.

**Le chemin de perfection. Manuscrit de l'Escorial.** Traduction de Jeanine Poitrey, *par Thérèse d'Avila (Le Cerf, Paris, 1981, 248 p.).* – Le texte intégral traduit ici est inédit. Les audaces de Thérèse d'Avila avaient effarouché le censeur qui interdit la diffusion, même dans son couvent, du Chemin de perfection. Dans ce manuscrit original, la pensée de la Madre revit, telle qu'elle jaillit spontanément. La traduction, moderne, extraordinairement vivante, retrouve le rythme, la vigueur du style plus parlé qu'écrit, le dynamisme spirituel de l'auteur qui trace le cheminement de l'âme, des débuts arides jusqu'à la contemplation.

**From East to West. Man in search of the Absolute,** *par Mayeul de Dreuille osb (T.P.I., Bangalore, sans date, 207 p.).* – Etude sur le monachisme: hindouisme, bouddhisme, monachisme égyptien, Qumran, puis les grands mouvements chrétiens. Une recherche comparative qui est d'un grand intérêt pour la compréhension de la recherche de l'absolu par l'homme et le chrétien.

**Jérusalem, livre de vie,** *(Le Cerf, Paris, 1981, 160 p.).* – Au cœur des villes, moines et moniales, cénobites, ermites, familiers et fraternités laïques veulent vivre une vie monastique urbaine. Cette expérience qui est donnée à l'Eglise peut être redonnée en Eglise. C'est ce que se propose la fraternité de Saint Gervais dans ce livre.

**Quelle que soit la nuit, Noël!,** *par P. Regamey (Le Cerf, coll. Epiphanie, Paris, 1981, 240 p.).* – Nombre d'entre nous ont l'impression qu'il leur vient toujours plus de nuits. En notre Nuit, bien que Dieu soit mort, il ne cesse de venir par sa grâce, comme il est venu en personne dans la Nuit de Bethléem. Le tout est de le reconnaître. C'est le déchiffrement de Noël que ce livre nous propose.

**Le silence. Un chemin de communion,** *par Tony Ritter (Le Cerf, coll. Sagesse du Corps, Paris, 1979, 112 p.).* – Tony Ritter, spiritain, animateur de «Foi et Mission», nous livre son expérience personnelle et communautaire. Le besoin de prière non formulée, de temps de contemplation, de recueillement, se fait sentir aujourd'hui avec une intensité de plus en plus forte. Le rayonnement de Dieu, au plus intime du cœur, est alors force et paix dans nos luttes pour un monde plus vrai et plus juste.

**Fais cela et tu vivras,** *par Bernard-Marie Chevignard (Le Cerf, Paris, 1981, 176 p.).* – Ce livre rassemble divers articles parus principalement dans les Cahiers Saint Dominique, et qui s'adressent à des laïcs engagés dans le monde. Dépasser la peur, se laisser convertir, progresser dans l'esprit, faire l'apprentissage du prochain, prendre le monde au sérieux... En tout cela il s'agit de vivre à fond l'Evangile en expérimentant quotidiennement sa vérité.

**Les Saints de l'an 2.000, pour quoi les massacrer?** *par Daniel Ange (Edit. Saint Paul, Paris, 1981, 167 p.).* – Après de longues années dans le tiers monde, l'auteur a découvert, à son retour en Europe, le désarroi d'une génération spirituellement sous-alimentée. Actuellement, sa vie de solitude, ponctuée de tournées d'évangélisation, le met à l'écoute des enfants paumés de notre temps, appelés à être les saints de demain.

**Cette vie qui m'est donnée. La plus haute aventure,** *par Marguerite Hoppenot (Plon, Paris, 1980, 231 p.).* – Ce livre nous offre le fruit d'une expérience de vie qui peut rejoindre les interrogations de chaque lecteur aux prises avec les gémissements et les espérances de notre époque. L'aventure spirituelle qui fonde ce témoignage est la clé qui peut ouvrir à l'homme et au monde un avenir fraternel.

**La grâce d'être femme,** *par Georgette Blaquière (Edit. Saint Paul, Paris, 1981, 208 p.).* – Georgette Blaquière nous rend perceptible, dans sa lecture des évangiles, le regard que Jésus porte sur la femme. Elle laisse discrètement deviner ce qu'il peut représenter d'espérance pour une femme d'aujourd'hui.

**Aujourd'hui le Rosaire,** *par Joseph Eyquem (Lethielleux, Paris, 1981, 128 p.).* – Le Rosaire peut être un bon moyen de vivre le Credo dans la prière. Mais il est vrai que, pour certains, le Rosaire peut présenter des difficultés; aux considérations théologiques, l'auteur ajoute des moyens pratiques pour prier le Rosaire.

**Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien,** *par Jean-Claude Zeltner (L'Harmattan, Paris, 1980, 274 p.).* – L'auteur, omi, ethnologue et islamologue, professeur à l'Université du Tchad, étudie une partie de ce pays, le Kanem, qui fut toujours en relation avec la Tripolitaine et le Fezzan. C'est par les textes, mais aussi par la connaissance des lieux, des habitants et de leurs traditions orales, que l'auteur approche une histoire qui va du Moyen-Age à l'aube de la période coloniale. Ce livre est important pour comprendre le drame que vit actuellement le Tchad.

**Le Moulin et le pilon. Les Iles du Cap-Vert,** *par Nelson Enrico Cabral (L'Harmattan, Paris, 1980, 192 p.).* – Un archipel de dix îles au large de la côte Ouest de l'Afrique, indépendant depuis juillet 1975. Voici un des rares ouvrages en français qui en traitent; et c'est une œuvre passionnante à cause des problèmes évoqués: le premier peuplement, le développement à cause du commerce triangulaire et de la traite des esclaves, la faillite de la colonie, les conflits entre Eglise et pouvoir colonial, les révoltes paysannes, l'indépendance, les problèmes actuels avec la Guinée-Bissau...

**Mourir pour Haïti,** *par Roger Dorsinville (L'Harmattan, coll. Encres Noires, Paris, 1980, 135 p.).* – Histoire romancée de la résistance au dictateur fou. La lutte est le seul moyen possible de redonner à Haïti une place dans le monde, mais aussi une dignité à ses femmes et à ses hommes.

**Guatemala, terrorisme d'Etat,** *par Christian Rudel (Karthala, Paris, 1981, 182 p.).* – Christian Rudel, grand reporter au journal La Croix, nous présente un pays: le plus peuplé d'Amérique Centrale, avec 7 millions d'habitants, dont les 2/3 sont des Indiens. C'est le pays où l'oppression des Indiens est la plus évidente, oppression due à une oligarchie que l'armée est chargée de protéger. Mais la résignation séculaire a fait place à la résistance active et une partie de l'Eglise se trouve du côté des exploités.

**Voyage sans retour à travers l'amour et la haine,** *par Gérard Corpataux (Karthala, Paris, 1981, 288 p.).* – Deux jeunes partis en «stop» autour du monde, c'est aujourd'hui presque banal... Mais ces deux Suisses ont pris la route, non pour fuir le monde ni pour battre des records, mais à la recherche d'eux-mêmes par la découverte des autres. Leur périple a duré 6 ans; ils n'ont rien découvert de sensationnel, sinon la richesse de la pauvreté; ils ont rejoint les compagnons d'Emmaüs.

**Les exilés de la forêt vierge,** *par J.P. Makouta-Mboukou (L'Harmattan, coll. Encres Noires, Paris, 1981, 208 p.).* – Ce roman qui présente la rencontre du poète révolté et du président banni, oscille entre le conte et l'allégorie. L'intention morale est nette: prêcher la réconciliation de toutes les ethnies; le peuple nègre doit se réconcilier avec lui-même par la redécouverte de la forêt originelle.

## informations

S. Claude-Marie ECHALLIER a été appelée à Rome pour se consacrer à l'étude de la spiritualité du Père fondateur des SŒURS DE NOTRE-DAME DES APÔTRES. S. Claude-Marie travaillait à la rédaction de SPIRITUS : elle avait surtout la charge et la responsabilité de la présentation des articles et de la revue. Depuis onze ans, trimestre après trimestre, elle avait le souci que tout soit en ordre pour que la revue soit envoyée à temps à l'imprimerie.

Au nom de tous les membres de l'Association et de la rédaction de la revue, nous lui disons notre cordial merci et nous lui présentons nos meilleurs vœux pour la tâche nouvelle qui lui est demandée.

Nous profitons de l'occasion pour remercier les Sœurs N.D.A. qui nous ont donné, pour notre plus grand profit, non seulement S. Claude-Marie, mais aussi S. Andrée RESCANIÈRE comme présidente.

S. Marielle REYNAUD, spiritaine, travaille maintenant avec nous à la rédaction de SPIRITUS.

## sessions

■ **Action Catholique et Mission :** *Entrer dans l'expérience de vie d'un peuple et y faire avec lui une expérience de Dieu, une expérience d'Eglise, susciter un authentique laïcat,* l'A.C.M. propose une session d'initiation aux missionnaires en congé ou partant pour la première fois dans un autre continent.

Du 1er au 6 juillet 1982, à Fontenay-sous-Bois, Val de Marne. Renseignements: Secrétariat A.C.I., 3 bis rue François-Ponsart, 75016 Paris.

■ **Secrétariat pour les Relations avec l'Islam :** Il y a actuellement plus de 2 millions de Musulmans en France. Toutes les études soulignent le caractère devenu permanent de cette population. Il importe que les rencontres entre chrétiens et musulmans soient fraternelles et positives.

*Chrétiens et Musulmans aujourd'hui, mieux se connaître pour construire ensemble un monde fraternel,* tel est le thème de la session organisée du 5 au 10 juillet 1982 à Orsay, par le S.R.I., 54 rue de Varenne, 75007 Paris.

## publications

■ **Liaisons Internationales** (COELI) : Le n° 28 publie entre autres articles, un document de tout premier plan de F. HOUTART : *Analyse marxiste et foi chrétienne,* qui clarifie les concepts de marxisme et christianisme et montre comment l'adhésion religieuse ne constitue pas un obstacle à une analyse marxiste (31 rue du Boulet, 1000 Bruxelles).

■ **Centre Lebret,** (9 rue Guénégaud, 75006 Paris). L'essai de V. COSMAO : *Changer le monde, une tâche pour l'Eglise,* est réédité par les Edit. du Cerf en «semi poche», dans une nouvelle collection : *Traditions chrétiennes* (28 F au lieu de 65 F).

■ Vingt ans après les indépendances, où en sont les chercheurs européens sur l'Afrique? Le bilan de cette enquête et le répertoire des centres de recherche et d'enseignement sur l'Afrique se présentent sous la forme de 2 tomes vendus ensemble (380 F franco): *Etudes Africaines en Europe.* Cet ouvrage est coédité par les Edit. KARTHALA (22 bd Arago, 75013 Paris) et l'Agence de Coopération Culturelle et Technique.

Imprimerie Saint-Paul, 55001 Bar le Duc – Dép. lég. : février 1982 – ISSN 0038.7665 – N° 01-82-035
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 60792